Bilan des recherches archéologiques sur la ville portuaire de Lattara (Lattes, Hérault)

Michel Py, Dominique Garcia

► To cite this version:

Michel Py, Dominique Garcia. Bilan des recherches archéologiques sur la ville portuaire de Lattara (Lattes, Hérault). *Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, 1993, 50, pp.1-93. 10.3406/galia.1993.2934 . hal-01912183

HAL Id: hal-01912183

<https://hal.science/hal-01912183>

Submitted on 29 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0
International License

Bilan des recherches archéologiques sur la ville portuaire de *Lattara* (Lattes, Hérault)

par Michel PY* et Dominique GARCIA**

Lattes (Hérault), l'antique *Lattara*, est citée à plusieurs reprises par les auteurs anciens mais il a fallu attendre les années 60 pour que le site soit localisé et fasse l'objet de sondages archéologiques. Depuis 1983, s'y déroulent des fouilles programmées qui éclairent d'un jour nouveau nos connaissances sur la ville antique, son économie et son environnement.

Si le site est occupé depuis le Néolithique moyen, la ville indigène de *Lattara* est réellement fondée à la fin du VI^e s. avant J.-C. dans le delta du Lez, en bordure d'un étang relié à la mer. Dès ses origines, elle est enceinte d'un rempart, occupe une large surface et est amplement ouverte vers la Méditerranée, comme en témoignent les abondants documents grecs mais également étrusques mis au jour. Aux IV^e-III^e s. avant J.-C., la ville connaîtra une première phase d'extension. Sa trame urbaine, fortement hiérarchisée, s'étend alors sur une vingtaine d'hectares. Elle entretient désormais des relations privilégiées avec Marseille. Une seconde phase de développement caractérise les II^e et I^{er} s. et une colonisation de secteurs nouveaux, peut-être liée à des installations portuaires, est reconnue pour le Haut-Empire. Dépendante de Nîmes, cité secondaire concurrencée par les ports de Narbonne et d'Arles, et à l'écart de la voie domitienne, *Lattara* sera progressivement abandonnée à partir de 200 après J.-C.

Résumé de l'histoire de ce site majeur de la Protohistoire méridionale, cet article est surtout un bilan actuel des connaissances sur l'urbanisme, les habitations et la vie domestique (plan des maisons, techniques de construction...) mais également sur l'économie vivrière, artisanale et commerciale issues des programmes de recherches pluridisciplinaires en cours.

On many occasions, Lattes (Hérault), the antique city of Lattara, has been named by the ancient texts but we must wait until the sixties to confine the site and be the subject of an archeological searching. Since 1983, the excavations have been planned in this area which have cleared up our knowledge of the antique city, its economy and environment.

If the site has been taken up since the middle Neolithic, the old city was really set up at the end of the 6th century B.C. in the delta of the Lez, next to a pond linked to the sea. From the very beginning, as attested the numerous Greek but also Etruscan discovered documents, it was surrounded by city walls, took up a wide place and was fully opened to the Mediterranean sea. In the 4th-3th centuries B.C., the city had experienced a first stage of expansion. At that time, its urban network, which was strongly organized into a hierarchy, extended over twenty kilometers. From now on, it had favoured trading relationships with Marseille. The characteristic of the 2nd and 1st centuries was the second stage of development. A settlement of new areas, maybe linked to the port installations, was admitted for the 1st century A.C. From 200 A.C., Lattara, which was dependent on Nîmes, the secondary city competed with the ports of Narbonne and Arles, and was away from the Via Domitia, had been more and more left.

* Directeur de recherche au CNRS, UPR290, Centre de Documentation Archéologique Régional, Route de Pérols, 34970, Lattes.

** Maître de conférences à l'Université de Provence, Aix-Marseille 1, 29 av. Robert Schuman, 13621, Aix-en-Provence.

This article, which is a summary of the history of this main southern Protohistoric site, is above all a today assessment about the knowledges of the town planning, the housing conditions and the way of domestic life (housing plans, building techniques ...) and also of the trading, hand-craft and food-producing economy resulted from the current programs of interdisciplinary investigations.

Mots clés : France, Midi méditerranéen, Languedoc, Hérault, Lattes, *Lattara*, Saint-Sauveur, Lez, espace lagunaire, fleuve ; Culture chasséenne, Bronze final, Protohistoire, Age du Fer, Haut-Empire ; territoire, terroir, paléoenvironnement, chasse, pêche, agriculture, viticulture, élevage, économie vivrière, circulation monétaire, trésor, métallurgie ; ville, habitat, unité domestique, espace portuaire, voirie, aménagements domestiques, pratiques cultuelle et votive, écriture, rites funéraires, nécropole à incinération.

Fig. 1 — Vue aérienne oblique de la fouille de Lattes/Saint-Sauveur, montrant la succession topographique de l'habitat, de la zone palustre, de l'étang du Méjean, du cordon littoral et de la mer. Les bâtiments modernes, en bas à gauche, abritent le Centre de documentation archéologique régional et le Musée municipal de Lattes, dans les anciens locaux du Mas Saint-Sauveur.

Il pouvait, en 1963, paraître étonnant de découvrir, dans une région aussi prospectée que le Midi de la France, une ville antique inconnue de l'importance de *Lattara*, cité portuaire mentionnée à plusieurs reprises par les auteurs latins¹. Deux facteurs avaient en fait concouru à cette ignorance : d'une part le milieu lagunaire inondable et réputé malsain où était implanté le site (fig. 1 et 2), et que l'on pensait n'avoir jamais été vraiment colonisé dans l'Antiquité (on y a découvert pourtant, depuis lors, nombre d'habitats de la Préhistoire à l'époque romaine)²; d'autre part l'important colmatage de ces terres basses par les alluvions des fleuves côtiers — au premier rang desquels le Lez — qui ont recouvert de larges étendues d'une chape de limon aux allures de terrain vierge. Il a fallu d'abord le charruage mécanique et profond du « pré du Muscadel », près de la ferme Saint-Sauveur, pour qu'apparaissent d'abondants vestiges, et l'intervention pertinente d'un instituteur, Henri Prades, alerté par l'un de ses élèves, pour que cette découverte ne passe point inaperçue. Il a fallu ensuite l'urbanisation des environs de Montpellier, le lotissement des deux tiers du gisement, et des sauvetages d'urgence menés dans des conditions difficiles, pour que s'impose l'idée que l'on était en présence d'un site majeur de l'Antiquité méditerranéenne. Il a fallu enfin vingt années de travaux désordonnés, sans autres moyens que la bonne volonté de quelques amateurs (rassemblés au sein du « Groupe Archéologique Painlevé », nommé ci-après GAP), pour que l'on passe d'une archéologie au coup par coup à une fouille programmée, visant à aborder de manière systématique cet immense gisement archéologique.

On ne reviendra pas en détail sur l'historique de ces diverses étapes de recherche qui ont été décrites

Fig. 2 — Carte de situation de Lattara par rapport à Montpellier et à la chaîne des étangs littoraux.

ailleurs³, sinon pour rappeler quelques points forts. C'est, nous l'avons dit, le défonçage agricole de la grande terre jouxtant à l'ouest le Centre archéologique actuel (lieu-dit Saint-Sauveur ou Le Muscadel) qui attira l'attention sur le site en 1963. Des trouvailles de surface nombreuses et deux sondages exploratoires (*Gallia*, 22, 1964, p. 491) permirent de mesurer immédiatement la richesse du gisement. Trois fouilles plus importantes étaient ensuite menées au cours de l'été 1964 dans la même parcelle (GAP-1, 2 et 3 : Arnal, 1974, p. 30-55; *Gallia*, 24, 1966, p. 467; *Lattara* 1, p. 70-72)⁴. Un deuxième

1 POMPONIUS MÉLA, *De Chorographia*, II, 80 : « Ultra sunt stagna Volcarum, Ledum flumen, castellum Latara, Mesua collis incinctus mari paene undique, ac nisi quod angusto aggere continenti adnectitur insula ». PLINIE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, IX, 29 : « Est provinciae Narbonensis et in Nemausiensi agro stagnum Latera appellatum, ubi cum homine delphini societate piscantur ». ANONYME DE RAVENNE, *Cosmographie*, IV, 28 : « ... civitas que dicitur Calum/item civitas Latara/Sestantione ... »; et V, 3 : « ... Fossis Marianis, Nemausus, Megalona, Calum, Latara, Sextantione ... ». La mention de « latera » par Avienus, dans ses *Ora maritima* (vers 509 de l'édition princeps de Victor Pisanus en 1488 : « quondam Pyrenae latera civitas diti flaris ») serait une erreur de transcription : voir en dernier lieu *Lattara* 1, p. 7.

2 Notamment tout au long des rives de l'étang voisin de Mauguio : Prades, 1967; 1974; Arnal, 1977; Dedet, 1985.

3 Voir notamment Prades 1972.

4 Ici et dans la suite, nous renvoyons, sous la forme *Lattara* 1, 2, 3..., aux volumes de la série *Lattara* dont on trouvera le sommaire complet en bibliographie (p. 86-87). Cette série, organe d'expression du programme « Lattes » de l'UPR 290 du CNRS, éditée par l'Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental avec l'aide du Ministère de la Culture et du CNRS, a pour but d'assurer dans des délais courts la publication de la documentation multiforme (données intrinsèques et extrinsèques, méthodologie, etc.) produite par la recherche pluri-disciplinaire mise en œuvre sur le site. Ce type de publication constitue à la fois un lieu d'expression et de confrontation, une manière d'archiver les documents et, par les échéances régulières qu'il impose, un instrument de programmation pour l'opération elle-même.

défonçage avait lieu à l'automne 1964, qui occasionnait entre autres la mise au jour d'une inscription mentionnant le nom du site, ou plus exactement de ses habitants (*Lattarenses*), confirmant donc très tôt l'identification de l'habitat avec le *Lalara/Latera* des sources littéraires (Demougeot, 1966; Duval, 1966, p. 351-352; *Lattara 1*, p. 5-13). La parcelle était ensuite replantée en vigne. Sa prospection détaillée, en 1965 et 1966, amenait encore la découverte de trois trésors monétaires d'époque préromaine (Majurel, 1966; 1967; Richard, 1968). De 1965 à 1967, les sondages du GAP concernèrent le voisinage de ce terrain, considéré comme le cœur du gisement : au nord (GAP-5 : *Gallia*, 24, 1966, p. 468; *Lattara 1*, p. 72) et surtout au sud (GAP-6 à 9 : *Gallia*, 24, 1966, p. 468; 1969, p. 394; *Lattara 1*, p. 73-75), dans la zone portuaire (pour la situation de ces sondages, voir fig. 3). Tel est l'essentiel de ce qui sera publié dans une première monographie sur *Le port de Lalara* (Arnal, 1974).

En 1968, on passait du sondage exploratoire au sauvetage urgent, les recherches dépendant désormais des programmes d'urbanisation touchant le village de Lattes, petit à petit inclus dans la banlieue montpelliéraine. En moins de dix ans, la majeure partie du site allait être recouverte de lotissements. Ces constructions provoquent successivement la découverte d'un cours d'eau (probable bras antique du Lez) canalisé à l'époque romaine (GAP-10 : *Lattara 1*, p. 76) et d'une partie des nécropoles du Haut Empire (GAP-NL1 à NL13). En 1970, deux sauvetages (GAP-11 et 12 : *Lattara 1*, p. 76-77) ouverts au nord du site (fig. 3) livrent les premiers témoins antérieurs au VI^e s. avant notre ère. Peu après, on découvre des éléments sculptés dans la zone séparant l'habitat de la nécropole (GAP-13 : *Gallia*, 29, 1971, p. 381). L'ensemble de ces interventions fait l'objet d'un rapide bilan (Marchand, 1971).

Les constructions se développent cependant à un rythme accéléré et en 1971, la création d'un vaste lotissement entraîne la première intervention de la Direction régionale des Antiquités : une vingtaine de sondages rapides testent les potentialités archéologiques des terrains concernés (*Lattara 1*, p. 78-79). Les résultats positifs de la plupart d'entre eux, montrant une extension insoupçonnée de l'habitat antique, provoquent l'embarras des autorités. Le GAP est chargé de récupérer ce qui peut l'être, et ouvre coup sur coup plusieurs fouilles (GAP-14 à 18 : *Gallia*, 31, 1973, p. 392; *Lattara 1*, p. 79-86).

L'année suivante, des sondages en profondeur effectués au sud-est de la ferme de Saint-Sauveur apportent des données intéressantes, non seulement

sur la topographie urbaine, en montrant les limites de l'extension de l'habitat dans cette direction, mais encore sur l'environnement lagunaire à proximité immédiate du gisement (*Lattara 1*, p. 82-84).

En 1974, l'attention est à nouveau portée sur la zone sud du site lattois, à l'occasion de l'extension des constructions de villas dans cette direction. Un grand sondage (GAP-19 : *Gallia*, 33, 1975, p. 505; *Lattara 1*, p. 86-89) est ouvert à proximité du point où avait été récupérée une mosaïque en 1968 (Arnal, 1969). Ces recherches sont poursuivies en 1975 avec l'ouverture des sondages GAP-20 à 24 (*Gallia*, 36, 1978, p. 441; *Lattara 1*, p. 89-91). Elles montrent la présence d'un nouveau cours d'eau endigué (canal?) et l'extension de l'habitat d'époque romaine dans ce secteur.

En 1977 est ouvert le sondage GAP-25 au nord du site, révélant tout un complexe de murs de soutènement et de regards apparemment liés à la canalisation du bras du Lez précédemment repéré. On vérifie aussi à cette occasion l'extension considérable vers le nord des niveaux d'habitat archaïques (*Gallia*, 37, 1979, p. 529; *Lattara 1*, p. 91-93).

A partir de 1978, les activités se stabilisent sur une fouille importante, implantée à trois cents mètres au nord de Saint-Sauveur (GAP-26) : dix campagnes annuelles y feront revivre un quartier de la ville préromaine et romaine (fig. 4), articulé autour du croisement de trois voies (*Gallia*, 37, 1979, p. 529; 39, 1981, p. 508; 41, 1983, p. 520-521; 43, 1985, p. 406; *Lattara 1*, p. 93-108).

Cependant, en 1976, le lotissement du quartier de la Cougourlude, à 800 m au nord-est du site de Lattes/Saint-Sauveur, révélait une zone périphérique d'habitat sur les terrasses bordant une petite rivière parallèle au Lez, la Lironde (Roux, 1982). Les travaux s'y poursuivirent en 1978-1979 à la suite de la découverte d'une tombe et d'un habitat du VI^e s. avant notre ère (*Gallia*, 41, 1981, p. 509), puis à partir de 1986 sur des thermes, un dépotoir et un moulin hydraulique d'époque romaine (Amouric, 1989). Entre temps, en 1980, une tranchée d'édilité sous la route de Pérols mettait au jour d'importantes murailles, dans le sondage GAP-27 (*Lattara 1*, p. 108-109).

C'est à la suite des acquisitions par l'État, entre 1974 et 1978, des terrains situés à l'est de la ferme Saint-Sauveur, puis du bâtiment lui-même⁵, que s'est posée en des termes nouveaux la question de la

5 Ces acquisitions ont été poursuivies par la commune et le Conseil Général de sorte qu'on dispose aujourd'hui de 9,5 ha de réserve archéologique.

BILAN DES RECHERCHES À LATTARA

Fig. 3 — Implantation des sondages anciens et de la fouille programmée actuelle (hachures) sur le fond cadastral.

Fig. 4 — Plan du sondage 26 du GAP, situé à 300 m au nord-ouest de Saint-Sauveur : des quartiers d'habitation, occupés principalement du 11^e s. avant notre ère au 11^e s. de notre ère, s'organisent en fonction de l'intersection de trois rues. Au centre du carrefour, un enclos d'époque romaine entoure un socle (soutenant peut-être un statue de Priape) autour de laquelle on a recueilli plusieurs figurines en forme de phallus.

recherche à Lattes, en même temps que naissait le projet d'un Centre de documentation archéologique et d'un musée implantés en bordure du site (Bats, 1986). Une fouille programmée a été entamée à partir de 1983, et placée sous la responsabilité de plusieurs chercheurs de l'UPR 290 du CNRS, dans le cadre de l'un des programmes spécifiques de cette équipe⁶. Ce programme a parcouru jusqu'à ce jour quatre étapes principales.

- La première étape, de 1983 à 1985, a eu pour but la reconnaissance générale des structures urbaines sur une surface d'un hectare au centre du tell de Saint-Sauveur, à un endroit où les premiers sondages du GAP avaient indiqué la puissance de la sédimentation anthropique. Deux campagnes de fouille, à la suite d'un décapage de surface, aboutirent à la mise en évidence des axes majeurs de la trame urbaine de ce quartier : une rue principale nord-sud (rue 100) sur laquelle donnaient de nombreuses ruelles et rues secondaires, délimitant des quartiers allongés et à peu près parallèles, d'orientation est-ouest (voir *infra* fig. 6).

- La deuxième étape, de 1986 à 1989, inscrite dans un premier contrat triannuel, a vu se dévelop-

per trois axes de recherches : tout d'abord, la mise en place d'un programme de fouille extensive, visant à reconnaître le plus largement possible les formes d'urbanisme caractérisant les phases récentes du développement de l'agglomération préromaine, autour du II^e s. avant notre ère. Ensuite, l'exploration stratigraphique de trois îlots d'habitation (zones 1, 3 et 4-nord), destinée à enraciner dans la longue durée les observations faites sur les niveaux récents de l'habitat. Enfin, dans le cadre d'une action thématique programmée (ATP « Archéologie métropolitaine »), une mise au point méthodologique concernant les protocoles d'étude des documents d'environnement. Deux volumes de la série *Lattara* ont rendu compte des résultats de ce premier programme triannuel : l'un portant sur l'environnement du site (*Lattara 2*, 1989), l'autre sur les fouilles de trois îlots et les premiers acquis concernant la culture matérielle (*Lattara 3*, 1990).

- La troisième étape, de 1988 à 1991, correspond au deuxième programme triannuel. Les trois axes précédemment ouverts ont été poursuivis et amplifiés : fouille extensive, concernant une dizaine d'îlots urbains explorés jusqu'aux niveaux du II^e s. avant notre ère ; fouille stratigraphique en profondeur, notamment dans les îlots 1 et 4-sud ; traitement systématique des données environnementales, en faisant porter l'effort sur les restes liés à l'économie vivrière (les résultats dans ce domaine sont publiés dans le volume *Lattara 5*, 1992). Deux nouveaux thèmes ont été développés : une recherche méthodologique, inscrite dans le cadre de l'ATP « Archives de fouilles », a porté sur l'enregistrement et l'exploitation de la documentation de fouille, et a fait l'objet d'une monographie (*Lattara 4*, 1991). L'autre thème a concerné l'exploration de la façade orientale de la ville antique, aux abords de la fortification protohistorique : deux fouilles nouvelles ont été ouvertes : l'une, *intra-muros*, a porté sur un quartier d'habitat du IV^e s. avant notre ère appuyé au rempart (zone 7-est) ; l'autre sur une occupation *extra-muros* à l'époque romaine (zone 19).

- La quatrième phase est en cours et constitue le troisième programme triannuel (1992-1994). Intimement liée à une recherche thématique sur l'urbanisme lattois, développée dans le cadre de l'ATP « Grands projets d'archéologie métropolitaine », cette étape doit comprendre, outre la poursuite des fouilles extensives et stratigraphiques à l'intérieur de l'agglomération, une exploration de la façade sud de la ville, une enquête élargie sur les espaces *extra-muros* et leurs aménagements à l'époque romaine, ainsi que des sondages dans la zone portuaire destinés à repé-

6 La fouille a d'abord été placée sous la direction de Michel Py, Michel Bats et Jean-Luc Fiches. De 1986 à 1991, Michel Py en a assuré seul la coordination, et a été relayé sur le chantier de fouilles à partir de 1992 par Dominique Garcia. Dès l'origine cependant, cette fouille a été menée par une équipe pluridisciplinaire regroupée dans l'Unité de Fouille et de Recherche Archéologique de Lattes (UFRAL). Au cours des différentes étapes, de nombreux chercheurs professionnels ou doctorants ont participé à la gestion du chantier : notamment P. Poupet, Y. Maniez, A. Pezin, C. Maccotta, A. Colomer, et bien sûr des centaines de bénévoles qu'il est impossible de citer ici. L'équipe actuellement en charge du programme « Lattes » (fouille, études générales et spécialisées, publication) se compose de la manière suivante : M. Py (coordination générale) ; D. Garcia (direction du chantier) ; Chr. Landes, D. Lebeaupin, J. López (responsables de zone), J.-Cl. Roux (responsable de zone, relevés graphiques, photographies) ; A. Adroher (céramologie) ; M. Feugère (petits mobiliers) ; M. Bats (acculturation) ; C.-A. de Chazelles (technologie architecturale) ; P. Weidelt (prospections électromagnétiques) ; R. Buxó (prélèvements et carpologie) ; M. Sternberg (ichtyologie) ; A. Gardeisen (faune) ; F. Brien (conchyliologie) ; J.-L. Reille (géologie) ; L. Chabal (anthracologie) ; C. Cammas (micromorphologie) ; L. Garcia (avifaune) ; Y. Loublier (palynologie) ; V. Fabre (anthropologie) ; F. Poitevin (microfaune) ; L. Damelet (photographie) ; G. Pouzzoles (assistance technique). Le présent compte-rendu, signé par les deux coordinateurs de l'opération, résume les travaux de cette équipe, qui doit de fait être considérée comme co-signataire de cette article. Les figures au trait illustrant cette étude, issues des documents de fouille, ont été mises au propre par M. Py. Les photographies ont été tirées par L. Damelet.

rer en topographie et à situer en chronologie les structures marquant le contact entre la terre et l'eau (canaux, quais, etc.).

Le dixième anniversaire de l'ouverture des fouilles programmées a paru constituer une occasion propice pour tenter de dresser un bilan des acquis sur l'agglomération antique de *Lattara*, en replaçant les résultats récents dans un cadre large, tenant compte à la fois des données préalables accumulées par H. Prades et le GAP sur l'histoire de l'occupation du site et la topographie urbaine, et des connaissances renouvelées sur le milieu dans lequel s'est développé l'habitat antique, sur la base des études environnementales.

Ce bilan ne devra pas être tenu pour une conclusion : en effet, les recherches sur Lattes continuent et sont en passe d'apporter des renouvellements significatifs dans les domaines les plus divers ; et en regard, bien des zones d'incertitudes demeurent sur des sujets majeurs. Il s'agira donc autant de faire le point sur les acquis que d'exprimer les hypothèses de travail sous-tendant les problématiques actuellement développées.

APERÇU DE L'ENVIRONNEMENT DU SITE ANTIQUE

Située à 5 km au sud de Montpellier, *Lattara* était implantée en milieu lagunaire (fig. 2). Il est particulièrement difficile au visiteur actuel de se faire une idée juste du paysage qui fut celui des environs de la cité antique : car cette zone lagunaire est formée de terrains jeunes, particulièrement instables, en perpétuelle évolution, et l'aspect de ce secteur a notablement changé depuis la Protohistoire — mutation encore accélérée aujourd'hui par une urbanisation galopante.

De fait, les composantes du paysage lattois n'ont pas fondamentalement varié : l'eau partout présente (mer, étang, rivière, «roubines» ou canaux de drainage, nappe phréatique proche), terres aux altitudes, à la composition et à l'écologie variées (du plus bas au plus haut : zones inondables ou «palus», basse plaine alluviale, terrasses de galets villafranchiens, et en arrière plan, collines calcaires des garrigues). Ce qui s'est transformé le plus, c'est l'emplacement et l'étendue relative de ces composantes, sous l'effet de plusieurs facteurs géologiques (parmi lesquels l'alluvionnement et la subsidence) et anthropiques (agissant notamment sur la végétation, mais aussi sur le cours du fleuve et le drainage des basses

terres). S'il fallait suggérer un ordre d'importance dans ces phénomènes paysagers, on placerait certainement au premier rang le recul des étangs.

L'EAU

MER ET ÉTANGS

Les étangs sont en effet l'une des caractéristiques majeures de la topographie du littoral languedocien (fig. 2), composé principalement, à l'inverse de la Provence rocheuse, d'une côte basse et marécageuse. On sait encore peu de choses de l'histoire du cordon littoral, variable selon les secteurs (Denizot, 1957-1959), mais dont certains tronçons se sont avérés anciens : c'est le cas en face de Lattes, entre la Grande-Motte et Maguelone (Ambert, 1986), où l'on a repéré des traces d'occupation préhistorique (Gutherz, 1985). Derrière ce cordon, les étangs littoraux avaient dans l'Antiquité une surface beaucoup plus vaste que maintenant. L'étude de la topographie et des cartes anciennes montre l'importance de leur étendue : plus larges, ils mordaient sur l'actuelle plaine littorale dans des zones aujourd'hui complètement colmatées ; plus longs, ils formaient entre la Gardiole et le Rhône un plan d'eau quasiment continu, alors qu'ils sont à présent cloisonnés par les alluvions du Lez, du Vidourle, du Vistre, voire, comme au sud de Nîmes, réduits à des plans d'eau résiduels. Ce qui reste de cette longue «mer intérieure», connue à travers Pomponius Mela sous le nom «d'étangs des Volques» (*De Chorographia*, 2, 80), s'appelle aujourd'hui d'ouest en est : étangs d'Ingril, de Vic, d'Arnel, du Méjean, de Pérols, de Mauguio ou de l'Or, marais de Port-Vielh, de Psalmaudi, étangs du Charnier, du Grey, du Scamandre, marais d'Espeyran enfin.

Mais revenons à Lattes : on sait à peu près jusqu'où s'étendait l'étang dans l'Antiquité, à l'époque de l'existence de la ville de *Lattara* : les études de trace au sol (*Lattara 1*, p. 114) et l'analyse des photographies aériennes (*Lattara 1*, p. 15-56) et des images satellitaires (Favory, 1992) convergent pour indiquer qu'une anse d'étang venait au contact du gisement, immédiatement au sud et à l'est de la ferme de Saint-Sauveur. C'est au fond de cette anse, sur un canal qui y aboutissait, que H. Prades a repéré des restes de pontons de bois d'époque romaine montrant l'existence de débarcadères (Arnal, 1974, fig. 15 et 19 ; Vernet, 1967).

Cependant, il s'agissait alors d'un état récemment acquis, car plusieurs indices montrent que dans

un passé plus lointain le plan d'eau remontait encore vers le nord sur l'emplacement d'une partie de la ville antique, jusqu'au sondage GAP-26 où un rivage ancien a été occupé au milieu du Néolithique (Mendoza, 1988). L'existence de lagunes résiduelles le long du Lez, dont les sédiments ont été entrevus récemment lors de la construction de Port Marianne⁷, et qui sont attestés jusqu'au xvii^e s. par la mention de terres inondables dans ce secteur⁸, est probablement à rattacher à cette extension primitive.

C'est en fait sur une partie de l'étang assez récemment asséchée que s'est installée la ville proto-historique à la fin du vi^e s. avant notre ère : des sables vaseux à petits coquillages fluviatiles et lagunaires (Delano-Smith, 1979) ont été vus à plusieurs endroits à la base de la stratigraphie de Saint-Sauveur, tant par le GAP (sondages 1 et 3) que dans les fouilles récentes (sondage contre le rempart : zone 7-est, secteur 10C), partout au même niveau topographique (à 0,70 m sous le zéro NGF).

Il n'est pas impossible que le recul progressif de l'étang sous l'effet des apports alluviaux, qui va se poursuivre régulièrement ensuite, ait provoqué à la charnière du ii^e et du iii^e s. de notre ère une désaffectation du port de Lattes, entraînant assez rapidement, sinon la complète désertion, du moins l'étiollement de l'agglomération — ce facteur naturel n'étant d'ailleurs pas exclusif d'autres causes de nature historique et économique. Un scénario semblable marquera dans la suite la disparition du port médiéval, redevenu important en raison du développement de Montpellier, maintenu ouvert sur l'étang au prix de travaux considérables de curage et de canalisation du Lez, et qui finira par se colmater définitivement (Landes, 1986).

FLEUVE

Un autre problème délicat est la restitution du tracé des différents bras qui constituaient le delta du Lez dans l'Antiquité, à son embouchure dans l'étang littoral. Le cours actuel de ce fleuve dans les environs de Lattes n'a rien de naturel : il résulte d'une action humaine de longue date et ne saurait rendre compte de la situation antique. Les cartes et autres documents anciens indiquent l'existence d'au moins trois bras : le «Lez Trincat» à l'ouest, correspondant au cours actuel, la «Roubine des Marchands» au centre et le «Lez Viel» à l'est. Ce dernier sera détourné au

sud du village médiéval de Lattes par un canal destiné à alimenter la Roubine dans le but d'améliorer la communication entre le port lattois et l'étang du Méjean ; après cette opération, le Lez Viel dut se colmater rapidement (Arnal, 1974, p. 8-11) ; on le dit sans eau dès le xvii^e s.

On a considéré longtemps que la Roubine était une création artificielle et que le Lez Trincat recouvrait un des bras anciens. A partir d'une étude du parcellaire, F. Favory a proposé d'inverser cette vision des choses et de considérer la Roubine des Marchands comme un aménagement d'un bras ancien du fleuve, tandis que le Lez Trincat serait une dérivation moderne (*Lattara 1*, p. 32-34).

En réalité, le Lez formait dans l'Antiquité un delta plus étendu encore. Le Lez Viel, dont le cours devait suivre l'actuel chemin de la Cité Saint-Jacques (ou du Muscadel), connu depuis le xii^e s., existait probablement déjà. Le long de son cours, des plages sableuses, certaines avec tessons antiques, ont été repérées au sud-est de Saint-Sauveur. Plus loin au sud, dans une tranchée d'édilité, H. Prades a noté sur plusieurs centaines de mètres divers aménagements visant à sa canalisation, voisinant avec de nombreux fragments de céramique, certains remontant aux ii^e-i^{er} s. avant notre ère. Il va de soi que la proximité de ce bras par rapport à la zone d'habitat en fait une composante importante du paysage urbain. Il est exclu cependant que les restes d'aménagement «portuaire» retrouvés dans les sondages GAP-6 à 9 bis aient été placés sur son cours ou à son embouchure, comme cela a été d'abord supposé par les fouilleurs (Arnal, 1974, p. 76-77).

Mais l'existence d'un troisième bras du Lez, plus oriental, a été aussi envisagée à partir du résultat des fouilles effectuées le long du terrain de sport. Plusieurs sondages ont en effet rencontré dans ce secteur des strates de graviers, de galets, d'argile grise, des morceaux de bois et de macro-restes conservés par l'eau, du même type que ceux qui avaient été observés quelques années plus tôt dans la zone portuaire. Si des doutes existent quant à l'appartenance de tout ce qui a été mis au jour dans ce secteur à un seul et même «canal romain», il reste que plusieurs données convergent pour restituer, au moins par hypothèse, l'existence en ce point d'un lit de rivière, concrétisé par les strates de graviers régulièrement signalées, dont les plus méridionales pourraient être celles repérées dans le sondage GAP-8. On peut supposer un déversement direct de ce bras oriental du Lez dans l'anse de l'étang signalée ci-dessus. Dans ce secteur en effet, les sondages menés par la Direction régionale des Antiquités en 1972 ont identifié la présence

⁷ Renseignements dus à Paul Ambert.

⁸ Voir les données fournies par Ph. Blanchemanche dans *Lattara 5*, p. 27-34.

Fig. 5 —
Essai de reconstitution
du plan général de
l'agglomération de
Lattara, faisant
apparaître les grandes
composantes du
paysage urbain.

d'une langue de sable et de galets, s'avancant dans les terrains vaso-argileux, qui pourrait fort bien constituer la zone d'épandage du fleuve. D'autre part, il faut tenir compte de la topographie de l'habitat à partir du VI^e s. avant notre ère. Nous verrons ci-dessous que les traces d'occupation de cette époque se répartissent sur une bande relativement étroite, selon un axe de direction approximativement sud-nord, depuis la zone portuaire jusqu'au sondage GAP-25. Or l'orientation et la forme de cette implantation, indépendantes de la direction du

rivage de l'étang, se justifieraient difficilement si l'on ne supposait pas l'existence, sur la bordure orientale de cette bande, d'un bras du Lez antique sur les berges duquel s'est semble-t-il étiré l'habitat, donnant à la ville de *Lattara* l'aspect longiligne qu'elle gardera jusqu'à l'époque romaine, nonobstant son extension ultérieure vers l'ouest et le nord-est.

Résumons : le delta du Lez antique, bien qu'en-
core méconnu dans le détail, comportait probable-
ment trois branches principales, aucune ne corres-
pondant au Lez actuel : d'ouest en est, ce que nous

appellerons le «Lez occidental» (Roubine des Marchands), le «Lez central» (Lez Viel) et le «Lez oriental» (bras colmaté dès la fin de l'Antiquité, dont nous venons de parler). C'est entre les deux derniers, et d'abord le long du bras oriental, que s'est développé l'habitat protohistorique et romain, selon une implantation en lanière dictée par la topographie du fleuve, tandis que les nécropoles s'installeront, au moins à l'époque romaine, à l'est du Lez oriental (fig. 5).

LA TERRE

Que dans le delta d'un fleuve lagunaire comme le Lez, le tracé des voies et plans d'eau varie dans le temps, on le conçoit. En regard, on aurait pu penser que les terres exondées posent moins de problèmes : or les recherches récentes ont révélé qu'il n'en était rien et soulevé sur ce point également des questions fort complexes.

LE SITE DE L'HABITAT

On sait que l'habitat antique s'est établi sur des substrats divers : plage ancienne occupée au Néolithique au nord, étang asséché au sud. Sur cette fondation en principe plane, on s'attendait à retrouver une sédimentation anthropique à peu près horizontale et uniforme, d'une puissance variable selon la durée d'occupation de chaque secteur : c'était d'ailleurs au départ l'interprétation du relief du tènement du Muscadel, dominant les environs immédiats de ses 4 m d'altitude, et où l'on voyait un «tell» formé par l'accumulation des structures sur une longue durée, au cœur du gisement. Cependant, bien qu'ils n'aient encore rien résolu définitivement sur ce point, les travaux de terrain de ces dernières années ont au moins permis de se rendre compte que ce raisonnement était caduc et que la réalité était beaucoup plus diverse et problématique.

S'il existe des inégalités dans le rythme de sédimentation entre les différents points du site, on a montré aussi que des restes d'occupation synchrones pouvaient se rencontrer à des niveaux topographiques fort dissemblables : par exemple, dans le sondage 26, les couches d'époque romaine se trouvent sous une strate de 2 m de limon stérile, alors qu'à une centaine de mètres plus au sud, elles affleurent en surface. Non loin de là, sous la route de Pérols, des couches du VI^e s. avant notre ère apparaissent à moins d'un mètre de profondeur, tandis qu'elles se trouvent à près de 5 m à Saint-Sauveur.

Ces fortes variations ne tiennent pas toutes à des causes anthropiques : ainsi, les fouilles programmées ouvertes sur plus d'un hectare dans le pré du Muscadel ont révélé des phénomènes de tassement différentiel, de basculement et même de cassure dans la stratigraphie qui ne peuvent s'expliquer ni par une différence de substrat, ni par une différence de sédimentation humaine, mais semblent liés à des phénomènes de tectonique récente encore incomplètement compris. Il y a là pour l'avenir un champ de recherche fécond, forcément pluridisciplinaire.

LE TERROIR DE LA VILLE : SOLS ET VÉGÉTATION

Les changements subis par la topographie de la basse vallée du Lez depuis l'Antiquité rendent également la restitution du terroir entourant la ville et géré par ses habitants particulièrement délicate. Obligation est faite sur ce point de travailler de manière récurrente à partir des données historiques, et surtout de mettre en relation l'ensemble des informations fournies par les fouilles sur l'exploitation de ce milieu. Une telle recherche sera, du fait de la multiplicité de ses sources, obligatoirement de longue haleine. On se résoudra donc pour l'heure à raisonner à grands traits.

Trois composantes majeures se distinguent dans ce terroir : le domaine aquatique d'abord, dont nous avons parlé ci-dessus, avec notamment l'étang très proche qui fournissait des ressources importantes — nous y reviendrons —, le domaine palustre ensuite, aux abords de cet étang et des bras du Lez et la terre ferme, dans les parties septentrionale et orientale du territoire lattarois.

L'extension des zones palustres peut être déduite de l'examen des photographies aériennes, conforté par les analyses de sol menées dans ce secteur⁹. Ces différentes approches indiquent la présence de telles formations hydromorphes non seulement au sud du site, aux abords de la lagune vive, mais également au nord-ouest, le long du Lez, assez loin à l'intérieur des terres (*Lattara 1*, p. 50, fig. 15). Ces terrains formés d'alluvions fines d'origine soit fluviale, soit lagunaire, ont pu être exploités pour l'élevage (ils sont aux XVI^e-XVIII^e s. le lieu privilégié d'extension des pâturages). Mais ils ont aussi fourni

⁹ Notamment par l'INRA (*Carte pédologique de Montpellier au 1/100 000*, INRA, 1984) et par la Compagnie Nationale d'Aménagement de la Région du Bas-Rhône et du Languedoc.

des matières spécifiques pour la construction de l'habitat antique, notamment des murs en adobe, des toits, enduits et autres aménagements en terre qui caractérisent l'architecture lattoise (*Lattara* 2, p. 11-32).

Parmi les terres fermes se distinguent deux ensembles : d'une part, à l'est du site, au-delà du ruisseau de la Lironde, un plateau élevé (lieux-dits la Garrigue et les Mouillères, entre 10 et 20 m d'altitude), dominant l'étang, correspondant à une langue de cailloutis siliceux d'origine rhodanienne, sans doute primitivement boisée, mais qui a dû être très tôt exploitée par l'agriculture. Ces terrains ont fourni en outre régulièrement aux *Lattarenses* les matériaux nécessaires à la construction et à l'entretien de leur voirie (recharges de galets). D'autre part, dans toute la partie nord du delta, des sols alluviaux limoneux, terroir de culture privilégié de l'agglomération antique, où se lisent encore les traces des réseaux cadastraux multiples implantés à partir de l'époque républicaine et durant l'Empire romain (Favory, 1985 ; 1986 ; *Lattara* 1, p. 16-27).

Les analyses palynologiques¹⁰ et anthracologiques¹¹ entamées sur les fouilles de Lattes apportent aussi à la connaissance du milieu de très utiles renseignements sur la végétation et sur son évolution en fonction des activités humaines. Ces recherches mettent en évidence, dès l'époque antique, un terroir relativement ouvert, avec notamment un nombre restreint de pollens d'arbres (AP le plus souvent inférieur à 5 %). Le pin, absent des charbons et peu représenté dans les pollens, ne semble pas exister dans les environs immédiats du site. Le tamaris, retrouvé dans les feux culinaires, est la seule espèce qui peut témoigner d'une exploitation du cordon littoral, entre mer et étang. Le chêne vert est par contre abondant dans les charbons de bois des niveaux archéologiques anciens. Mais il subit une nette régression à partir du III^e s. avant notre ère, en même temps que décroît la bruyère et que croît l'arbousier : ce qui suggère une dégradation progressive de la chênaie, du fait du déboisement (lié à l'agriculture et à l'élevage) et d'une probable surex-

ploitation du bois de chauffe, aboutissant au début de la période romaine à un déficit compensé semble-t-il par une utilisation plus importante du tamaris (qui constitue alors jusqu'au quart des taxons identifiés). Pour sa part, la ripisilve du Lez apparaît dès le III^e s. comme presque totalement résorbée, les espèces mésophiles étant particulièrement discrètes dans les diagrammes palynologiques et anthracologiques. Les pollens pour leur part montrent la présence de cultures céréalières et arbustives (notamment la vigne) dans les environs de la cité.

C'est ainsi un tableau particulièrement complexe du milieu lattois que brossent les études géographiques et environnementales : un territoire très différent de l'actuel quant à la topographie des lieux, subissant des mutations notables non seulement dans la longue durée, mais au cours même de l'occupation antique ; un territoire caractérisé en tout état de cause par la diversité de ses composantes, et sans doute, à travers cette diversité, par l'importance de ses ressources où vont abondamment puiser les habitants de *Lattara*.

HISTOIRE RÉSUMÉE DE L'OCCUPATION HUMAINE : ACQUIS ET HYPOTHÈSES

Lattes ne peut en vérité se comprendre qu'en envisageant les données de manière diachronique sur l'ensemble du site. De fait, les fouilles programmées actuelles, si elles sont amples en surface, ne concernent qu'une partie du gisement et n'ont encore touché qu'une partie de la stratigraphie qui couvre plus de trois millénaires (essentiellement les niveaux du Deuxième Age du Fer). Avant d'aborder les principaux résultats de ces recherches nouvelles, il convient donc de parcourir à grands pas l'espace et la durée, en envisageant les antécédents et les principales étapes de l'histoire de la ville portuaire.

Pour les phases antérieures au IV^e s. avant notre ère, les données sont encore aujourd'hui principalement issues des sondages et sauvetages ponctuels — mais relativement nombreux — conduits par H. Prades et le Groupe Archéologique Painlevé. On essaiera de remettre les informations livrées par ces travaux préliminaires dans une perspective topographique et historique générale, en complétant le rappel des acquis par les hypothèses qu'ils suscitent.

¹⁰ L'étude des pollens présents dans les niveaux archéologiques de Lattes est tout juste entamée : voir les premiers résultats fournis par Y. Loublier dans *Lattara* 5. Pour un environnement plus large du site, on consultera Planchais, 1977 ; 1978 ; 1982 ; 1987 ; 1991.

¹¹ Outre une approche méthodologique (*Lattara* 1, p. 187-222), L. Chabal a livré deux études sur les charbons de bois recueillis à Lattes : *Lattara* 2, p. 53-72 et Chabal, 1991, p. 203-206.

LES ANTÉCÉDENTS DE LATTARA

UNE PREMIÈRE OCCUPATION AU NÉOLITHIQUE : LE VILLAGE CHASSÉEN

C'est au Néolithique moyen, à la période chasséenne, qu'appartiennent les plus anciennes traces de fréquentation actuellement repérées à Lattes (Mendoza, 1988). Les témoignages se trouvent concentrés dans la partie nord du gisement, sur une surface de l'ordre d'un demi hectare, dans les sondages 11, 12 et 26 du GAP. C'est aussi la zone où se situent apparemment les terrains les plus anciens (limon jaune sablonneux quaternaire à inclusions de poupées calcaires), qui pouvaient former primitivement une faible éminence à l'embouchure du Lez, en bordure d'étang. On a noté des restes de sols d'habitation, matérialisés par quelques fosses ou concentrations de pierres ou de galets, et surtout par une couche dense de déchets, parmi lesquels abondent les coquillages, la céramique et les silex (avec une taille sur place). La trouvaille la plus insigne de cet horizon est certainement l'inhumation mise au jour dans le sondage 26 (Crubézy, 1988).

On sait peu de choses du plan et de l'environnement de cet habitat, car les sondages ont été limités. Il semble s'agir d'un village assez grand, implanté sur une zone exondée en bordure d'un étang plus étendu vers le nord qu'aux périodes suivantes. Si l'on ignore sa durée, il est probable que c'était une installation relativement fixe, reposant sur une économie diversifiée entre agriculture (dont témoignent des meules en pierre) et pêche (illustrée par de nombreux coquillages, relevant de 23 espèces différentes, et ossements de poisson, notamment de dorade). En tant que tel, cet habitat s'intègre au réseau dense des sites chasséens repérés tant sur la côte que dans l'hinterland montpelliérain.

DU NÉOLITHIQUE RÉCENT À LA FIN DE L'ÂGE DU BRONZE : DEUX MILLÉNAIRES D'ABANDON ?

Aucun des documents jusqu'ici exhumés n'est susceptible d'attester une présence humaine sur l'emplacement de Lattes entre le Chasséen et l'extrême fin de l'Âge du Bronze. Il semble donc qu'un hiatus existe durant quelque deux millénaires, entre les environs de 3000 et les environs de 800 avant notre ère. Il est intéressant de rappeler que, dans la stratigraphie de plusieurs sondages, la séquence qui prend place entre la couche néolithique et les restes

du Bronze final correspond à un niveau d'argile sombre stérile en artefacts, mais contenant de nombreux petits coquillages lagunaires et fluviaux. La présence et la nature de cette couche pourraient indiquer que l'abandon prolongé dont il est question a eu une cause naturelle, peut-être en l'occurrence une remontée durable du niveau des étangs rendant le site impraticable. Dans la logique de cette hypothèse, on serait tenté de rechercher plus au nord les phases manquantes à Lattes même : et c'est en effet le cas au Chalcolithique, où plusieurs villages ont été signalés en amont de la zone lagunaire, dans la plaine littorale et sur les premiers contreforts des garrigues.

On n'omettra pas de corrélérer ces données avec celles fournies par les gisements voisins des rives de l'étang de Mauguio, intensément occupés au Néolithique moyen, ponctuellement au Chalcolithique, puis nulle part avant le Bronze final II. Ici aussi, la faiblesse des traces humaines entre le Néolithique et le Bronze final a été mise en rapport avec une augmentation de l'hygrométrie (Arnal, 1977, p. 381). Cependant X. Gutherz, reprenant l'inventaire des gisements de la Préhistoire récente de cette zone (Gutherz, 1985), remarque pour sa part que l'absence de documents du Bronze ancien-moyen sur les rives de l'étang de Mauguio est loin d'être un phénomène isolé en Languedoc, où cette période voit semble-t-il une nette régression du peuplement.

FRÉQUENTATION AU BRONZE FINAL IIIb ET AU PREMIER ÂGE DU FER

Une nouvelle occupation du site est ensuite attestée par quelques témoins du Bronze final III retrouvés au même endroit que les restes du Néolithique, à savoir dans les sondages GAP-11, 12 et 26 (Mendoza, 1979). Il s'agit de fragments de céramique non tournée dispersés au sommet de la couche naturelle signalée plus haut, et appartenant soit à une aire d'épandage s'étendant aux marges d'un habitat, soit à des sols de cabanes postérieurement perturbés. Parmi ces tessons, plusieurs portent des décors d'incisions fines en double trait caractéristiques du faciès « mailhacien I » du Bronze final IIIb régional.

D'autres tessons attestent également une fréquentation de la même zone au cours du Premier Âge du Fer : ainsi un lot de céramiques non tournées, dans lequel n'apparaît aucune importation, dans la couche 10 du sondage GAP-12, sur un sol rubéfié avec éléments de foyer en fosse ; un fragment de vase excisé trouvé dans le sondage 26, qui appartient au VII^e ou au début du VI^e s. avant notre ère

(faciès «suspendien»); quelques tessons de *bucchero nero* (principalement des canthares) et d'amphores étrusques de type archaïque recueillis en divers points du site (Marchand, 1980, p. 117; Mendoza, 1989, fig. 1). Il est probable par ailleurs que les plus anciennes traces d'installation repérées dans le quartier de la Cougourlude, au nord-ouest de Lattes, appartiennent à la même phase.

On comparera utilement ces trouvailles, si modestes soient-elles, à celles beaucoup plus significatives faites dans le même contexte géographique sur la rive nord de l'étang de Mauguio voisin, aussi bien pour le Bronze final IIIb (Dedet, 1985) que pour le début de l'Age du Fer (Py, 1985). L'habitat de Lattes, à ces époques, s'insérait dans la longue chaîne des petits villages lagunaires du Languedoc oriental, essaimés sur le littoral entre le Rhône et Sète.

LA CITÉ DE LATTARA DURANT LA PROTOHISTOIRE

LA FONDATION DE LA VILLE

L'occupation qui débute avec le niveau appelé par H. Prades «Lattes 9»¹² a une ampleur bien supérieure à celle des traces précédentes : la construction d'un rempart et la création d'un habitat en dur sur une surface considérable pour l'époque permettent certainement de parler de la fondation d'une ville. D'abord surtout connu par les sondages GAP-2 et 3 menés au centre de la parcelle jouxtant le Mas Saint-Sauveur (Arnal, 1974), cet horizon a été ensuite rencontré plus au nord dans le sondage GAP-5; à l'extrême nord-ouest du gisement dans les sondages GAP-11 et 12; immédiatement à l'ouest de Saint-Sauveur dans le sondage GAP-17, au bord d'un fossé; à l'extrême nord-est dans le sondage GAP-25; dans la partie nord encore dans le sondage GAP-26; enfin sous la route de Pérols, dans le sondage GAP-27.

La date de cette fondation et de la phase stratigraphique correspondante, d'abord située beaucoup trop haut dans le temps (fin du VII^e-début du VI^e s. :

Arnal, 1974, p. 301), a été ensuite rabaissée à la fin du VI^e s. (Mendoza, 1982), chronologie confirmée par les sondages les plus récents (GAP-25 et 27). Cette datation repose, dans l'état actuel des données, sur la présence dans les niveaux de fondation de plusieurs séries caractéristiques de céramique. Entre autres :

- de nombreuses amphores étrusques relevant essentiellement du type 4, dont on date aujourd'hui l'apparition aux alentours de 530-525 avant notre ère (Py, 1985A, p. 81);
- des vases étrusques en *bucchero* tardif, notamment une série de coupes hémisphériques de type Rasmussen «bowl»-4 (Rasmussen, 1979, pl. 41, n° 256) datables du dernier quart du VI^e s. et du début du V^e s. avant notre ère;
- des amphores massaliètes de type Bertucchi 1 (Bertucchi, 1992) munies de bord 1 ou 2 (Py, 1978);
- de la céramique attique à vernis noir, notamment des coupes de type C à lèvre incurvée (Sparkes, 1970, nos 398-413) ou à lèvre simple (*ibid.*, nos 414-431) de la fin du VI^e ou du début du V^e s.

L'ensemble de ces indications permet de situer avec le maximum de probabilité la phase «Lattes 9» du GAP entre 525 et 475 avant notre ère, la fondation de la ville intervenant au cours du dernier tiers du VI^e s.

Sont alors construits à la fois une enceinte dont au moins la base est en pierre (sondage GAP-27 : *Lattara 1*, p. 108-109), et des maisons à murs de pierre dont plusieurs exemples ont été repérés. Les sols sont pavés de pierres ou de tessons, sur une épaisseur notable. Si l'on ne connaît pas exactement l'extension de cette première «ville», on sait qu'elle devait s'étirer le long du Lez sur plus de 500 m et couvrir plusieurs hectares (*infra*, p. 33).

Il est clair que la création de l'agglomération a nécessité la mise en œuvre d'une masse considérable de blocs, ce qui n'aurait rien pour surprendre si ce matériau était disponible sur place, comme c'est le cas dans l'arrière-pays des garrigues. Mais on sait que le site de Lattes en est totalement dépourvu, les premiers gisements accessibles étant éloignés de plusieurs kilomètres (collines calcaires de Montpellier et de Castelnau-le-Lez au nord, contreforts de la Gardiole à l'ouest). Cette difficulté d'approvisionnement est d'ailleurs traduite par la variété des pierres employées dans le rempart, dont certaines ont été récupérées le long du Lez, voire sur le littoral (grès de plage). Ce fait implique un effort considérable de transport, l'organisation de charrois sur de longues distances, par terre, voire par eau.

Si l'on replace ces observations dans le contexte régional, la création de cette ville fortifiée et urbani-

¹² La stratigraphie générale de Lattes établie par H. Prades et le GAP comprenait neuf «niveaux» théoriques, numérotés du haut en bas (Arnal, 1974), qui ont été diversement subdivisés par la suite (*Lattara 1*, p. 122-123). Ce système s'est avéré dans les fouilles récentes inadapté à la stratigraphie réelle de l'habitat et a été désormais abandonné.

sée — quelles que soient les incertitudes qui subsistent encore sur les niveaux archaïques à peine entrevus par les sondages anciens — apparaît comme un changement assez brusque dans le cours de l'évolution des populations indigènes régionales. Il n'est que de comparer les données lattaises avec l'état immédiatement antérieur dont témoignent les villages lagunaires des rives de l'étang de Mauguio, caractérisés par leur faible étendue et leur précarité, pour se rendre compte de cette rupture. Certes, tout ceci s'inscrit dans un mouvement plus large concernant l'ensemble du littoral méditerranéen, où, en cette fin du Premier Age du Fer, on assiste à une transformation relativement rapide de l'habitat, à une sédentarisation quasi définitive des groupes humains, à un renforcement de leur structuration sociale et politique, et à la naissance d'entités urbaines et territoriales dont beaucoup seront à l'origine des grands oppidums-cités du Deuxième Age du Fer méridional : processus largement étudié durant ces dernières années¹³. Il n'en reste pas moins qu'ici comme en d'autres points du littoral méditerranéen (notamment dans la région de Marseille, dans la basse vallée de l'Hérault, dans le Narbonnais...), la rapidité et la force du phénomène soulèvent la question des causes réelles de ce qui apparaît comme un véritable changement de rythme dans l'histoire des sociétés indigènes.

Or, dans le cas de Lattes, cette question se pose de manière relativement originale lorsqu'on prend en compte la culture matérielle illustrée par le mobilier archéologique recueilli dans les niveaux de fondation. Celui-ci se caractérise en effet, outre les produits indigènes s'intégrant bien dans le faciès du Languedoc oriental, par la prédominance tout à fait nette des importations étrusques, à une époque où, en Gaule du sud, ce courant commercial est depuis quelques décennies en forte régression par rapport aux importations grecques, principalement marseillaises. Les chiffres fournis par H. Prades, bien qu'imprécis¹⁴, sont éloquentes : les amphores étrusques dans les niveaux de « Lattes 9 » constituent environ 60 % du total des découvertes (85 % des amphores), alors que les apports marseillais n'atteignent guère que 8 % (9 % des amphores). Au contraire, dans les autres sites du Languedoc oriental à la fin du VI^e s., on observe en moyenne 8 % d'am-

phores étrusques (25 % des amphores), pour 21 % d'amphores massaliètes (67 % des amphores).

Cette forte présence étrusque à Lattes est encore marquée par trois éléments également originaux :

- la présence de plusieurs exemplaires d'amphores étrusques de type 5 (Py, 1985), connues presque exclusivement jusqu'ici en Gaule méridionale par des trouvailles sous-marines (voir notamment l'épave de Bon-Porté : Liou, 1974) et très rarement attestées sur les gisements terrestres¹⁵;

- la présence dans la vaisselle fine d'une série de vases en *bucchero nero* tardif (coupes hémisphériques à petit fond annulaire : *supra*), jamais encore signalés en Gaule;

- la présence dans la vaisselle culinaire de vases tournés d'origine étrusque, que ce soient des urnes à petit bord ourlé ou des couvercles à pied annulaire. Si de tels vases sont présents dans l'épave d'Antibes (Bouloumié, 1982, fig. 9-11) et dans quelques habitats indigènes¹⁶, les proportions dans lesquelles on les trouve paraissent plus élevées ici qu'ailleurs.

Il faut encore ajouter les graffites supportés par plusieurs de ces vases : d'abord identifiés comme ibériques (Arnal, 1965), leur relecture récente (Colonna, 1980 ; *Lattara 1*, p. 157-158) a montré qu'il s'agissait d'écriture étrusque, peut-être même d'anthroponymes étrusques (*infra*, fig. 58). Le vocable « Ucial » gravé sur deux vases associés a fait penser à un nom féminin au génitif. Un autre nom commençant par « Ka ... » est aussi attesté. D'autres graffites similaires et contemporains ont été recueillis dans le sondage 27 du GAP, montrant que ces documents ne sont pas exceptionnels sur le site (Py, à paraître A). Tout ceci stipule une pratique de l'écriture voire de la langue étrusque à Lattes dans les années suivant la fondation de la ville.

On soulignera bien entendu l'importance de ces découvertes pour l'histoire des relations méditerranéennes à l'époque archaïque, au moment où le commerce étrusque, après avoir dominé les échanges sur une grande partie du littoral de la Gaule — entre la Provence et l'embouchure de l'Hérault —, depuis

13 Voir le point donné dans Py, 1993.

14 Arnal, 1974, p. 131 : les pourcentages énoncés reposent sur le nombre de vases différents ; cependant leur total atteint ... 112,3 %.

15 Présentes dans plusieurs sondages du GAP (Mendoza, 1989, fig. 3), ces amphores à pâte jaune sableuse diffusées à la fin du VI^e et au V^e s. ont été aussi rencontrées en position intrusive dans plusieurs niveaux des fouilles récentes.

16 Notamment à Saint-Blaise : Arcelin, 1971, pl. 44, 1. Les céramiques rapprochées de ce type, présentes en nombre dans la vallée de l'Hérault et la région de Béziers, ont par contre probablement une provenance locale : Nickels, 1987 ; 1989 ; Ugolini, 1991.

la fin du VII^e jusqu'au milieu du VI^e s., amorce par tout un repli très net au profit de Marseille dont l'*emporium* monte en puissance ; dans le contexte aussi d'un redéploiement de ce commerce vers d'autres zones, en direction du monde hallstattien ; dans le contexte enfin de la concurrence entre Grecs et Étrusques en Méditerranée occidentale, marquée par la célèbre bataille d'Allalia (vers 535 avant notre ère). Tout se passe en fait, dans l'état actuel des connaissances, comme si *Lattara* seule, échappant à l'évolution mise en évidence partout ailleurs, gardait aux alentours de 500 des relations particulières avec les négociants étrusques qui avaient alors perdu la majorité de leurs parts de marché en Gaule méridionale.

Il était dès lors tentant de s'interroger sur le rôle éventuel des Étrusques dans la fondation de *Lattara* (Py, à paraître A), et de proposer de voir dans cette présence étrangère l'un des facteurs ayant agi directement dans le processus d'urbanisation brusquement mis en route. On rappellera à ce propos que la question de l'implantation de comptoirs étrusques en Gaule du sud a été soulevée à plusieurs reprises, sans pour autant recevoir jusqu'ici de réponse convaincante dans aucun des cas envisagés¹⁷. A Lattes du moins, le problème est posé avec des arguments tout à fait nouveaux, mais aussi pour une époque différente de celle que l'on considérerait jusqu'ici, décalée vers le bas d'au moins un demi siècle par rapport au *floruit* des apports commerciaux étrusques.

L'HABITAT AU V^e S. AVANT NOTRE ÈRE

C'est, dans plusieurs des sondages et sauvetages préliminaires (GAP-2, 3, 5, 17, 25, 27), une sédimentation en général puissante, correspondant à plusieurs couches successives, qui témoigne de la continuité et de l'intensité de l'occupation du site durant le V^e s. avant notre ère. Dans la stratigraphie théorique proposée par H. Prades, cet horizon correspond aux phases 8, 7 et parfois 6 (et à plusieurs « interphases ») dont les datations ont varié au fil des publications, en fonction notamment des céramiques attiques attribuées à chaque niveau¹⁸.

17 Voir, en général, les remarques de Morel (1981). Une présence étrusque a été plusieurs fois envisagée par B. Bouloumié à Saint-Blaise : par exemple Bouloumié, 1982A ; 1984 ; mais l'on sait aujourd'hui que le matériel étrusque, au début du VI^e s., n'est guère plus important sur ce site qu'à Marseille même.

18 Arnal, 1974, p. 300-302 ; Mendoza, 1982, p. 9-10.

Apparemment, la situation de ces vestiges ne diffère guère de celle des niveaux de fondation, ce qui suggère une stabilité de l'extension de l'agglomération probablement liée à l'existence et à la pérennité de l'enceinte. Dans le sondage 27, plusieurs couches du V^e s., correspondant sans doute à des dépotoirs, s'appuient au parement extérieur de cette muraille.

On sait en fait encore peu de choses des habitations de cette époque : s'il est certain que des maisons faites de murs en pierre continuent d'être occupées ou bâties (voir les éléments de murs signalés dans les sondages GAP-2, 3 et 5), il semble que l'usage du torchis sur clayonnage persiste : des traces de telles constructions traditionnelles ont été en effet signalées dans les sondages GAP-2 au niveau 7 et GAP-3 au niveau 8 (Arnal, 1974, fig. 12). De volumineux remblais fondent les sols, souvent pavés de lits de tessons d'amphores, désormais en majorité de type massaliète, parfois aussi de pierres plates : ces aménagements témoignant de la nécessité de surhausser les sols, pour se prémunir contre l'humidité et lutter contre un tassement progressif du substrat sous l'effet de la subsidence (n'oublions pas que la plupart des niveaux archéologiques du V^e s. sont aujourd'hui situés au-dessous du niveau de la mer). C'est alors aussi que sont signalés les premiers cas d'inhumation de nouveau-nés sous le sol des maisons (Arnal, 1974, p. 46 et 54 ; *Lattara* 3, p. 402-403).

Les mobiliers du V^e s. sont diversifiés et illustrent par rapport à ceux de la première phase de la ville une évolution sensible : apports étrusques en nette diminution, quoique encore régulièrement présents, avec notamment des amphores de type 3c, 4, 4A et 5 de Py 1985 (Mendoza, 1978 et 1989) ; apports massaliètes prédominants, avec de nombreuses amphores micacées de types 1 à 4 de Bertucchi 1992 et des céramiques grises monochromes et à pâte claire, peinte ou non (*Lattara* 1, p. 129, fig. 34) ; céramique attique bien représentée dans la première moitié du siècle et particulièrement abondante dans la seconde moitié (Arnal, 1974, p. 139-158 ; Gallet de Santerre, 1977, p. 40) ; présence régulière, mais dans des proportions faibles, d'amphores puniques et/ou ibéro-puniques.

A travers ces documents, coexistant avec environ un tiers de céramique indigène — vaisselle non tournée et dolium — transparait le rôle désormais majeur de Marseille dans les relations maritimes touchant le port de Lattes. Il sera nécessaire de préciser, dans les travaux à venir, la chronologie et les conditions de ce changement de partenaire, sinon brutal, du moins assez rapide, qu'on mettra en relation avec

l'extension du domaine commercial de Marseille au cours du ^v^e s. La question est d'autant plus intéressante que cette évolution se place non seulement dans le cadre de la mise en place d'un véritable monopole commercial massaliète en Languedoc oriental (Py, 1990), mais également dans le contexte de l'organisation d'un domaine maritime englobant les côtes languedociennes jusqu'à l'embouchure de l'Hérault, concrétisé à la fin du ^v^e s. par la fondation de la colonie d'Agde à 45 km à l'ouest de Lattes, et au sein duquel Lattes dut fonctionner désormais comme un relais privilégié.

LATTARA AUX IV^e S. AVANT NOTRE ÈRE : UNE PREMIÈRE PHASE D'EXTENSION DE LA VILLE PORTUAIRE

Aux ^{iv}^e et ⁱⁱⁱ^e s. avant notre ère, soit approximativement aux stades 5 (et parfois 6) à 3 de la stratigraphie du GAP, se place une première phase d'extension de l'agglomération lattoise. Des vestiges de cette période se rencontrent en effet avec régularité, bien que sur une épaisseur et avec une stratification variables, non seulement dans les sondages menés dans la partie orientale (sondages GAP-2, 3, 5, 17) et septentrionale (GAP-11, 12, 25, 26) du gisement, où se trouvaient les restes des époques antérieures, mais aussi désormais plus loin vers l'ouest et vers le sud. Dans la zone occidentale, on rappellera les niveaux des ^{iv}^e-ⁱⁱⁱ^e s. observés dans les sondages GAP-14, 15 et 16 (éléments de sols, pavements d'amphores, fosses, foyers, fossé canalisé par deux murs de soutien), où ils constituent au demeurant les plus anciennes strates rencontrées. Vers le sud, on signale plusieurs niveaux de cette phase avec architecture dans le sondage GAP-1. Dans le sondage GAP-19, les plus anciens sols d'habitat remontent semble-t-il au ⁱⁱⁱ^e s. (niveaux charbonneux, sols de terre battue) et reposent sur un substrat sableux. Des restes de cette époque sont aussi signalés dans le sondage GAP-21, immédiatement au contact de couches de vase évoquant la colonisation d'une zone précédemment marécageuse.

On verra ci-après que les fouilles programmées ouvertes sur plus d'un hectare dans le pré du Muscadet, et les prospections électromagnétiques en cours au sud de cette fouille ont révélé dans tout ce secteur méridional un plan d'urbanisme très structuré, qui semble remodelé au début du ⁱⁱⁱ^e s. avant notre ère. Aussi peut-on proposer comme hypothèse de travail que l'extension de l'habitat de Lattes aux ^{iv}^e-ⁱⁱⁱ^e s., perceptible à travers les résultats des sondages du GAP, a pu correspondre à une étape de restructura-

tion de la trame urbaine, avec notamment la création des principales artères de circulation actuellement repérées et l'implantation d'un tissu nouveau. Cependant, ni les sondages antérieurs, trop dispersés et limités, ni les recherches en cours ne permettent encore de préciser sur quel substrat s'est implantée cette trame, et notamment quels rapports elle a pu entretenir avec l'urbanisme de la ville primitive.

Il est inutile de revenir sur les observations relativement disparates faites sur l'habitat de cette époque, dont quelques éléments ont été publiés¹⁹, et sur les mobiliers qui la caractérisent²⁰. Les fouilles programmées actuelles ont en effet permis d'explorer cet horizon plus largement et plus précisément que ne l'avaient fait les travaux préliminaires, et l'on renverra sur ce point globalement aux résultats de ces recherches récentes²¹, dont l'essentiel est résumé ci-après. Il suffira de savoir que le site présente d'une part les indices nets d'une forte acculturation méditerranéenne, notamment dans l'architecture et le mobilier, et de relations désormais privilégiées avec Marseille; que d'autre part il s'intègre parfaitement dans le domaine de civilisation indigène rhodanien qui couvre la Provence occidentale et le Languedoc oriental, de Marseille jusqu'à Agde; tandis qu'il montre une indépendance non moins incontestable vis-à-vis de la civilisation ibéro-languedocienne telle qu'elle se développe dans la partie occidentale du Languedoc méditerranéen et le Roussillon²².

ÉLARGISSEMENT ET RENFORCEMENT DU TISSU URBAIN AUX II^e ET I^{er} S. AVANT NOTRE ÈRE

La ville de *Lattara* connaît apparemment à partir du ⁱⁱ^e s. avant notre ère une nouvelle période d'extension qui porte sa surface probable à une ving-

19 Arnal, 1974, *passim*; Prades, 1971; 1973; Fiches, 1979.

20 Outre les indications fournies par les références citées ci-dessus, voir le tableau-résumé donné dans *Lattara* 1, p. 133 et 131, fig. 34. Quelques séries particulières ont été étudiées : foyers décorés (GRAM 1968), amphores étrusques tardives (Mendoza, 1985), vases italiotes surpeints (Mendoza, 1982A), vases pseudo-attiques marseillais (Py, 1978A), céramique grecque d'Occident (Py, 1974).

21 Pour le ⁱⁱⁱ^e s. notamment, on trouvera de nombreuses informations dans la publication des îlots 1, 3 et 4-nord du quartier Saint-Sauveur parue dans *Lattara* 3, 1990.

22 Sur l'opposition de ces deux grands domaines culturels du Deuxième Âge du Fer en Gaule méditerranéenne, voir une mise au point dans Py, 1993, chapitres 1 et 5.

taine d'hectares (fig. 5). Des documents des ^{II}^e et ^I^{er} s. avant notre ère sont en effet signalés dans presque tous les sondages ouverts sur l'espace urbanisé, et parfois même à la périphérie (route du Mas de Prévost, La Congourlude). Au nord de la ville, dans le sondage GAP-26 (fig. 4), les structures de cette époque présentent une densité remarquable. À l'ouest, ces témoins s'étendent jusqu'aux rives du Lez Viel (bras central du delta : sondages GAP-4 et 15). Au sud, ils sont attestés aux abords du canal méridional (sondages GAP-19, 22) et les mobiliers du ^I^{er} s. avant notre ère sont abondants dans la zone portuaire (sondages GAP-6 à 9).

C'est certainement aussi la période pour laquelle les constructions domestiques sont les mieux documentées dans les fouilles du GAP. De nombreux murs à base en pierres ont été mis au jour. Des élévations en adobe avec parfois enduits en terre sont signalées. Les sols d'habitation sont d'une grande variété : sols de terre battue, parfois assainis par du sable ou par une pellicule d'argile, parfois pavés de fragments d'amphores, de doliums ou de pierres plates, parfois encore aménagés avec une couche de gravier ou de galets. Plusieurs types de foyers sont signalés, soit allumés à même le sol, soit construits en argile. Divers aménagements prennent place dans les maisons ou à leurs alentours : seuils en pierre ou pavés de tessons d'amphores, puits, enterrements de nouveau-nés, dépôt votifs, etc.

Pour le ^I^{er} s. avant notre ère, on remarque dans le sondage 26 une augmentation très nette des traces de métallurgie, aussi bien dans des bâtiments (habitations ? ateliers ?) que dans des aires supposées extérieures. Cette donnée relativement nouvelle traduit, avec d'autres indices contemporains ayant trait à l'artisanat et au commerce (notamment l'accroissement spectaculaire de la circulation monétaire), un changement assez net dans le fonctionnement économique.

Ces fouilles cependant, du fait de leur dispersion et de leur surface limitée, apportent peu d'informations sur le plan urbain, exception faite des indications fournies par le sondage 26 sur la conjonction de plusieurs îlots au croisement de trois rues (fig. 4). Elles renseignent cependant ponctuellement sur la morphologie des voies de circulation, dont plusieurs tronçons ayant fonctionné au ^{II}^e ou au ^I^{er} s. avant notre ère ont été explorés : sondages GAP-2, 5, 19, peut-être 25, et surtout sondage GAP-26. Dans cette dernière fouille, les niveaux de rue sont constitués par une succession de recharges de galets, certains matériaux enrobés d'argile rougeâtre provenant visiblement des formations rhodaniennes situées à quel-

ques centaines de mètres au nord-est du site. Des caniveaux sont présents, soit en bordure de rue (GAP-16 et 19), soit au centre (GAP-26). Des pavements latéraux de morceaux d'amphores ont été interprétés comme des « trottoirs » (GAP-26). Il n'est pas inintéressant de rappeler que le sondage profond mené dans le secteur 1A du sondage GAP-26 a montré que les plus anciennes recharges de la rue I de ce quartier ne remontaient guère plus haut que le début du ^{II}^e s., ce qui, comme l'architecture concomitante, indique une incontestable intensification de l'urbanisation de cette zone ; et que par ailleurs le niveau de la rue s'était élevé de plus de 1,50 m entre cette époque et le ^{II}^e s. de notre ère, dont 1 m pour les ^{II}^e-^I^{er} s. avant notre ère.

Comme pour la période précédente, on n'insistera pas sur les mobiliers de cette époque recueillis dans les sondages anciens, dont l'abondance et la variété ont été soulignées par plusieurs études générales ou particulières²³. Ces séries peuvent être en effet aujourd'hui analysées de manière beaucoup plus précise sur la base des stratigraphies du quartier Saint-Sauveur²⁴.

VIE ET MORT DE LATTARA À L'ÉPOQUE ROMAINE

ÉVOLUTION DE L'HABITAT DURANT LE HAUT-EMPIRE

Le Haut-Empire, soit en gros les ^I^{er} et ^{II}^e s. de notre ère, demeure une phase d'occupation intensive et extensive du site de Lattes. Les sondages d'Henri Prades indiquent que toutes les zones urbanisées à la période antérieure continuent d'être occupées : aussi bien à l'est (GAP-5, 10, 24, 25), au nord (GAP-4, 11, 12, 26), à l'ouest (GAP-14 à 18), au sud (GAP-19 à 22), que dans la zone portuaire (GAP-6 à 9). Dans la majorité des cas, la mise en évidence de structures construites durant ces deux siècles montre que l'habitat connaît des transformations sensibles.

Parmi les zones anciennement occupées, la façade orientale de la ville pourrait avoir fait l'objet

²³ Voir le tableau-résumé dressé dans *Lattara 1*, p. 136-137 et 134, fig. 35 ; et les mobiliers illustrés dans Arnal, 1974, p. 82-89 et 175 et suiv. Études de détail : lampes à vernis noir (Espérou, 1978), fusaïoles (Marti, 1973), monnaies (Majurel, 1966 ; 1967 ; 1976 ; Richard, 1968 ; 1970 ; 1978, 1980), fibules (Feugère, 1985, p. 114-115).

²⁴ Voir la première livraison de cette analyse dans *Lattara 3*, 1990, notamment p. 71-108, 151-204, 249-280, 329-390.

de remaniements conséquents, peut-être en liaison avec l'abandon partiel de la fortification et la canalisation du Lez oriental (GAP-10, 24, 25) (fig. 5).

Si dans plusieurs secteurs l'habitat reproduit des schémas anciens (voir notamment le sondage 26, où le plan des îlots et les modes de construction ne varient que sur des détails par rapport aux ^{II^e-I^{er} s.} avant notre ère) (fig. 4), des innovations sont partout relevées : développement de l'emploi de la pierre taillée (appareils réguliers, seuils, colonnes), usage très large de la tuile et du mortier de chaux (liants, enduits), amélioration de l'alimentation en eau (captage, nombreux puits), etc. Des plans d'habitation différents apparaissent également à la périphérie de la vieille ville : ainsi au sud, dans le sondage GAP-19, une grande bâtisse possédait une décoration particulièrement soignée (enduits peints, mosaïque) ; dans le sondage GAP-20, un portique sur colonnes entourant une aire carrée semble relever d'une maison à cour intérieure du type d'Ensérune ou d'*Ambrussum* (Gallet de Santerre, 1968 ; Fiches, 1986) ; au nord-est, dans le quartier de la Cougourlude, la présence de luxueuses constructions est attestée par des colonnes, placages de marbre, hypocaustes, enduits peints, sculptures... Il semble donc que dans ces zones suburbaines, l'existence d'espaces libres a favorisé l'implantation de maisons plus riches et plus vastes.

Il est également probable que l'aire urbanisée s'est encore agrandie à l'époque romaine, pour atteindre alors son extension maximale (fig. 5). Les données de fouille sont ténues sur cette question, mais d'autres informations incitent à attribuer à cette phase la colonisation de secteurs nouveaux : ainsi, à l'extrême sud du site, des traces repérées par photographie aérienne au-delà de la limite méridionale de l'agglomération ont fait supposer l'existence de bâtiments dans ce secteur, peut-être liés à des installations portuaires (*Lattara 1*, p. 51-53). Au nord-est également, les photographies aériennes antérieures à la construction des lotissements actuels (missions 1944) révéleraient la présence d'une trame dense de structures, groupées autour de la voie suivant l'actuelle route de Mauguio, elle-même alignée sur le cadastre « *Sextantio-Ambrussum* », qu'on a proposé de dater de l'époque césarienne (*Lattara 1*, p. 46-47 ; Favory, 1985). Divers indices montrent que l'occupation des abords de cette voie, partant du croisement fouillé dans le sondage GAP-26, s'est développée de manière plus ou moins lâche jusqu'aux berges de la Lironde, dans le quartier de la Cougourlude, où abondent les témoins d'époque romaine (*Lattara 1*, p. 109).

En regard, on soulignera l'absence actuelle dans les découvertes de Lattes de tout vestige de monument public du type de ceux qui caractérisent les centres urbains méridionaux et auxquels on se réfère d'ordinaire pour apprécier la réalité de la « ville » romaine (Goudineau, 1980) : point, apparemment, d'aménagements de grande envergure, ni politiques, ni religieux (sauf les restes probables dans le sondage GAP-13 d'un *fanum* dédié à Mercure que suggèrent un fragment de linteau inscrit et une dédicace sur petit autel : *Gallia*, 29, 1971, p. 381 ; *Lattara 1*, p. 77). Bien entendu, tous ces arguments *a silentio* sont fragiles et tel ou tel point pourra être — sera certainement — remis en cause par les découvertes futures. Mais le bilan actuel laisse l'impression que Lattes, bien que constituant encore une agglomération populeuse, riche et active²⁵, fut à l'époque romaine une cité relativement secondaire. Concurrencée par les ports d'Arles et de Narbonne, située à l'écart de la voie domitienne qui passe à 8,5 km au nord, dépendante de Nîmes dans le cadre de l'organisation de la Cité des Arécomiques, elle ne connut pas de destinée urbaine comparable à celle de ces villes, mais prit place dès lors parmi les entités secondaires — aux côtés de plusieurs oppidums d'origine préromaine comme *Ambrussum* à l'est, *Sextantio* au nord et Murviel à l'ouest — qui servirent de relais dans une exploitation élargie des ressources de la Province.

LES INSTALLATIONS PORTUAIRES

Lattes antique correspondait sans doute à un type particulier de port, adapté au milieu lagunaire : non pas lieu de débarquement direct du trafic maritime, mais aboutissement d'une chaîne complexe de transbordements à travers les graus, l'étang, le fleuve et les canaux.

Un document épigraphique témoigne très directement de ce fait pour l'époque romaine : c'est l'inscription d'Astrapton, qui révèle l'existence chez les *Lattarenses* de corporations de *fabri* (ouvriers du bâtiment ou des constructions navales) et d'*utric(u)larii*

²⁵ En témoigne notamment un très abondant mobilier, révélant un niveau de vie élevé et illustrant diverses activités artisanales, commerciales et vivrières. Voir en général : Arnal 1974, p. 159-245 ; en particulier : concernant la sigillée italique (Fiches, 1973-1974, p. 271), la sigillée gauloise (Arnal, 1968 ; Dedet, 1974, p. 293-294 ; Mendoza, 1976 ; 1977), les fibules (Feugère, 1985, p. 114-115), les verreries (Prades, 1970 ; Landes, 1984), les monnaies (Majurel, 1976 ; Richard, 1978 ; 1980), une statuette en bronze (Majurel, 1972).

(fabricants d'outres et de radeaux), deux corps de métiers dont le rôle était nécessaire dans ce type de fonctionnement (Demougeot, 1966). Les pontons sur pilotis dont les restes ont été retrouvés dans les sondages 6 à 9 sous forme de pieux de bois enfoncés dans le sol et de planchers (Arnal, 1974, p. 60-78 ; Vernet, 1967) pourraient avoir été adaptés à ces transbordements. Il faut certainement supposer l'existence de nombreux autres débarcadères de ce type : le long des bras du Lez à l'est et à l'ouest de la ville, du canal probablement aménagé au sud, et directement sur la plage de l'étang au sud-est. On rappellera notamment dans cet ordre d'idée les traces relevées par photographie aérienne immédiatement au nord du Mas de Prévost, qui semblent indiquer dans cette zone l'existence d'une pointe de l'étang avançant dans les terres, non loin de l'embouchure probable du Lez central (Lez Viel), et où l'on a supposé que pouvait se situer l'un de ces débarcadères (*Lattara 1*, p. 51-53).

Mais il est cependant probable que des structures plus importantes ont existé antérieurement à l'édification des pontons du sondage GAP-9 : les fouilles récentes ont repéré en effet un puissant mur en retrait par rapport à ces aménagements du Haut-Empire, qui pourrait bien correspondre à un quai plus ancien et plus monumental. Les recherches qui doivent se développer dans ce secteur préciseront ce point encore hypothétique dans l'état actuel des travaux.

LA NÉCROPOLE DU HAUT-EMPIRE

Un mot sur la nécropole, fouillée en sauvetage urgent dans la partie orientale du gisement (*Gallia*, 27, 1969, p. 393-395 ; 29, 1971, p. 381-383) : bien que la découverte soit ancienne, elle demeure encore presque totalement inédite, seule une série de 29 stèles inscrites (Demougeot, 1972) et les verreries (Pistolet, 1981) ayant été étudiées.

Cent soixante-quinze tombes ont été découvertes dans dix des treize sondages ouverts dans le lotissement « Filiès », au lieu-dit « Trestory ». Parmi elles, 170 incinérations et 5 inhumations, appartenant principalement au 1^{er} s. de notre ère.

Les incinérations relèvent de plusieurs types :

- tombes très simples, formées du seul ossuaire, en général une urne en céramique commune ;
- tombes en pleine terre, où l'urne cinéraire est accompagnée d'un ou plusieurs autres vases (mortier, parois fines, sigillée italique ou gauloise, balsamiques de verre dans l'*ustrinum*) ;

- tombes en amphore, le plus souvent de Bétique (type Dressel 20), décollétée et bouchée par un tesson d'amphore, une tuile ou une dalle de pierre, parfois même par un fragment de stèle funéraire récupéré dans la nécropole ;

- tombes en caisson de tuiles plates : une tuile formant plancher, deux autres couchées sur les longs côtés, deux encore debout aux extrémités, une ou deux enfin en couverture ; le coffre renferme des offrandes en général multiples (ossuaire, céramiques variées, lampes, verrerie, jusqu'à 27 récipients), des vases étant parfois joints au dehors ;

- tombes en caisson de dalles de pierre, du type de Castries, riches également ; l'une d'entre elles (sondage NL4, tombe 1), contenant des vases en bronze et en verre, était flanquée d'un petit monument, avec colonne et stèle ornée représentant en haut relief le défunt, son épouse et son fils (*Gallia*, 26, 1968, p. 395, fig. 17).

Des *ustrinums* ont été relevés à proximité de plusieurs tombes. Par ailleurs, outre les cas de récupération²⁶, plusieurs stèles étaient en place auprès d'une tombe, plantées verticalement, face inscrite tournée vers le nord-ouest, c'est-à-dire vers la voie repérée dans le sondage NL7.

La trentaine de stèles inscrites découvertes dans la nécropole — même si cette dernière ne représente qu'une petite partie des gisements funéraires de l'agglomération²⁷ — fournit d'intéressantes données sur la population lattoise du début de l'Empire. Sur les 56 anthroponymes recensés, plus du quart ont une consonance locale (noms d'origine celtique), ce qui montre l'importance du substrat indigène dans le peuplement de la cité²⁸. Un nom est d'origine grecque (on lui ajoutera le dénommé *Astrapton* de

26 La réutilisation de plusieurs stèles pour la couverture de tombes plus récentes pourrait expliquer la légère distorsion entre les datations déduites de l'épigraphie (Demougeot, 1972, p. 109, place une douzaine de cas dans le 1^{er} s. avant notre ère) et celles fournies par les mobiliers, en quasi-totalité postérieures au début de notre ère.

27 La nécropole fouillée, de peu d'étendue semble-t-il, ne fut certainement pas le seul cimetière de Lattes romaine. Quant aux enterrements plus anciens, que supposent les cinq siècles précédents d'occupation ininterrompue, on n'en connaît pas la localisation. Seule une tombe de la fin du VI^e s. avant notre ère, qui a livré une fibule annulaire de type hispanique, a été fouillée au quartier de la Cougourlude (Prades, 1979). D'autres découvertes anciennes dans ce secteur, notamment une série de huit bassins étrusques à rebord perlé dont deux sont conservés à la Société archéologique de Montpellier (*Lattara 1*, p. 62-63), ont fait supposer l'existence d'une nécropole archaïque entre la Cougourlude et la colline de Soriech.

28 Voir également les arguments apportés par le toponyme *Lattara* (*infra*, p. 84).

l'inscription mentionnant les *Lattarenses*), reste possible d'une implantation hellénique ancienne (*infra*) ; les autres, latins ou latinisés, témoignent de la précocité et en tout cas de la rapidité de la romanisation de la communauté lattoise.

APRÈS 200 : ABANDON OU SURVIE DE LATTARA ?

Dès le début des recherches, la date de destruction ou d'abandon de la ville de *Lattara* a été fixée aux environs de 200 de notre ère, sur la base de la découverte d'une monnaie de Septime Sévère de 194, la plus récente de celles alors retrouvées sur le site. On interprétait cette désertion comme une conséquence de l'envasement du port.

Les fouilles ultérieures (y compris les fouilles programmées actuelles) ont largement accrédité l'idée que la charnière II^e-III^e s. marquait une cassure importante dans l'occupation de l'agglomération : plusieurs séquences stratigraphiques s'arrêtent à cette époque, dans des lieux aussi éloignés les uns des autres que les sondages 6, 7, 25 ou 26. Il est donc probable que l'habitat connu alors un déclin, peut-être amorcé déjà au cours du II^e s., les niveaux de cette époque étant partout de moindre puissance que les couches du I^{er} s.

Il apparaît néanmoins que la certitude rapidement acquise d'un abandon vers 200 ait occulté la réalité de la présence de témoins postérieurs à cette date, qui ont pourtant été signalés sur les lieux mêmes où s'était développée la ville, principalement dans sa moitié septentrionale : ainsi dans les sondages GAP-11, GAP-12 (puits, sigillée claire, monnaie du IV^e s.), GAP-16, (murs en connexion avec une monnaie du IV^e s.), GAP-17 (inhumation), GAP-26 (monnaie du IV^e s., mur tardif). Dans le même secteur, plusieurs monnaies du III^e et du IV^e s. ont été recueillies en surface (Richard, 1978, p. 80). A ces documents s'ajoutent ceux retrouvés dans le quartier de la Cougourlude, qui montrent la perdurance d'une zone d'habitat à la périphérie nord-est de la ville, au moins jusqu'au début du IV^e s.

Ces traces d'occupation du Bas-Empire témoignent-elles d'une survie de la cité de *Lattara*, même sous forme très réduite ? Ou bien seulement d'une fréquentation ponctuelle des lieux, s'inscrivant parmi les petits habitats ruraux repérés en de nombreux points aux alentours du site (Landes, 1986) ? La citation de la *civitas Lattara* dans un texte des VII^e-VIII^e s. (Anonyme de Ravenne, *Cosmographie* : cf. note 1) pourrait certes inciter à retenir la pre-

mière hypothèse, mais les données archéologiques, si elles posent la question, sont encore trop ténues pour autoriser une réponse.

QUELQUES RÉSULTATS MAJEURS DES FOUILLES RÉCENTES

Ce tour d'horizon des découvertes effectuées durant les trente dernières années sur le site de Lattes permettent de replacer les recherches programmées dans leur cadre à la fois topographique et chronologique. On examinera les principaux apports de ces fouilles récentes en répartissant la documentation, dont la masse est considérable et dont l'exploitation est tout juste entamée, selon quatre thèmes concernant tour à tour l'urbanisme, le domestique, l'économique et le social.

SUR L'URBANISME

Pour diverses raisons tenant en particulier à son abandon quasi définitif à la fin du II^e s. de notre ère, mais aussi à sa puissante stratigraphie, *Lattara* fait certainement partie des rares sites aptes à renouveler sensiblement nos connaissances sur l'urbanisme pré-romain en Gaule méridionale. Si les recherches menées sur les oppidums de Provence (Arcelin, 1987 et 1992 ; Chausserie-Laprée, 1984 et 1987 ; Tréziny, 1992) et du Languedoc (Py, 1990, p. 735-756) permettent d'appréhender partiellement des types d'organisations spatiales primitives, les plans des centres urbains indigènes les plus importants comme Avignon, Nîmes, Béziers, ou ceux des villes grecques telles que Marseille, Antibes et Nice nous sont presque totalement inconnus²⁹. En effet, nombre des niveaux d'occupation de grandes agglomérations protohistoriques sont endommagés par des habitats plus récents, et lorsque sur des secteurs sauvegardés des observations sont réalisables, seuls des espaces réduits ne dépassant guère le quart d'hectare se prêtent à une analyse. Certes, les terrains lattois ouverts à l'enquête archéologique ne représentent que le tiers de la zone occupée, mais l'étude des nombreux sondages réalisés par le GAP sur le territoire de la commune (*supra*) et l'analyse des images

29 Le plan des établissements grecs d'Agde (Nickels, 1981) ou d'*Olbia* (en dernier lieu : Bats, 1990A) sont plus largement documentés.

aériennes et des documents planimétriques (*Lattara* 1, p. 15-56) permettent de compléter les informations annuellement recueillies par la fouille et les prospections électromagnétiques (fig. 6)³⁰.

Ainsi la surface importante déjà fouillée (1,5 ha), l'ampleur des disponibilités, la densité de la trame urbaine, l'épaisseur et la finesse de la stratification, tout concourt à faire du site de Lattes l'un de ceux où l'on peut (et où l'on pourra) cerner de la manière la plus documentée les traits majeurs, les constantes et la variabilité d'un habitat urbain.

A cette richesse potentielle, plusieurs contingences viennent cependant apporter des limites notables, qu'il est bon d'indiquer dès l'abord. Elles sont de quatre sortes, toutes liées aux conditions de conservation des structures archéologiques.

Premièrement, le quartier en question n'a connu, à ce que l'on voit actuellement, aucune destruction brutale qui en aurait scellé les éléments dans un état propice à une étude ethnographique directe, comme c'est le cas par exemple à Martigues (Chausserie-Laprée, 1984 ; 1987). Les « incendies » et autres « inondations » qui auraient rythmé l'histoire de la ville selon les premiers fouilleurs (Arnal, 1974) n'ont été confirmées en aucun point par les recherches actuelles, qui n'ont relevé que quelques cas de structures détruites par le feu ou témoignant d'un abandon rapide avant réfection. Un cas ordinaire sur ce point, donc.

Deuxièmement, les niveaux récents de la stratigraphie, couvrant le 1^{er} s. avant notre ère et les 1^{er} et 11^e s. de notre ère, ont été dans leur plus grande partie détruits par la mise en culture du « tènement du Muscadet », par le reprofilage du terrain qu'elle entraîna, et par le défonçage profond qui révéla le site en 1963. A part les zones *extra-muros*, dont le niveau topographique antique plus bas de plus d'un mètre par rapport à l'intérieur de la ville a assuré la préservation, on manque de documentation à Saint-Sauveur sur le devenir de l'habitat protohistorique et ses transformations à l'époque romaine : ces données devront être recherchées ailleurs dans la ville, où elles sont bien conservées en de nombreux points.

Troisièmement, l'utilisation du lieu comme carrière de pierres depuis la fin de l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne a grandement atteint à l'intégrité des structures bâties : le taux d'épierrement, non

seulement de la fortification, mais également des bases de mur de l'habitat, atteint presque deux tiers et pose, pour la fouille comme pour l'interprétation, des problèmes graves auxquels a tenté de répondre la mise en place de méthodologies fines et appropriées. Il n'en demeure pas moins des marges d'incertitude importantes quant au plan et au fonctionnement des espaces bâtis.

Enfin, quatrièmement, les phénomènes géologiques récents (tels que remontée du niveau marin, subsidence et autres mouvements du substrat) ont provoqué la submersion des structures de la ville archaïque à plusieurs mètres sous le niveau de la nappe phréatique : ce qui complique — et pour l'heure a retardé — la recherche sur les deux premiers siècles du développement de *Lattara* : la fouille subaquatique de ces niveaux anciens réclamera la mise en place de techniques relativement lourdes.

Malgré cet ensemble de contraintes, les acquis sur l'habitat protohistorique, actuellement en cours d'exploitation au sein d'une ATP, sont tout à fait notables. Dans les paragraphes qui suivent, les données seront abordées dans le sens de la progression de la fouille, c'est-à-dire des niveaux les plus récents aux horizons les plus anciens. Nous verrons que si le plan de l'époque romaine ne peut être abordé qu'à l'aide de documents épars, la trame urbaine du Deuxième Age du Fer forme d'ores et déjà un ensemble de données cohérent (fig. 6, 10, 11), et que l'on a beaucoup à attendre de l'analyse de l'habitat des VI^e-V^e s. avant notre ère, qui n'est encore observé que de façon très ponctuelle.

LA TRAME URBAINE DURANT LE HAUT-EMPIRE (1^{er}-II^e S. DE NOTRE ÈRE)

C'est durant le Haut-Empire que la ville atteint sa plus grande extension, soit une surface d'environ 25 ha (fig. 5). Dans l'état de la documentation, il semble que l'on puisse établir deux grands types de quartiers lattois gallo-romains : d'une part, les espaces d'habitat qui réoccupent des quartiers antérieurs au changement d'ère et qui respectent plus ou moins les plans et les structures précédents (en quelque sorte le « centre historique ») et d'autre part, de nouvelles structures urbaines bâties sur des espaces vierges de constructions.

Commençons par ces dernières. Comme on l'a vu plus haut (p. 18), des traces d'habitat ont été repérées par photographies aériennes à l'extrême sud du site, en bordure de la lagune, mais également au nord-est, le long d'une voie antique rejoignant la

30 Des prospections électromagnétiques sont réalisées chaque année par l'équipe du Pr. P. Weidelt de l'Université technique de Braunschweig (Allemagne). Sur la méthode utilisée à Lattes et son application, cf. *Lattara* 4, p. 65-70.

Fig. 6 — Plan de la fouille de Lattes/Saint-Sauveur, dans l'état de 1992. La trame grise représente une image simplifiée des résultats des prospections électromagnétiques de l'équipe de P. Weidelt, mettant en évidence l'extension et les orientations de la trame viaire et des structures bâties.

Fig. 7 — Amas d'amphores gauloises et amphore de Bétique remplie de chaux dans un hangar du 1^{er} s. de notre ère situé hors les murs (zone 19), entre le parement externe du rempart et le Lez oriental canalisé. Échelle 1 m.

Lironde, dans le quartier de la Cougourlude. Les fouilles récentes apportent également, sur ce point, une documentation intéressante. En effet, il semble qu'on assiste, en plusieurs endroits de la cité, à un « débordement » de l'habitat gallo-romain au-delà de l'enceinte protohistorique. De telles observations ont tout d'abord été réalisées dans la zone 19 qui est située à l'est, entre le rempart (ou ce qui en restait) et le bras canalisé du Lez oriental. Dans cet espace restreint, les fouilles de Chr. Landes ont mis au jour une série de pièces construites au 1^{er} s. de notre ère, dont la fonction semble avant tout commerciale ou artisanale, si l'on en juge par la nature des sols de terre battue, l'absence d'aménagements domestiques et un mobilier archéologique essentiellement composé d'amphores gauloises et de Bétique (fig. 7).

Ces aménagements ne sont pas isolés : la fouille de la zone 22 placée hors les murs à la pointe sud-est du site, à environ 90 m de la précédente, a permis l'observation d'une série de « hangars » existant au moins depuis la période augustéenne contre le parement extérieur de l'enceinte et sur un ancien espace de circulation, hors les murs (fig. 6 et 9). Une occupation de ce quartier est reconnue jusqu'au début du 11^e s. de notre ère. Entre ces deux points, dans la zone 6, une rue perpendiculaire à l'enceinte, créée au cours du Haut-Empire, est bordée de bâtiments, eux aussi à probable vocation commerciale.

Ces éléments renseignent sur deux points. Le premier est que Lattes a connu dès l'époque augustéenne une période d'expansion qui s'est traduite par l'aménagement d'une série de quartiers aux trames plus ou moins lâches au nord-est de la cité antique,

et par la construction de bâtiments à fonction économique hors les murs, au pied de l'enceinte protohistorique. Le second point est qu'on assiste à la transformation, voire au démembrement, de deux pôles urbains datant des premières occupations du site : le rempart et le port. Si l'enceinte n'est pas arasée, les fouilles récentes montrent que des poternes ou même des brèches sont ouvertes en de nombreux endroits. Dès lors, il est séduisant d'imaginer, comme le suggère Chr. Landes, que le terme de *Castellum Latera*, employé par le géographe Pomponius Mela vers le deuxième tiers du 1^{er} s. pour désigner Lattes (voir note 1), et qui a longtemps fait penser que la cité gallo-romaine était une place-forte, ne s'appliquait en fait qu'au seul noyau primitif.

Quant au port antérieur, probablement situé au pied du rempart, le long de la lagune, il semble avoir été repoussé vers le sud-ouest, soit à la suite d'un enlèvement naturel et progressif de l'étang, soit en liaison avec un réaménagement volontaire de l'espace portuaire dont témoigneraient, à la même époque, l'apport de remblais — notamment au sud de la zone 124 —, l'aménagement de canaux et la construction de pontons de bois (sondage GAP-9).

Au vu des fouilles récentes menées sur la parcelle Saint-Sauveur, le noyau urbain protohistorique semble avoir également subi de sensibles transformations au début du 1^{er} s. de notre ère, voire dès la période augustéenne. Si ce « plan de rénovation » a certainement transformé la morphologie interne des quartiers, il ne semble pas avoir provoqué pour autant un abandon du réseau viaire antérieur et des découpages spatiaux marquants. Bien que les travaux agricoles aient quelque peu écrêté les niveaux récents, la fouille des îlots 3 et 4-nord notamment nous donne quelques renseignements concernant à la fois la permanence des lignes directrices de l'urbanisme et le remodelage des structures d'habitat.

Des maisons à pièces multiples, probablement plus importantes en superficie (plus de 70 m² pour la maison 8-9-10 de l'îlot 4-nord durant le 1^{er} s. de notre ère : *Lattara* 3, p. 244) et possédant des locaux à fonction spécialisée (agricole, artisanale ou commerciale), sont construites à l'emplacement d'habitations « traditionnelles » dont elles respectent le plus souvent les directions. A titre d'exemples, on citera l'aménagement du hangar de l'îlot 3 au cours de la phase 25/100 (*Lattara* 3, p. 139) ou, à une période plus ancienne (époque augustéenne), la création de la boulangerie de l'îlot 5 (*infra*). En outre, certaines pièces de l'habitat préromain sont détruites pour aménager un espace non couvert, cour ou jardin, dans lequel on peut retrouver un puits.

Un aspect important de ces transformations semble en effet lié à l'usage de l'eau : à son approvisionnement, avec le creusement de plusieurs puits (îlots 3, 4-nord, 4-sud, 8, 9, 15...), mais aussi à son évacuation, avec l'aménagement de collecteurs et de caniveaux (espace 3/14 : *Lattara 3*, p. 135). Ces structures se rencontrent soit dans des espaces couverts, soit dans des espaces de circulation (rues ou ruelles), soit encore dans des cours.

Une restructuration plus conséquente semble découler de la destruction et du remblaiement de l'îlot 5, de la partie occidentale de l'îlot 4-nord et d'une partie de l'îlot 4-sud durant le I^{er} s. (*Lattara 3*, p. 244). Le recouvrement de ce vaste secteur par une couche de terre humifère et le creusement d'un puits sont certainement à mettre en relation avec l'aménagement d'un grand jardin.

Ces rénovations sont sans doute spécifiques du centre historique de la cité. En effet, comme nous l'avons vu, des découvertes réalisées par le GAP dans des quartiers périphériques font état de constructions de *domus* au plan plus canonique (cour, portique, hypocauste...) et de l'usage de matériaux (petit appareil régulier, marbre...) et de techniques (enduits peints, liant, mosaïques...) plus proches de l'habitat gallo-romain conventionnel.

L'URBANISME LATTOIS DES III^e S., II^e S. ET I^{er} S. AVANT NOTRE ÈRE

RECONNAISSANCE DE L'ENCEINTE

Dès la fin du III^e s. avant notre ère semble-t-il, Lattes occupe une surface de près de 20 ha comprise entre le Lez central, qui longe le site à l'ouest, et le

Lez oriental, qui limite la ville vers l'est : soit sur une largeur de près de 350 m, et sur une longueur d'environ 700 m (fig. 5). L'enceinte, dont la construction date de l'origine de la ville et qui a pu subir plusieurs réfections (comme le montre le sondage stratigraphique de la zone 7), a été repérée selon différents procédés, en plusieurs points de la partie sud-est de la cité : sa tranchée d'épierrement est visible à l'est des îlots 1 et 7 et à l'ouest de la zone 6. Un sondage mené par J. López entre les zones 7 et 19 a permis de compléter utilement les observations qu'avait réalisées H. Prades sous l'emplacement de l'actuelle route de Lattes à Pérols. Grâce aux prospections électromagnétiques, le tracé de la fortification est maintenant bien connu à partir de l'angle sud-est de l'agglomération (fig. 6).

Dans le tronçon qui délimite l'habitat à l'est, la muraille a une orientation nord-sud. En bordure de la zone 7, sa tranchée d'épierrement a été fouillée sur 13 m de long, jusqu'au niveau de la nappe phréatique. Un sondage en profondeur pratiqué à l'intérieur de cette tranchée a ensuite permis de repérer la partie conservée de son élévation (fig. 8).

Ce rempart appartient au type des «murs simples» constitués d'un parement tourné vers la ville et d'un autre vers l'extérieur. Sa largeur atteint 3 m. Le blocage est formé de cailloux et moellons bruts de taille, de nature diverse, disposés en lits non stratifiés. La fouille a permis de repérer le mur en plan sur une longueur de 4 m ; l'arase est située à une profondeur de 40 cm au-dessous du NGF, et les parements sont visibles sur 1,50 m de long. L'élévation conservée à l'extérieur atteint 90 cm, avec six à sept assises. Des moellons de taille légèrement supérieure aux autres constituent les deux assises inférieures.

Fig. 8 —
Vue plongeante du sondage sur le rempart, entre les zones 7-est et 19, montrant, à la base de la tranchée d'épierrement, la structure de la courtine à mur simple.

Fig. 9 — Vue aérienne de l'angle sud-est de l'agglomération, au contact de la zone portuaire. La tranchée d'épierrement du rempart [1] dessine un coude au milieu duquel se place une tour monumentale à plan carré, dont le noyau central est rempli de limon [2].

Les joints sont remplis de petits cailloux et d'un sédiment sableux.

Cette construction, qui longe un bras antique du Lez jusqu'à son embouchure vers l'étang, semble être l'un des éléments qui dictent l'orientation de l'urbanisme. Une restitution réalisée à partir de l'étude de divers documents (*Lattara 1*, p. 118-119 et fig. 28) propose un tracé hypothétique. La muraille suivrait la rive droite du Lez oriental jusqu'à l'étang, puis bifurquerait vers l'ouest jusqu'au Lez central, qu'elle longerait sur sa rive gauche. Au nord, le tracé de l'enceinte n'est pas restituable.

La dernière campagne de prospections électromagnétiques a permis de localiser avec une certaine probabilité l'une des principales portes de la cité (fig. 6, en bas). Elle semble située au sud-est de la ville, dans le prolongement de la rue 120.

Un coude entre deux courtines du rempart a pu être observé lors des fouilles réalisées par J. López dans ce secteur (fig. 9, n° 1). Au milieu de l'arc qu'il décrit, le mur est renforcé par une puissante tour

apparemment adossée à la courtine (fig. 9, n° 2). C'est le premier aménagement de ce genre repéré à Lattes. Cette tour est comblée par un limon jaune, homogène et soigneusement trié. Ses dimensions internes sont de 5 m par 5,50 m, et les parements des différents murs qui la dessinent ont une largeur d'environ 2 m.

UNE TRAME VIAIRE RÉGULIÈRE ET HIÉRARCHISÉE

Les rues principales

Les éléments majeurs de la trame viaire (fig. 10) sont deux rues principales orientées nord-sud (rue 100) et est-ouest (rue 116) (fig. 6 et fig. 11).

La voie 100 est tracée à une distance de 20 à 27 m à l'ouest de l'enceinte et suit la même direction. Elle a été observée sur 130 m. Cette rue mesure 5,80 m de large en façade de l'îlot 1, environ 5 m entre les îlots 2 et 3, et 4 m à son débouché sur la place 123. Elle aurait donc tendance à se réduire vers le sud.

Fig. 10 —
Répartition hiérarchique des rues
du quartier de Lattes/Saint-Sauveur.

A la cote 85/195, elle forme un carrefour avec la voie est-ouest (rue 116). Cette dernière est rectiligne ; sa largeur varie de 3,80 à 5,20 m, tandis que sa longueur est connue sur 45 m ; mais des photographies aériennes permettent de la suivre sur plus de 200 m jusqu'aux abords du Lez central, à l'ouest du périmètre urbain (fig. 6). A partir de sa jonction avec la rue 100, elle est bordée au nord par la façade de l'îlot 16 sur une longueur de 37 m.

Le réseau secondaire

Les autres rues, d'importance moindre, sont plus ou moins perpendiculaires aux deux axes formés

par les rues 100 et 116. On en donnera un rapide inventaire.

Du côté est de la rue 100, du nord vers le sud :

- rue 101 : longueur observée 24 m ; largeur 2 à 3 m ; s'élargit vers l'est ;
- rue 102 : longueur observée 19 m ; largeur 3 m ;
- rue 103 : longueur observée 13 m ; largeur 2 à 3,20 m ; s'élargit vers l'est ; on note la présence d'un caniveau tardif, repéré en son centre sur environ 6 m ;
- rue 112 : longueur observée 24 m ; au départ, large espace se confondant avec une cellule non couverte (secteur 7/1B) ; se réduit ensuite à une largeur de 2 m ;

Fig. 11 — Vue aérienne oblique, prise de l'est, de la fouille de Lattes/Saint-Sauveur (état 1992).

- *rue 113* : longueur observée 22 m ; perpendiculaire à la rue 100 ; largeur 1,70 m en façade du secteur 7/1A, puis 2,70 m à la suite du décrochement qu'effectue la façade de l'îlot 7.

Toutes ces rues sont franchement perpendiculaires à la rue 100 (100 grades ou proche). Au delà de la surface fouillée, l'analyse des photographies aériennes et des prospections a permis de localiser plusieurs autres rues, de largeur variable, également perpendiculaires à cet axe.

Du côté ouest de la rue 100, du nord vers le sud :

- *rue 104* : franchement perpendiculaire à la rue 100 ; longueur observée 33 m ; largeur minimale 1,70 m ; après 21 m environ, elle s'élargit et occupe un espace non couvert (secteur 3/12) ;
- *rue 105* : déjetée vers le sud selon un angle de 87 gr ; longueur observée 21 m ; largeur 1,50 à 2 m ;
- *rue 106* : perpendiculaire à la rue 100 ; longueur observée 26 m ; largeur 2,70 m ;
- *rue 107* : franchement perpendiculaire à la rue 100 ; longueur observée 26 m ; largeur au départ 1,30 m ; se rétrécit vers l'ouest jusqu'à 0,60 m (fig. 13) ;

- *rue 108* : grand axe, légèrement déjeté vers le nord (103 gr) ; longueur observée 53 m ; largeur 3 m (fig. 12) ;

- *rue 109* : également déjetée vers le nord (102 gr). Dans la seconde moitié du II^e s. et au I^{er} s. avant notre ère, elle est rectiligne sur 36 m de long, puis fait un coude pour rejoindre la rue 108 par un retour large de 2 à 3 m (rue 110), à l'extrémité ouest de l'îlot 8.

On trouve ensuite une série de quatre rues perpendiculaires à la rue 100, décelées à partir des prospections, mais qui n'ont encore été dégagées que très partiellement dans leur partie ouest :

- *rue 111* : ruelle étroite, connue seulement à son débouché dans la maison de l'îlot 9 ;
- *rue 114* : longueur observée 16 m ; largeur 2,70 m ;
- *rue 118* : étroite ruelle de 1,10 m de large, passant entre les îlots 14 et 15 ;
- *rue 119* : largeur 4 m ; sépare les îlots 15 et 16.

Au nord de la rue 116 :

- *rue 115* : située à l'extrémité ouest de l'îlot 16 ; perpendiculaire à la rue 116 ; largeur 1,70 m ; longueur 20 m ; limitée au nord par la rue 114 ; permet l'accès à deux axes perpendiculaires (rues 119 et 118).

Fig. 12 — Exemple de rue de type B (rue 108)
avec recharge de galets et traces d'ornières (vers — 175).
Échelle 1 m.

Au sud de la rue 116 :

- rue 122 : longueur observée 10 m ; largeur 2,50 m ; sépare les îlots 18 et 20 ;
- rue 120 : longueur observée 6 m ; largeur 4 m ; contre l'îlot 18, petit drain construit d'environ 1 m de large.

On notera que les rues perpendiculaires à l'axe 100 et placées de part et d'autre de la rue 107 ont tendance à converger (fig. 6). Comme la déviation sud de l'axe 100, ce fait peut s'expliquer par une légère adaptation de la trame aux limites méridionales et orientales de l'espace urbain, dictées par le fleuve et la lagune.

Une seule place (123 : fig. 6, en bas) est actuellement repérée. Elle se trouve au débouché méridional de la rue 100, entre les îlots 20 et 22, au pied de l'enceinte. Cet espace, qui n'est pas encore totalement exploré, couvre au moins 300 m². Il ne présente pas d'aménagements spécifiques et sa strati-

graphie révèle la présence de sédiments provenant notamment de vidanges de foyers ainsi que de phases de stabulation.

La largeur d'une même rue peut varier sensiblement, qu'il s'agisse d'un axe majeur (la rue 100 diminue d'environ 50 % en largeur sur moins de 40 m) ou d'une rue secondaire (la rue 107 varie du simple au triple, sur une distance d'environ 15 m). Cependant, les espaces viaires lattois peuvent être classés selon trois grands types.

- Le *type A* regroupe les axes de circulation majeurs soit, à ce jour, les rues 100, 116 et sans doute 120 (fig. 10, en gris). Ces axes mesurent entre 3,50 et 5,60 m de large ; ils autorisaient donc la circulation et, localement, le croisement d'attelages (des traces d'ornières sont été retrouvées notamment dans la rue 100 et à l'angle des rues 116 et 120). Ces grandes artères devaient permettre de relier les points importants de la ville. Leur largeur reflète une circulation active et abondante, comme devait l'être celle d'une cité commerciale du type de Lattes. On rappellera pour mémoire la moyenne de 4,50 m donnée par R. Martin (1974, p. 206) pour la largeur des rues des cités de la Grèce antique, et la fourchette de 4 à 7 m proposée par A. Pelletier (1982, p. 37) pour la largeur moyenne des rues romaines.

- Les axes de *type B* sont des rues secondaires qui ont une largeur de moitié inférieure aux rues de type A, soit de 2 à 3,50 m (fig. 10, hachures horizontales). Pour les parties fouillées, on peut de façon sûre rattacher à ce type les rues 102, 106, 108, 112, 114, 119 et 122, et probablement les rues 101 et 104. Ces axes, également rechargés de couches de galets et qui présentent parfois des traces d'ornières (fig. 12), desservent les îlots mais n'autorisent qu'exceptionnellement le croisement d'attelages. Ils permettaient, en outre, d'aller d'une des rues principales (type A) vers un axe de circulation qui lui était parallèle.

- Le troisième type d'axes (*type C*) comprend des espaces dont la largeur est comprise entre 0,60 et 2 m (fig. 10, hachures verticales). Pour la plupart, ceux-ci correspondent davantage à des venelles, des couloirs d'aération et de drainage (fig. 13), qu'à des voies de circulation à proprement parler. Deux sous-groupes peuvent être établis : un premier dont la largeur est située entre 1,50 et 2 m (rues 105, 109, 110, 113, 115, 118 et peut-être 103) et un second dont la largeur varie entre 0,60 et 1,30 m (rue 107 et peut-être 111).

DES AMÉNAGEMENTS PRIVILÉGIÉS POUR LES AXES DE CIRCULATION PRINCIPAUX

L'étude de la stratigraphie des rues est pleine d'enseignements : c'est l'un des points sur lesquels un programme spécifique de recherche est entamé depuis 1992. En règle générale, dès le début du

Fig. 13 — Exemple de venelle de type C (rue 107) avec caniveau d'écoulement pavé de tessons (vers — 125/— 75). Échelle 1 m.

III^e s., les rues des différents types, et plus particulièrement des types A et B, recevaient périodiquement des revêtements de galets et de graviers (fig. 12) provenant des terrasses fluviales fossiles de type villafranchien situées, pour les plus proches, à environ 2 km à l'est et au nord-est de *Lattara*. Quelques pierres de plus grande taille sont parfois mêlées aux galets et constituent, dans un cas, la totalité de l'empierrement : il s'agit du comblement d'une large et profonde dépression, probablement creusée par le ruissellement au travers de la rue 100, dans l'axe de la rue 108. Pour environ un siècle, on compte au total six recharges générales de galets dans la rue 100, ce qui représente pour chaque recharge environ un volume de 24 m³ pour 10 m de voie : c'est dire le volume considérable de matériaux qu'il fallait mettre en œuvre pour l'ensemble de la voirie. Schématiquement, ces lits de galets et de graviers, qui n'atteignent généralement pas la façade des îlots, alternent avec des couches de limon plus ou moins argileux. Ces couches laissent souvent voir des strati-

fications de minces lits cendreaux et charbonneux, et le mobilier y est le plus souvent retrouvé à plat : il s'agit donc d'une sédimentation progressive qui semble davantage due au ruissellement qu'à des rejets domestiques provenant des habitations voisines. Dans la rue 100, l'épaisseur de ces niveaux de limon ne dépasse pas 20 cm : en période humide, une telle épaisseur de terre boueuse était sans doute fort inconfortable et l'apport d'une nouvelle recharge de galets apparaissait alors nécessaire.

Les lessivages successifs des façades et des toitures ont provoqué la formation de bourrelets de limon sableux contre les parois externes des murs des cellules d'habitation. Du fait de la faible portance des sols de ce secteur sub-lagunaire, du ravinement des eaux de pluie et du résultat du trafic ou des ornières, des rigoles centrales de forme allongée, voire des déversements de terrain plus ou moins brutaux, se produisaient. Ces dépressions pouvaient être comblées par le dépôt ponctuel de gros tessons de céramique (fragments d'amphores et de doliums par exemple), de déchets organiques divers (valves de coquillages dans la rue 108) ou d'éléments lithiques (rue 104). Au carrefour des rues 100, 102 et 104, on a pu observer un bournier argileux dans lequel étaient encore visibles des traces en négatif de pieds humains et de sabots (fig. 14), conservées parce qu'elles avaient ensuite été rapidement recouvertes de sable.

Dès la fin du III^e s. avant notre ère, certaines artères, à l'instar des rues 107 et 104, verront l'évacuation des eaux régularisée par la construction d'un caniveau. Dans la rue 104, il s'agit d'une structure enterrée, à fond non aménagé, limitée par deux parements de blocs calcaires. On peut rapprocher de cette construction le drain mis au jour dans la partie est de la rue 108, ainsi que les multiples aménagements observés dans la rue 107 (fig. 13). L'utilisation spécifique d'une voie a pu être perturbée durant un laps de temps plus ou moins long lors de la construction ou de la réfection d'une maison voisine : ainsi, une fosse probablement liée à l'extraction de matériau a été creusée à hauteur du secteur 3/10, au milieu de la rue 105, dans le premier quart du II^e s. avant notre ère, puis rapidement comblée avec des déchets domestiques.

On notera l'absence de trottoirs, pourtant connus dans d'autres lieux en Gaule (en Provence à Saint-Blaise ou à Entremont par exemple : Arcelin, 1987, p. 74). Cependant, des blocs de calcaire disposés à plat en bordure de la rue 100, par exemple en façade de l'îlot 4-nord, évoquent ce type d'aménagement.

Fig. 14 — Bourbier gardant les traces de pieds humains, de sabots et de pattes d'animaux, au centre de la rue principale 100 (vers — 200/— 175). Échelle 1 m.

En quelques endroits, des débordements et des empiètements de construction sur les espaces de communication sont observés, bien que les rues de *Lattara* ne deviennent que très rarement le prolongement de l'espace domestique, comme cela a été relevé sur d'autres sites méridionaux. En dernier lieu, notons la présence d'un chasse-roue, formé d'un gros bloc de calcaire placé à l'angle des rues principales 100 et 116 contre le parement extérieur du mur de façade de l'îlot 16 : ce bloc porte de nettes traces d'usure.

DES QUARTIERS D'HABITATION DIVERSIFIÉS

La relation entre les îlots et les axes de type A est observable dans 13 cas : 4 à l'est et 6 à l'ouest de la rue 100 et 3 au sud de la rue 116. Les îlots, de forme allongée, sont constitués de cellules accolées

soit par leur grand côté (maison 1 de l'îlot 3) soit par leur petit côté (îlots 4-nord, 8 et 16 par exemple).

A l'est de la rue 100, les largeurs sont de 8 m pour l'îlot 1 ; environ 9 m pour l'îlot 2 ; environ 5,80 m pour l'îlot non fouillé situé entre les rues 102 et 103 ; 4 à 8 m pour l'îlot 7-ouest ; au moins 12 m pour l'îlot 22. A l'ouest de la rue 100, la largeur de la façade des îlots est de 7 m pour l'îlot 3 ; 12,70 m pour l'îlot 5 ; 4,70 m pour l'îlot 4-nord ; 8,10 m pour l'îlot 4-sud ; 4,50 m pour l'îlot 8 ; 8 m pour l'îlot 16. Au sud de la rue 116, on n'observe des largeurs de 13 m pour l'îlot 17 ; 5 m pour l'îlot 18 ; 11,50 m pour l'îlot 20. On peut connaître ou estimer la longueur de sept îlots : 27,50 m pour l'îlot 1 ; 28,50 m pour l'îlot 2 ; 18,60 m pour l'îlot 7-ouest ; 35,50 m pour l'îlot 8 ; 41 m pour l'îlot 14 ; 39 m pour l'îlot 15 ; 37 m pour l'îlot 16. Les proportions longueur/largeur varient de 3 à 8 selon les cas.

Quatre grands types d'îlots peuvent être proposés (fig. 6 et 11).

Premièrement, des îlots longilignes dont les structures porteuses sont formées par les deux façades les plus longues (îlots 4-nord, 8, 14, 15...) (fig. 18) et qui sont reliées par des cloisons séparant les différentes pièces.

Deuxièmement, des « îlots doubles » dont les pièces, de plan barlong, sont adossées à un mur de refend longitudinal jouant souvent le rôle de mur séparatif (îlots 1, 16 et probablement 22). Il convient de noter la forme arrondie de l'angle sud-est de l'îlot 16 dont le plan facilitait le passage entre les rues principales 100 et 116.

Troisièmement, des îlots larges dont les structures porteuses sont formées par les deux façades les plus longues, régulièrement reliées par des murs de refend transversaux formant des divisions intérieures ; les volumes ainsi obtenus peuvent être éventuellement séparés par des cloisons (îlots 4-sud et 20). Et enfin, des îlots barlongs adossés au parement intérieur du rempart, dont les divisions sont formées soit par des murs de refend transversaux, soit par des cloisons (notamment les îlots 7-est et 24). Nous en reparlerons.

Le raccordement des îlots à la rue 100 ou à la rue 116 par leur petit côté revêt de nombreux avantages. Cette disposition permet de séparer au maximum les grands axes (fig. 15). De cette façon, et en multipliant les rues de type B et C, on a limité la création des rues de type A qui exigeaient un travail de construction et d'entretien plus considérable, mais occupaient aussi un espace plus important. Les habitations sont le moins possible en contact direct avec les grands axes : l'intimité et le calme de leurs habitants s'en trouvaient ainsi sans doute préservés. Ce système a néanmoins apparemment ses limites, notamment au croisement de ces axes de rang A, comme nous le montre bien l'exemple de la zone 16

Fig. 15 —
Vue d'ensemble des quartiers
d'habitation situés à l'ouest de
la rue 100, jusqu'au
croisement avec la rue 116
(état du II^e s. avant notre ère);
en bas à gauche, grande
maison à cour de l'îlot 9.

dont la façade méridionale borde entièrement la rue 116. A l'est de la rue 100, on observe que l'extrémité des îlots vient dans certains cas directement s'appuyer contre le parement interne de l'enceinte (îlots 1 et 2) et qu'elle est dans d'autres cas séparée de la courtine par un espace non couvert relié à des ruelles.

L'accès aux maisons se fait généralement par des ruelles de type B — voire exceptionnellement de type C — qui devaient être beaucoup moins fréquentées. Les axes principaux ne servent pas directement de zone d'écoulement des eaux et leur efficacité est donc sauvegardée au maximum.

Une série de cellules architecturales est localisée le long du tronçon est du rempart, notamment contre la façade orientale (îlot 7-est) et dans l'angle sud-est de la ville (îlot 24). Il s'agit de rangées de cellules accolées par leurs petits côtés, qui utilisaient la muraille comme mur de fond. Les façades sont donc orientées vers l'ouest. Dans l'îlot 7-est, ces pièces communiquent avec une vaste aire ouverte (secteurs 4A et 6) reliée aux rues 112 et 113. Les pièces 1, 3 et 4 de l'îlot 24 donnaient sur une ruelle de type C, la salle 5 étant accolée à la pièce 1 de l'îlot 22. En d'autres points (entre les îlots 1 et 2; au sud et au nord de l'îlot 7-est), ces pièces devaient ouvrir sur l'extrémité des ruelles.

En milieu indigène, il n'est pas rare d'observer l'adossement de maisons ou de diverses constructions au parement interne d'une enceinte (Arcelin, 1985, p. 26). Les bâtisseurs ont profité de l'aubaine que

constituait cette première construction pour y appuyer des édifices privés. Dans le sud de la Gaule, seules des raisons d'ordre topographique ont pu être à l'origine du détachement de l'habitat et de l'enceinte, comme par exemple à Nages, dans le Gard (Py, 1990, doc. 251). Dans le monde classique par contre, les habitations n'entretiennent aucune liaison avec le rempart, sans doute autant pour des raisons de poliorcétique que de différence de statut.

OBSERVATIONS SUR L'EMPLACEMENT DES ACCÈS DES CELLULES VERS LA RUE

On peut trouver une porte donnant sur une rue principale soit dans une pièce située en bout d'îlot, soit, pour l'îlot 16, le long de la façade sud. Pour ces exemples, la baie n'est généralement pas centrée. Dans ce cas aussi, cette disposition particulière peut avoir eu pour fonction de préserver l'intimité des occupants, tout en permettant une utilisation optimale de la pièce. L'aménagement d'une porte sur la rue principale devait surtout avoir des raisons pratiques ou commerciales. Par exemple la pièce 1 de l'îlot 4-nord, aux phases où elle était utilisée comme grenier, présentait une large baie qui ouvrait sur la rue 100 et permettait de ce fait un accès facile et un transport aisé des denrées; de même pour le grenier de la pièce 1 de l'îlot 16. Quant aux portes qui ouvraient sur les grands côtés on constate qu'elles sont souvent placées de préférence sur l'une des façades : par exemple vers le nord pour les îlots 1, 2,

3, 4-nord, 7, 8. Les accès se font dans ces cas respectivement sur les rues 101, 102, 104, 106, 112 et 108 qui sont toutes du type B. Ce sont des rues de moyenne importance où une circulation charretière est possible. Ce point confirme la fonction spécialisée des rues 113, 107 et 109, sur lesquelles ouvrent peu de portes, qui ne servent pas à la circulation charretière, et dont la fonction principale est l'assainissement. On peut même imaginer que la plupart des longs-pans penchaient vers ces venelles. Remarquons que dans le secteur fouillé, les rues de type C sont placées en quinconce de part et d'autre de la rue 100.

AUX ORIGINES DE L'URBANISME DE LATTES

Si, comme nous l'avons vu, la partie nord du gisement connaît sur une faible surface les restes de cabanes chasséennes principalement caractérisées par des fosses et des déchets d'habitats, on sait en fait peu de choses de la structure et de l'environnement de ce premier village. C'est le même secteur géographique qui sera occupé au Bronze final IIIb et au début du Premier Age du Fer et qui a livré des vestiges d'habitat tout aussi ténus (*supra*). Mais la réelle « fondation » de *Lattara* doit être datée vers 525 avant notre ère. Il s'agit alors d'une occupation d'une ampleur plus importante, située le long de la rive droite d'un bras oriental du Lez.

La comparaison des données recueillies dans les différents sondages du GAP montre que cette première cité a une implantation allongée dans le sens nord-sud. En effet, la densité des témoins, forte à l'est, est bien moindre vers l'ouest lorsqu'on s'éloigne du tracé supposé du Lez oriental : les traces sont déjà faibles dans les sondages GAP-11, 12 et 17, et surtout dans le sondage GAP-26, où les documents archaïques ne se retrouvent que ponctuellement en place ; ces derniers disparaissent tout à fait dans les fouilles menées sur la frange occidentale et dans la partie sud du gisement. Tout se passe donc comme si la première installation urbaine s'était faite principalement sur une bande étroite, le long du bras antique du Lez que l'on restitue à la limite est du site, sur sa rive droite. On peut, sous réserve de précisions ultérieures, attribuer à cette bande une longueur d'environ 600 m sur une largeur n'excédant pas 150 m, soit une surface d'habitat maximale de 9 ha, ce qui, nonobstant l'imprécision de cette estimation, démarque en tout état de cause nettement la première *Lattara* des villages lagunaires immédiatement antérieurs (qui ne couvraient guère que 0,05 à 1 ha),

mais aussi en général de l'habitat indigène environnant³¹.

Mais la surface n'est pas la seule différence : plusieurs observations montrent en effet que cette fondation s'est accompagnée de travaux d'urbanisme importants et novateurs. D'une part, dès l'origine, des maisons sont construites en dur, avec des murs dont au moins la base est en pierres appareillées (même si coexistent probablement des constructions en torchis), constituant l'un des exemples de ce type de technique les plus précoces du Languedoc oriental³². D'autre part, les sols sont couramment pavés de grosses pierres et de tessons d'amphores compactés, tout comme si l'on avait voulu assainir d'entrée un terrain encore en partie instable et humide. C'est aussi durant cette première phase d'occupation, sinon dès son début³³, que sont construites les murailles mises au jour dans le sondage 27 (Prades, 1980) et dans la zone 7-est des fouilles programmées, murailles qui prennent place également parmi les plus anciennes fortifications connues dans la région (Arcelin, 1985 ; Py, 1990, p. 90-94).

Des maisons sont aménagées contre le parement intérieur de la courtine probablement très peu après l'élévation de l'enceinte (fin du VI^e s.). De telles constructions, datant des V^e et IV^e s., ont été dégagées lors des fouilles des zones 7 et 24 ; elles reflètent déjà une organisation rationnelle de l'espace urbain.

31 Sur l'extension des habitats du Premier Age du Fer et de la fin VI^e-V^e s. avant notre ère en Languedoc oriental, voir les estimations citées dans Py, 1990, p. 618.

32 Rappelons en effet que les habitations construites en dur ne deviennent courantes en Languedoc oriental que dans la seconde moitié du V^e s. (Michelozzi, 1982 ; Dedet, 1987, p. 182 ; Py, 1990, p. 85-90 et 638-648). Une maison de ce type, de la fin du VI^e s., a été fouillée sur l'*oppidum* du Marduel, mais il s'agit pour l'heure d'un document isolé dans cette région. Par ailleurs, un élément de mur arrondi est signalé par H. Prades dans le sondage 12 : on comparera éventuellement cette découverte avec les maisons à absides signalées au VI^e s. à Saint-Blaise (Arcelin, 1983) et à la fin du VI^e s. à Bessan (Nickels, 1976 et 1989), sur deux sites à forte acculturation méditerranéenne.

33 II. Prades a observé une couche, contenant déjà de l'amphore de Marseille, s'engageant sous le rempart (cf. *Lattara* I, p. 107, fig. 25, c.4), ce qui pourrait inciter à rajeunir un peu le mur découvert sous la route de Pérols : mais la première couche venant buter contre son parement extérieur (c.3), qui fournit donc un *terminus ante quem*, contient des éléments tout à fait semblables à ceux du niveau 9 des sondages GAP 2 et 3 (*bucchero* étrusque tardif, amphores étrusques 4, massaliètes archaïques, céramique grise monochrome, pseudo-ionienne), auxquelles s'ajoutent plusieurs coupes attiques à vernis noir de type C datables aux alentours de 500.

Le sondage réalisé dans la place 123 atteste de l'ancienneté de ce secteur qui, d'après la sédimentation rencontrée devant l'îlot 24, devait occuper une surface plus importante encore que celle actuellement délimitée.

La fouille menée par D. Lebeaupin au carrefour des rues 100 et 108 a permis de constater une probable concordance entre l'aménagement de la rue principale et la construction d'une grande maison à la fin du IV^e s. en façade de l'îlot 4-sud. Cela ne signifie pas que la trame urbaine s'est mise en place à ce moment, car les murs antérieurs s'inscrivent déjà dans les limites de l'îlot et sont parallèles à la voirie plus récente ; mais il se produit alors apparemment une consolidation de cette trame, qui devient plus rigide et contraignante, dans un espace plus densément bâti et mieux aménagé pour la circulation. C'est du moins une hypothèse que confortent des observations semblables dans la zone 1, et qui devra être vérifiée en d'autres points du quartier.

L'examen des couches les plus profondes du sondage ne montre aucune recharge spécifique de rue dans le courant du IV^e s. : on n'observe alors que des couches de limon avec de nombreux résidus domestiques. Les premiers aménagements semblent apparaître à la fin de ce siècle, sous forme de lits de tessons d'amphore, trop régulièrement étalés et calibrés pour être de simples rejets. Assez vite, ces tessons sont remplacés par des galets villafranchiens dont on a vu que l'usage perdurera jusqu'au Haut-Empire.

SUR LES HABITATIONS PROTOHISTORIQUES ET LA VIE DOMESTIQUE

PLAN ET ORGANISATION DES MAISONS LATTOISES DU IV^e AU I^{er} S. AVANT NOTRE ÈRE

Dans l'état actuel des fouilles, on est à même de saisir à peu près en continu l'évolution des maisons de Lattes depuis le début du IV^e s. jusqu'à la fin du II^e s. avant notre ère, quelques exemples s'ajoutant pour le I^{er} s. Sauf indication contraire donc, les datations indiquées dans ce paragraphe concerneront les périodes antérieures à notre ère.

L'idée qui s'imposait lors des premiers comptes rendus (Garcia, 1992 ; à paraître) était que l'on avait affaire à des habitations d'un type archaisant, mettant en œuvre en majorité des modules simples (petites maisons à une ou deux pièces), dans la tradition de la Protohistoire régionale (Michelozzi, 1982 ; Py, 1990, p. 625-693). L'avance des recherches et

l'affinement des méthodes font apparaître aujourd'hui une situation plus complexe, où héritages, innovations et particularités se côtoient, et qui nécessite le recours à des outils d'analyse différents.

L'une des approches les plus neuves est sans doute la définition des unités fonctionnelles, regroupant sur divers critères (architecture, mais aussi traces d'utilisation, mobilier associé, complémentarité des espaces) plusieurs secteurs dans un ensemble, même lorsqu'il n'existe pas de communication directe entre eux (fig. 16). Est dès lors envisagée de manière non plus théorique, mais effective et argumentée, la possibilité que plusieurs salles contiguës, bien qu'indépendantes du point de vue architectural, forment une même unité d'habitation où les communications passent par l'extérieur (rues, cours ou autres espaces privatisés).

Certes, les maisons à une seule pièce restent attestées avec une suffisante probabilité pour que le schéma ne soit pas exclu : c'est le cas par exemple de la maison 1/7 au début du III^e s. (fig. 16, n° 1)³⁴, de la maison 5/11 et de plusieurs cellules des îlots 8, 18 et 20 au II^e s., de la maison 4/10 encore au milieu du I^{er} s. (fig. 18, en haut). Ces exemples, outre l'évidence topographique (pièce indépendante donnant sur une rue, encadrée par des unités fonctionnelles sans relations avec elle), se caractérisent par des traces d'utilisation polyvalentes, associant séjour, activités culinaires et parfois stockage dans un même lieu.

Par contre les unités d'habitation composées de deux pièces contiguës séparées par une cloison aveugle, et ouvrant toutes deux sur l'extérieur, ne sont pas rares : ainsi les maisons 1/9-10 au début du III^e s., 1/1-2 à la fin de ce siècle, 4/8-9 (fig. 16, n° 2) et 4/13-14 (fig. 18) à la fin du II^e et au début du I^{er} s. Ces divers spécimens regroupent soit une pièce vouée au stockage et une pièce de séjour/cuisine, soit une pièce de cuisine/stockage et une pièce de séjour indifférencié, associant les éléments typiques que l'on retrouve contemporanément dans les habitations pluri-cellulaires où les salles communiquent (*infra*).

Le même principe permet d'agréger parfois des salles topographiquement indépendantes à plusieurs autres au sein d'unités d'habitation complexes. Ainsi l'ensemble 1/1-2-5-6 (fig. 16, n° 7) à la fin du III^e s. (puis son évolution 1/1-2-3-4 au début du II^e s.), qui avait d'abord été présenté comme constitué de deux maisons contiguës à deux pièces (Roux, 1990), correspond plus probablement à une habitation de

³⁴ Les maisons (ou unités fonctionnelles) sont dénommées ici par le couple îlot/secteur(s), permettant de les localiser aisément sur le plan d'ensemble.

quatre pièces, dont deux communiquent directement, tandis que les autres ouvrent sur les rues encadrant l'îlot. En effet, les traces d'utilisation montrent une complémentarité très nette entre les salles situées à l'est d'une part [5-6, devenant plus tard 3-4], communicantes et réservées au séjour et aux repas (banquettes), et celles situées à l'ouest d'autre part [1-2], indépendantes et vouées au stockage (nombreux doliums) ainsi qu'aux préparations culinaires (foyers, céramiques à cuire).

Parmi les maisons à plusieurs pièces communiquant entre elles, plusieurs types sont bien attestés. Le plus simple comporte deux salles, soit reliées latéralement (par exemple 8/2-3 au II^e s., 4/9-10 au I^{er} s.), soit plus souvent en enfilade : un vestibule ouvrant sur une rue et une pièce de fond (ainsi 1/15A-15B et 1/13-14 au IV^e s. ; 1/1-2 et 1/5-6 au III^e s. ; 16/4-5, 16/6-7 et 16/9-10 au II^e s., et encore 5/4-9 au I^{er} s.) (fig. 16, n° 3). Dans ces exemples, la première salle en entrant est couramment un espace de service (cuisine

Fig. 17 —
Maison à trois, puis quatre
pièces à l'extrémité orientale
de l'îlot 4-sud (IV^e-II^e s. avant
notre ère).

ou cuisine/stockage), tandis que la seconde est plutôt réservée au séjour et au repas.

Vient ensuite un lot, également fourni, d'unités composées de trois cellules communicantes : soit trois pièces bâties, soit deux pièces complétées par un espace extérieur contigu et privatisé. Quelques cas irréguliers existent aux IV^e-III^e s. dans les deux formules : trois pièces reliées entre elles avec répartition entre séjour et cuisine/réserve (1/7A-7B-8) (fig. 16, n° 4) ; deux pièces en angle encadrant l'extrémité d'une ruelle en impasse, utilisée de manière privée (1/12A-18, 7/9-11-14). Mais des exemples plus nombreux s'inscrivent dans un schéma plus régulier et suffisamment répété pour être considéré comme un carton : une pièce frontale ou un espace extérieur privatif en forme de rectangle allongé, couvert ou non par une avancée du toit sur poteaux, formant vestibule et précédant deux pièces de fond contiguës, communicantes ou indépendantes. Ce plan-type est attesté avec un vestibule ouvert au IV^e s. (4/3-7) et au II^e s. (3/10-11-12 ; 16/2-3) (fig. 16, n° 5) puis avec un vestibule bâti au IV^e s. (7/8-12-13), au III^e s. (4/3-4-6-7) (fig. 16, n° 6 et fig. 17) et à la charnière III^e-II^e s. (2/1-2-6).

Maisons à pièce unique et plusieurs sortes de maisons à pièces ou espaces multiples forment donc une gamme variée de plans correspondant à ce qu'on pourrait appeler les maisons ordinaires des Lattois

du Deuxième Age du Fer (fig. 15). La répartition des schémas dans le temps montre que la diversité en question, y compris les maisons complexes, est déjà acquise au IV^e s. avant notre ère, tandis que les schémas les plus simples perdurent encore au I^{er} s. Sur ce point donc, difficile de souscrire à l'idée d'une évolution significative, *a fortiori* d'un quelconque « progrès ».

D'autant plus nette est la différence entre ces maisons ordinaires et deux unités d'habitation sortant du lot pour plusieurs raisons, l'une située dans l'îlot 3, l'autre constituant l'îlot 9.

La maison 3/3-4-6-7, à l'extrémité est de l'îlot 3 (*Lattara 3*, p. 113-150), connaît trois états successifs entre le milieu du III^e s. et le début du II^e s.

Du premier état (phase 3F), on ne connaît que la pièce centrale [3] munie sur trois côtés d'une banquette d'adobe et de bauge disposée en U, évoquant une sorte de *triclinium* (*Lattara 1*, p. 168-169). La pièce put d'ailleurs garder cette fonction de salle à manger dans la suite, après exhaussement de son sol par un puissant remblai.

Le deuxième état (phase 3E, dernier quart du III^e s.) est plus complet (fig. 16, n° 8). Il nous montre une grande maison de 151 m² hors tout, enceinte par un mur continu et divisée en quatre pièces. La porte principale, comportant un seuil de pierre taillée, ouvre sur la rue 100 à l'est. Les deux premières salles en entrant

Fig. 18 — Plan d'ensemble de l'îlot 4-nord, composé d'un rang unique de cellules d'habitation.

[4A et 4B] sont des pièces de séjour (fig. 19, à droite) : séparées par une cloison d'adobe au centre de laquelle est ménagée une porte, elles sont équipées d'un pavement en *opus signinum* (chape de mortier de terre et de chaux sur radier de galet) orné de deux motifs obtenus par incrustation de petites pierres de couleur vive : rosace devant la porte principale, tapis rectangulaire dessiné par des lignes parallèles devant la porte intérieure (fig. 20). Ces pièces d'apparat communiquent avec la pièce 3 (salle à manger), cette dernière ouvrant en plus au nord sur la rue 104 (fig. 19, à gauche). Au fond de la maison, à l'ouest, une grande pièce de service [6] est par contre indépendante des précédentes, et

devait communiquer avec elles en passant par la rue 104, selon le principe déjà mentionné.

Le troisième état (phase 3D2, début du II^e s.) voit le cloisonnement de la pièce 6 et la création d'un vestibule allongé [7] semblable à ceux rencontrés dans les maisons à trois pièces décrites ci-dessus. La salle 3 est réduite en largeur, tandis que les salles 4A et 4B sont réunies en une seule, le toit étant maintenu par un poteau central. Le retrait de façade le long des pièces 3 et 4 permet de dégager un espace extérieur privatif en bordure de la rue 104. Si l'utilisation de ces deux pièces n'est pas définie (les niveaux contemporains ont été détruits par les labours), la pièce 6 montre l'organisation typique d'une cuisine/réserve : poteau de soutien central, foyer construit rectangulaire au milieu de la partie orientale, trois doliums alignés à la cloison à l'est, quatre autres contre le mur ouest et son retour (fig. 31).

Cette grande maison, dans ses différentes phases, possède divers aménagements témoignant d'influences grecques sinon certaines, du moins possibles, laissant imaginer des occupants étrangers au contexte indigène. Le pavage en *opus signinum* est un premier indice, cette technique n'étant à haute époque connue dans la région qu'en contexte colonial, par exemple à Marseille ou à Ampurias³⁵. Les banquettes en U du milieu du III^e s. évoquent l'*andron* des maisons hellénistiques, destiné au *symposium* (Lattara 1, p. 169, n. 15 ; Garcia, 1993, p. 158-160, fig. 69). La répartition fonctionnelle, avec la succession, à mesure que l'on s'éloigne de la rue principale, des pièces de séjour ou d'apparat, de la salle à manger et des communs, si elle se retrouve ailleurs dans les maisons « ordinaires », semble ici dicter le plan d'ensemble, la forme et la surface des éléments. Ajoutons au dossier que c'est des ruines de cette habitation que provient un abécédaire auquel est accolé un mot grec (κναξ), gravé sur un tesson de campanienne A (Lattara 1, p. 148 ; Bats, 1988, p. 127-128) (voir *infra*, fig. 58, n° 8).

Le deuxième exemple est celui de l'îlot 9, à peine plus récent (première moitié du II^e s.). Cet îlot (fig. 15, à droite), qui se surimpose à trois quartiers antérieurs et aux deux ruelles qui les séparaient, est occupé par une même maison à cour intérieure couvrant hors tout une surface de 259 m². L'agencement en est le suivant (fig. 21) :

³⁵ Pour Marseille, voir Gantès, 1990, p. 14 et 73 ; 1992, p. 84. Pour Ampurias, voir Marçet, 1989, p. 109 et 112. Une comparaison dans un site indigène est disponible à Entremont : mais il s'agit d'un exemple plus tardif (fin du II^e s.) et concernant un bâtiment public (portique) : cf. Arcelin, 1987, p. 90-91.

Fig. 19 —
Salles de séjour (à droite) et
salle à manger/triclinium
(à gauche) de la maison 1 de
l'îlot 3 (vers - 225/- 200).

Fig. 20 — Détail de l'un des ornements mosaïqués du pavé en
opus signinum des salles 4A-4B de l'îlot 3 (vers - 225/- 200).

On pénètre dans la cour à la fois par le sud-est, en empruntant une longue et étroite ruelle [111] séparant les îlots 11 et 12, et par un passage plus large et plus direct aménagé vers la rue 114 au sud, en abattant deux murs de la salle 9 qui se transforme de ce fait en porche ou en vestibule. La cour [5], couvrant 42 m², est entourée par quatre pièces d'habitation [1, 2, 3, 6] qui se distribuent en fer à cheval sur trois de ses côtés. Au sud, elle est limitée par deux salles indépendantes [4 et 8], ouvertes l'une sur la rue 114, l'autre à l'ouest sur un probable passage : ces pièces se rattachent peut-être aussi au même ensemble.

De la cour, on accédait vers l'est à une pièce carrée [6], munie d'un sol d'argile et d'un foyer central, qui dut faire office de salle à manger. Cette pièce communique en effet directement par une large porte avec la cuisine [1], caractérisée par divers aménagements fonctionnels (très grand foyer construit en angle, base de dolium, espace pavé au sol...) et par un mobilier spécifique (céramiques culinaires, restes de faune...).

Au nord de la cour se trouve une grande salle éclairée au midi par deux larges baies ouvertes côte à côte dans le même mur : quasiment vide de mobilier, il put s'agir d'un vaste séjour, pièce principale (*oikos*) de la demeure.

A l'ouest se trouve encore une salle allongée, communiquant avec la cour par une porte centrale. Son sol, drainé par un caniveau, était également pauvre en traces mobilières : on y verra soit une chambre, soit un espace de réserve.

Les salles disposées en façade le long de la rue 114 ont la forme, l'emplacement et l'apparence des boutiques associées aux habitations hellénistiques. Dans la pièce 8, une couche épaisse de sable pur assainissant le sol indique sans doute une resserre (voir la comparaison qu'offre un grenier de l'îlot 16 : *Lattara* 5, p. 180 ; sur l'utilisation du sable dans l'habitat : *Lattara* 2, p. 33-38). L'usage de la pièce 4 n'est pas autrement précisé.

Voici donc une maison à cour intérieure d'allure méditerranéenne prononcée : sa datation haute dans le II^e s., antérieure à 150, en fait l'une des plus ancienne du genre repérée en contexte indigène dans

Fig. 21 —
Plan de la maison à cour de l'ilot 9
(vers — 175/— 150).

la Gaule méridionale³⁶. Les comparaisons les plus proches, du moins pour le plan d'ensemble, sont sans doute les maisons hellénistiques de *Glanum*, encore que dans ce cas la chronologie à l'intérieur du II^e s. et l'origine des modèles (grecs ou italiens?) ne soient pas assurées³⁷. Guère facile non plus, en l'état de la

documentation, de savoir si le schéma a pu être inspiré par les colonies grecques d'Occident : les habitations d'Olbia sont bien différentes et ni Marseille ni Agde n'ont rien donné d'assez complet en la matière³⁸.

La maison de l'ilot 9 de Lattes fut-elle la demeure d'un autochtone aisé, localement puissant³⁹, désireux d'habiter à la mode méditerranéenne ? Ou bien celle d'un étranger, éventuellement marseillais, transposant ici, même modestement, ses habitudes ? Rien dans le mobilier recueilli ni dans les aménagements intérieurs n'apporte d'argument décisif.

³⁶ Voir en général sur ce sujet Bouet, 1989 ; *Idem*, dans Sabrié, 1991, p. 19-22. Les maisons à cour centrale de type méditerranéen signalées sur les oppidums méridionaux sont en général beaucoup plus récentes : ainsi celles d'Ensérune, au plus tôt césariennes (Gallet de Santerre, 1968 ; Vatin, 1968) ; celles d'*Ambrussum*, construites à l'époque tibérienne (Fiches, 1986). D'autres cas sont trop imprécis pour être utilisés : par exemple des restes d'*impluvium* sur l'oppidum d'Aumes (*ibid.*, p. 115), mal datés ; ou encore un possible exemple ancien à Nîmes, Place Jules-Guesde, où l'on a découvert dans un horizon « courant II^e s. av. J.-C. », une construction se composant « de plusieurs pièces se développant autour d'une aire ouverte ou d'une cour », mais dont l'organisation reste floue (Lassalle, 1990, p. 91).

³⁷ Sur les maisons de *Glanum*, voir Rolland, 1946, p. 65-131 ; 1958, p. 35-36 ; *REA*, 36, 1934, p. 366 ; *Gallia*, 16, 1958, p. 105-114 ; Roth-Congès, 1985 ; 1992. Ces auteurs s'accordent pour dater le premier état de ces maisons à cour et péristyle du plein II^e s., chronologie contestée par Goudineau, 1979, p. 208, n. 105. Sur la diffusion de modèles grecs par les Italiens à partir de fin du II^e s., cf. *ibid.*, p. 242-245 et Gros, 1992.

³⁸ Pour Olbia, publications imprécises : voir pour le plan d'ensemble Couptry, 1971 (mais peu de choses sur les maisons) ; sur l'habitat de Marseille hellénistique, seulement des bribes : Gantès, 1990 ; 1992, p. 84. Documents plus parlants à Ampurias, mais de datation peu précise : par exemple, Marcet, 1989, p. 108-113.

³⁹ N'oublions pas que ce personnage s'arroge ou obtient le droit de couper et de détourner une rue, de privatiser une ruelle, et d'implanter sa maison à cheval sur trois ilots : seul cas connu actuellement à Lattes où le « domaine privé » empiète à ce point sur le « domaine public ».

TECHNIQUES DE CONSTRUCTION

Les conditions de site et de conservation donnent à l'habitat de Lattes un aspect à première vue rudimentaire : d'une part, l'absence de pierres sur le site et dans l'environnement proche a limité l'emploi de ce matériau ; d'autre part, on a noté l'ampleur des récupérations dont le gisement a été l'objet depuis l'Antiquité. Ces contingences expliquent certainement la modestie des restes d'architecture actuellement visibles. Mais la vision actuelle, partielle et amputée, ne doit pas conduire à conclure à la rusticité de cet habitat, qui au contraire présentait dans la Protohistoire des caractères tout à fait normaux pour l'époque, voire, au travers de certains aménagements décoratifs, une qualité notable par rapport à beaucoup d'agglomérations indigènes contemporaines.

Sans entrer dans le détail d'une documentation qui s'est progressivement enrichie d'une masse considérable d'observations de terrain, on donnera un aperçu des techniques mises en œuvre pour chaque type de structure, en commençant par une exception à la règle.

Une maison en torchis dans l'ilot 1 au IV^e s.

Une découverte intéressante à plusieurs titres a eu lieu dans l'ilot 1, constituant une exception notoire aux règles appliquées dans les techniques constructives de l'habitat de Lattes : celle d'une maison du deuxième quart du IV^e s. avant notre ère entièrement montée en matériaux périssables (fig. 22 et 23). La fouille minutieuse de Jean-Claude Roux a permis d'en montrer l'organisation d'ensemble⁴⁰.

La maison en question (1/15), bordée par un espace ouvert, est orientée nord-sud et s'intègre dans les limites de l'ilot 1. De plan rectangulaire, elle mesure 7 m sur 4, soit une surface de 28 m². Elle est divisée en deux pièces inégales : en entrant au nord, une petite salle faisant office de vestibule (pièce 15A) ; au sud une salle plus importante de forme carrée (pièce 15B), séparée de la première par une cloison percée d'une porte.

Les murs sont construits en torchis sur clayonnage ; certains ont conservé une élévation sur une hauteur de 15 à 30 cm ; ils ont une largeur irrégulière comprise entre 15 et 40 cm. Les poteaux qui les maintiennent ont un diamètre de 9 à 12 cm. Il sont tous appointés (le limon très fin en a conservé l'empreinte fidèle) et enfoncés dans le sol de 8 à 15 cm. Englobés

Fig. 22 — Vue plongeante, prise du nord, de la maison en torchis 15A-15B de l'ilot 1 (vers - 375/- 350).

Fig. 23 — Plan de la maison en torchis 15A-15B de l'ilot 1 (vers - 375/- 350).

40 Les lignes qui suivent résument la description élaborée pour le rapport de fouille 1991 par J.-C. Roux, qui doit publier cette maison dans un prochain volume de *Lattara*.

dans l'épaisseur des murs, ils sont décentrés vers l'intérieur des parois. Seuls quatre poteaux sur les douze reconnus possèdent un calage de pierre et de tessons d'amphores.

Les dimensions de la maison ont nécessité la pose, dans l'axe longitudinal, de trois poteaux destinés à soutenir la charpente. D'une section de 15 à 18 cm, ils ont également une extrémité appointée et sont enfoncés dans le sol sur une profondeur de 14 à 30 cm. Ces poteaux centraux ont été placés de manière ne pas gêner la circulation dans la maison.

Deux modes de couverture sont envisageables : soit un toit faiblement incliné en terre, soit un toit à double pente en végétaux (chaume ou roseau des marais), cette deuxième solution étant la plus compatible avec les observations de terrain.

La pièce 15A est munie dans un angle d'un four en cloche (FR955 : *Lattara* 5, p. 260-261) et dans l'angle opposé de deux cuves en torchis qui ont servi au stockage (CV972 et 995 : fig. 38). Le sol de la pièce présente une surface irrégulière : il est recouvert d'une couche de cendres correspondant aux restes de combustion du four.

À l'arrière de la maison, au fond de la pièce 15B, on a observé une banquette (BQ964) qui devait être surmontée d'un demi-niveau en plancher de bois (indiqué par trois trous de poteaux alignés à 15 cm environ devant la banquette) (fig. 22, en haut). Le centre de la salle est occupé par un foyer décoré. Des sédimentations de sol se sont accumulées sur toute la surface de la pièce : elles se composent de terre grise alternant avec des enduits de sol de limon jaune, au total une dizaine de couches successives.

Il est clair que la pièce 15A avait une fonction culinaire, combinant un espace réservé au stockage (cuves) et une zone utilisée pour la cuisson (four). La pièce 15B était plutôt dévolue au séjour (banquette, foyer décoré) et sans doute au repos (demi-niveau en bois) : schéma classique à Lattes, illustré par de nombreux exemples parmi les maisons construites en pierres.

Cette découverte pose des questions intéressantes relatives au problème du passage de la construction en matériaux périssables à l'architecture en dur⁴¹. Résumons : les « cabanes » en torchis sont la seule forme d'habitation connue jusqu'à la fin du VI^e s. en Languedoc oriental. Si cette forme perdure dans l'arrière-pays jusqu'à la fin de l'Âge du Fer, sur le littoral, elle est progressivement remplacée par des maisons en dur (pierres et briques) entre la fin du VI^e s. (comme à Lattes même, ou au Marduel) et la fin du V^e s. (comme par exemple à Nîmes,

à Mauressip, à la Roche de Comps, etc.), aucun exemple n'étant connu après — 425. Sur ce point donc, le cas de Lattes est pour l'heure un happax. Mais l'originalité ne se limite pas là : car il s'agit moins dans cet exemple d'une cabane de type traditionnel que de la reproduction en torchis d'une maison caractéristique de l'architecture en dur : avec ses deux pièces en enfilade, sa banquette, son foyer décoré au centre de la pièce arrière, cette habitation ne diffère en rien de celles, antérieures, contemporaines ou postérieures, faites de pierres et de briques que l'on rencontre dans d'autres quartiers de Lattes. On notera que les associations entre torchis et banquette, torchis et sol construit, torchis et foyer décoré, sont actuellement aussi tout à fait inédites.

Cette maison du Deuxième Âge du Fer aux murs de terre sur poteaux invite donc à traiter l'évolution de la construction domestique protohistorique de manière moins manichéenne qu'on ne le faisait jusqu'alors, à prendre en compte les héritages, et à envisager la complexité des rapports entre mutations technologiques et adaptation au milieu.

Caractères généraux de la construction domestique aux IV^e-I^{er} s. avant notre ère

Venons en maintenant aux règles appliquées le plus généralement à la construction. À l'exception de la maison décrite ci-dessus, les techniques employées pour l'élaboration des éléments majeurs constituant les habitations présentent peu de variabilité. On peut en résumer l'essentiel ainsi : des murs de briques crues (adobes) reposant sur des bases (solins) en pierres liées à la terre, et dont le parement est régulièrement enduit de terre, au moins à l'intérieur ; des toits en terre sur treillis de branchages ou de roseaux, maintenus par une charpente de bois ; une absence apparente, en l'état actuel des fouilles, d'étages que pourraient révéler des escaliers d'accès. Plus divers sont les aménagements architecturaux intérieurs (sols, cloisonnements, banquettes...), selon les unités d'habitation, mais aussi selon les pièces composant la même unité, en fonction de l'utilisation des lieux.

Les bases des murs porteurs sont toujours constituées de bâtis en pierres liées à la terre (fig. 24), dont la hauteur varie de 0,20 à 0,80 m, la largeur étant plus « standard », parce que liée au module des briques que ces solins étaient destinés à supporter (autour de 0,50 m). L'habitude est, lors des créations *ex nihilo*, de fonder la plupart d'entre eux dans une tranchée peu profonde et à peine plus large que le mur. Certaines de ces tranchées sont comblées, une fois le solin bâti, par les éclats de taille consécutifs à

41 Py, 1990, p. 85-90.

Fig. 24 — Exemple de solin de mur d'habitation bâti en pierres liées à la terre (îlot 4-nord, salle 13, MRI32), construit vers — 150. Échelle 1 m.

l'équarissage sur place des blocs de pierre. Un mur est fondé sur un épais radier de tessons d'amphore de Marseille.

L'une des caractéristiques les plus originales du site est la grande variété des types de pierre employés, dépassant souvent la dizaine pour un seul mur. De même, liés à cette variété, les calibres des blocs sont irréguliers (*Lattara 1*, p. 175-185). Cette hétérogénéité est bien entendu en rapport avec l'absence du matériau sur le site, et à l'éloignement (plusieurs kilomètres) des gisements exploitables. Les études de provenance en cours par les soins de J.-L. Reille permettront de préciser l'aire d'approvisionnement des Lattois, entre mer et garrigues, et d'appréhender l'évolution des pratiques que laisse entrevoir la comparaison des murs anciens et des murs récents.

Les appareils sont, dans la plupart des cas, du type «incertain», voire très irréguliers : il est clair que dans la mise en œuvre, les bâtisseurs ont tenu compte du fait que ces structures de pierre étaient presque systématiquement enduites, et que les parements étaient de ce fait invisibles. Cependant on relève plusieurs cas (notamment à partir de la fin du III^e s.) où un soin particulier est appliqué au choix des blocs, à leur préparation et à leur assemblage, pour des maîtres murs de bonne allure (par exemple dans l'îlot 3, dans l'îlot 4-sud).

Lorsque la chose peut être observée, les bases de mur en pierre se terminent par une arase égalisée grâce à un lit de tessons (d'amphores massaliètes le plus souvent) soigneusement disposés à leur sommet et offrant une assise horizontale pour les premiers rangs de briques.

Les élévations de mur étaient à Lattes, pense-t-on, presque toutes en adobe. Cette idée repose sur plusieurs observations :

- d'abord, des élévations en place découvertes dans plusieurs quartiers, notamment dans les îlots 1 et 4-sud. Dans l'îlot 1, on a retrouvé un mur de briques du début du IV^e s., en place, percé par une porte, et reposant sur un solin très bas fait de petits blocs. Dans la zone 4-sud, peu épierrée, les murs sont couramment reconstruits par dessus une élévation d'adobe antérieure, laissée en place parce que noyée par d'importants remblais. On y a relevé le cas d'une porte visible dans une cloison d'adobe, elle-même secondairement bouchée par des adobes de couleurs différentes ;

- ce sont ensuite des élévations d'adobe effondrées d'un bloc au pied d'un mur, et recouvertes par un remblai peu après la destruction (îlot 2, îlot 7-ouest) (fig. 25) ;

- enfin, de très nombreux remblais de réaménagement, séparant deux sols successifs, et destinés à exhausser le niveau habité pour se protéger des remontées humides, sont composés d'adobes concassées.

L'adobe est en fait, avec la sédimentation des déchets d'occupation, l'une des toutes premières composantes de la stratigraphie lattoise. Les autres techniques sont soit apparemment inexistantes (murs tout en pierres), soit très rarement attestées (murs de bauge : zone 102 ; îlot 7-ouest).

Les enduits sont surtout présents sur les faces intérieures des parements, les cloisons étant ordinairement seules enduites des deux côtés. Mais ceci peut être dû à une différence de conservation des traces : la présence dans les rues de bourrelets de terre le long des murs laisse en effet penser que des enduits extérieurs ont pu être érodés par les intempéries.

Ces enduits sont de plusieurs sortes. Les plus simples sont constitués d'une couche de terre limoneuse talochée sur le parement de pierres et de briques. D'autres, très fréquents, sont façonnés en deux couches : une épaisseur de terre franche en préparation, et une pellicule d'argile fine, le plus souvent de couleur jaune vif (mais parfois brune ou grise), bien lissée, en finition (fig. 26). Lorsque l'épaisseur à rattraper est importante, ou quand le parement à enduire est particulièrement irrégulier, des placages de tessons (souvent d'amphores massaliètes) sont intégrés à la couche de préparation. Ce radier permet également la régularisation des angles de pénétrations de portes.

Plusieurs cas d'enduits peints ont été observés : les plus anciens, dans l'îlot 1, remontent au milieu du III^e s. avant notre ère : il sont constitués de terre mêlée de chaux, et leur surface est badigeonnée d'une pellicule d'ocre rouge mate, très résistante. Plusieurs éléments de cet enduit peint présentent la

Fig. 25 —
Effondrement d'une élévation de
mur en briques crues sur le sol de
la salle 3B de l'îlot 7-ouest
(vers - 250/- 225). Échelle 1 m.

Fig. 26 — Exemple d'enduit de terre sur un solin de mur
(îlot 1, salle 2, MR44, vers - 225/- 200). Échelle graduée par
10 cm.

forme de moulures en quart de rond qui pouvaient orner un angle, un sommet ou une base de cloison, comme cela se connaît dans le « style structural » des peintures hellénistiques (*Lattara 3*, p. 63; Sabrié, 1991, p. 47, 68 et 69).

D'autres sortes d'enduits peints sont attestées au II^e et au début du I^{er} s. avant notre ère, notamment dans les îlots 4-nord et 8 (*Lattara 3*, p. 219 et 223; Sabrié, 1990, p. 69) : il s'agit alors d'enduits limoneux semblables aux cas les plus courants, dont l'épiderme est recouvert d'un mince et fragile badigeon, soit jaune, soit rouge vif. Dans plusieurs exemples, ce badigeon recouvre aussi complètement

le sol de l'habitation (ce qui semble indiquer que la peinture, à l'origine, n'était pas aussi délicate qu'aujourd'hui).

Les portes sont ordinairement de plain-pied. Plusieurs cependant sont munies de seuils, ces derniers présentant diverses formes. Les seuils en pierre équipent des portes donnant sur l'extérieur : il s'agit soit d'un monolithe en pierre de taille (II^e s., salle 4/1 : *Lattara 3*, p. 218); soit de plusieurs blocs taillés juxtaposés (III^e s., salle 3/4A; début du II^e s., salle 2/2); soit encore d'une ou plusieurs dalles brutes d'extraction : parmi les exemples de ce type, le seuil d'une large porte équipant la salle 16/9 comporte en son centre le calage de doubles vantaux (fig. 27).

Les seuils des portes intérieures étaient pour leur part façonnés en terre sur radier de tessons ou de petites pierres. Certains (îlot 1, IV^e s.) incluaient une pièce de bois. Le bois était employé pour les chambranles, dont on retrouve (exceptionnellement, il est vrai) la trace d'implantation au sol. Et sans doute aussi pour les linteaux : ce que suggère l'absence de linteaux en pierre dans les ruines, et l'improbabilité de l'usage de ceux-ci avec des élévations en terre.

Les toits, pour leur part, n'ont guère laissé de traces : ce qui indique très généralement des couvertures associant matériau périssable (bois, branchages, roseaux) et terre franche. Un toit de ce type du début du IV^e s., effondré sur place après incendie, a été fouillé dans l'îlot 1 : on y a relevé l'association de chevrons et de branches, ainsi qu'une multitude de restes de mauvaises herbes suggérant la présence d'une végétation parasite sur la couche de terre qui recouvrait la charpente. Signalons au III^e s. avant

Fig. 27 —
Seuil de porte à doubles
vantaux de la salle 9
de l'îlot 16, donnant sur la rue
principale 116
(III^e s. avant notre ère).
Échelle 1 m.

Fig. 28 — Exemple de cloisonnement sur poteau au centre de la salle 9 de l'îlot 4-nord (vers — 175/— 150). Échelle 1 m.

notre ère, dans l'îlot 2, des fragments de tuiles (ou éléments de conduites d'eau?) en terre cuite micacée d'origine massaliète, dont un exemplaire est signé avant cuisson en caractères grecs.

Les cloisonnements étaient de trois sortes : le plus souvent des murs de briques sur solins de pierres semblables aux murs extérieurs ; quelques fois des murs tout en briques, depuis la base (par exemple entre les salles 3/4A et 4B : *Lattara 3*, p. 116 et fig. 5-4) ; ou bien encore des cloisons sur poteaux, soit en terre, soit tout en bois (par exemple dans la salle 4/9 : fig. 28).

Les sols témoignent également de l'application de techniques diverses. Pour environ la moitié, ils sont en terre battue. Dans cette classe, certains peuvent recevoir des aménagements secondaires,

comme pavage localisé de tessons de vase ; fine couche d'assainissement de sable pur provenant des berges du Lez (*Lattara 2*, p. 35) ; ou encore zones apparemment décoratives incrustées de petits galets et/ou de coquillages (*Lattara 3*, p. 237, fig. 9-31 et p. 308, fig. 13-5).

On rencontre également très souvent des sols en terre battue enduits d'une fine pellicule de limon pur, de couleur jaune vif ou gris clair, qui se poursuit en continu sur les banquettes et sur les murs. Cet enduit est refait à de nombreuses reprises au cours d'une même occupation, ce qui donne des structures de sol feuilletées. On a vu qu'aux II^e-I^{er} s., certains de ces enduits de sol pouvaient être badigeonnés de couleur jaune ou rouge.

D'autres sols sont construits avec une couche compactée de galets villafranchiens, provenant des hauteurs voisines de Pérols ou de la Cougourlude. Ils munissent soit des pièces d'habitat (par exemple salle 22/1 au IV^e s. ; salles 1/4 et 5/9 au II^e s. : *Lattara 3*, p. 215, fig. 9-3). Aux espaces de stockage également sont réservés les sols constitués par un épais remblai de sable pur (par exemple salles 9/4 ; 16/1 : *Lattara 5*, p. 178, fig. 19).

Enfin, on a retrouvé dans l'habitat de Lattes plusieurs cas de sols entièrement pavés d'adobes de terre crue, soigneusement disposées côte à côte et jointoyées par du limon ou du sable. Les exemplaires les plus complets, appartenant au III^e s., ont été fouillés dans la pièce 8 de l'îlot 1 (*Lattara 1*, p. 161-166 ; *Lattara 3*, p. 33-34) (fig. 29) et dans la pièce 3A de l'îlot 7 (*Lattara 4*, p. 79) (fig. 33). Des portions moins bien conservées, du II^e s., ont été mises en évidence dans les salles 5/4 et 8/4.

Fig. 29 —
Sol pavé de briques de terre
cru carrées (SL212), dans la
pièce 8 de l'îlot 1
(vers — 275/— 250).
Échelle 1 m.

Fig. 30 —
Banquette d'adobes
de la pièce 3 de l'îlot 4-sud
(BQ574, vers — 300/— 250),
recouverte d'un enduit de limon
fin qui remonte sur le mur
adjacent.
Échelle 0,50 m.

Les banquettes intérieures, accolées à un ou plusieurs murs, forment une partie constitutive de l'architecture de la maison, car elles sont bien souvent construites en même temps que les structures portantes (*Lattara 1*, p. 166-169 ; *Lattara 3*, p. 323-325). Elles sont très nombreuses du IV^e au III^e s. avant notre ère et caractérisent en général les zones de séjour. Quatre plans sont attestés : banquettes rectilignes isolées le long d'un mur, les plus nombreuses (1/5, 1/11, 1/15, 4/3, 4/4, 4/7, 4/11, 7/14, 8/1, 22/1, etc.) (fig. 30) ; banquettes doubles, formées de deux segments en angle droit (1/2, 1/13, 4/6, 20/3) ; banquettes triples, en U, courant le long de trois murs (3/3, 16/7) ; enfin, deux banquettes doubles en vis-à-vis (1/5).

Les banquettes de Lattes font appel à plusieurs techniques de construction. Celles en pierre sont rares (contrairement à ce que l'on observe dans les oppidums de l'intérieur) : une seule a été retrouvée dans la salle 1 de l'îlot 8 (BQ337). Les autres sont en terre : soit en adobes posées à plat (BQ113, 231, 232, 543, 875, etc.), soit en adobes posées de chant (BQ437), soit en terre montée sur place, sous forme de bauge (BQ115, 116, 117, 118, 172 etc.), soit encore à l'aide d'un mélange de terre et de fragments d'adobes concassées (BQ77, 93, 865, etc.). Toutes étaient enduites de la même façon que les murs, aussi bien sur les parois latérales que sur la face supérieure (fig. 30).

La hauteur est comprise entre 10 et 40 cm, la largeur entre 30 et 150 cm : ces dimensions variables

indiquant en tout état de cause des fonctions diverses, parmi lesquelles probablement celles de siège (notamment pour manger), de lit pour le repos (en ce qui concerne les plus larges), d'étagère basse pour le stockage, et d'autres sans doute. Une telle polyvalence explique la fréquence de cet aménagement ; peut-être d'ailleurs sa raréfaction à partir du I^{er} s. est-elle due à son remplacement par des meubles en bois, dont le développement est suggéré par la multiplication des clous à cette époque.

DE MULTIPLES TRACES D'UTILISATION

En envisageant les enduits muraux, les sols, les banquettes, nous avons déjà largement pénétré à l'intérieur des maisons protohistoriques : ces données architecturales, par leur spécificité, constituent des éléments d'appréciation de l'usage qui pouvait être dévolu à une pièce d'habitation. Mais bien d'autres restes, qu'il s'agisse de structures, de traces ou de mobiliers, concourent à cette analyse ethnographique de l'habitat, malgré des conditions de conservation, nous l'avons dit, tout à fait ordinaires.

Les foyers sont parmi les structures les plus courantes (122 foyers complexes ont été actuellement numérotés, auxquels il faut ajouter au moins autant de traces de feu ponctuelles), et leur nombre dans chaque maison, parfois dans une même pièce, tendrait à en faire un élément non discriminatoire. Cependant, une analyse de leur typologie et de leur position peut fournir des indices non négligeables.

Les foyers de Lattes se répartissent en quatre grands types, dont les trois premiers sont caractéristiques de l'époque préromaine dans le Midi de la France.

- Le premier groupe est constitué par les foyers lenticulaires, allumés à même le sol, laissant une lentille de charbons de bois, voire une simple trace rougie sur la terre battue ou sur les pavés d'adobe (fig. 33). On les trouve à des emplacements très divers dans les pièces d'habitation : contre les murs, en coin ou au centre, sans distinction. Quelques uns témoignent d'une certaine durée d'utilisation, mais la plupart correspondent à des feux occasionnels et non répétés : ce qui explique leur fréquent déplacement et par conséquent leur nombre.

- Le second groupe est celui des foyers construits simples, faits d'un radier (petites pierres et/ou tessons de vases disposés à plat) installé dans une légère cuvette, et recouvert d'une chape d'argile dont la surface est soigneusement lissée, puis durcie par le feu. C'est encore un type très courant, pour des feux plus stables et plus durables (certains sont refaits à plusieurs reprises au même endroit). Les emplacements sont également diversifiés, indifféremment au centre ou à la

périphérie des pièces. Deux formes sont attestées : soles arrondies et surtout soles carrées.

- Le troisième groupe est plus limité en nombre et dans le temps : ce sont les foyers décorés. C'est un type ancien (actuellement attesté à Lattes du début du IV^e s. à la fin du III^e s.), qui disparaît après - 200, du moins dans sa forme caractéristique (ne restent ensuite que des exemplaires à très faible décor : par exemple un foyer carré à sole lisse entourée d'une ligne profondément incisée, du début du II^e s., dans la salle 6 de l'ilot 3 : fig. 31). Si les fouilles anciennes de Lattes n'avaient donné que des fragments de tels monuments (9), les recherches récentes en ont livré une dizaine en place, dont plusieurs très richement ornés (fig. 59). Tous sont situés à l'intérieur d'une maison, et systématiquement au centre d'une pièce.

- Enfin le quatrième groupe comprend les foyers en fosse. Ces fosses sont le plus souvent ovales ; peu profondes, elles présentent des parois rubéfiées et un remplissage de cendres et de charbons. Leur usage put

Fig. 31 — Vue générale de la salle 6 de l'ilot 3, utilisée comme cuisine et resserre : foyer central en argile, fosses à dolium le long des murs (vers - 200/- 175). Échelle 1 m.

être parfois en relation avec des activités de fabrication (*infra*), mais beaucoup sont en contexte d'usage domestique et durent servir à la cuisine.

Parallèlement aux foyers, la cuisson des aliments se faisait également dans des fours (*Lattara* 5, p. 269-286). Un fragment de sole percée de petits trous (ilot 1, vers -375/-350) atteste un type ancien de four à structure plus ou moins complexe, illustré en Gaule méridionale par de nombreux exemplaires depuis le début de la Protohistoire jusqu'au IV^e s.⁴².

Mais le type le plus courant est le four en cloche fixe, dont la base est une sole pleine semblable à celle des foyers construits, et l'élévation est faite de torchis⁴³. Vingt-cinq exemplaires de ce groupe ont été observés en place dans les fouilles récentes : quatorze pour le IV^e s., le reste pour le III^e s. et les environs de -200. Plusieurs types se dégagent de leur analyse :

- les fours ronds à petite porte ou bouche d'air latérale à la base et les fours ronds à base continue s'assimilent au *kribanos* des Grecs et au *tanur* méditerranéen, bien connu par l'ethnographie, où l'enfournement se fait par une large ouverture au sommet de la cloche, bouchée lors de la cuisson (des fragments de couvercles

42 Le four à sole percée est connu dès le Bronze final, par exemple à Camp-Redon (Dedet, 1985). Ce groupe se rencontre régulièrement au Premier Age du Fer et au début du Deuxième (du VII^e au IV^e s. inclus) : ainsi à Saint-Blaise (Arcelin, 1985A), à la Liquière (Py, 1984), à Carsac (Guilaine, 1986), à Mailhac (Louis, 1955), au Marduel (Py, à paraître B), à Martigues (Chausserie-Laprée, 1990), à Gréolières (*Gallia*, 44, 1986, p. 474), à Mourèze (Garcia, 1993), à Gailhan (Dedet, 1980), à Comps (Py, 1990), à Roque de Viou (Py, 1972), à la Roque de Fabrègues (Larderet, 1957), aux Gardies (Raynaud, 1983), etc. Il est aujourd'hui admis que cette forme de four, à laquelle on a parfois attribué un rôle dans la cuisson des poteries (ce qui est possible mais non encore prouvé : Py, 1990, p. 466-468), a servi à diverses opérations alimentaires : cuisson de denrées dans des jattes, cuisson du pain, torréfaction de céréales, et peut-être fumage des viandes...

43 Le four en cloche à sole pleine est très courant dans la Protohistoire méridionale. Apparue dès le Bronze final, avec des exemples aux Gandus (Daumas, 1981), à Roque de Viou (Py, 1990), au Baou-Roux ..., on le signale couramment tout au long de l'Age du Fer : par exemple aux VII^e-VI^e s. à Carsac (Guilaine, 1986) ... ; aux V^e-IV^e s. au Marduel (Py, à paraître B), à Martigues (Chausserie-Laprée, 1990), à Gailhan, à Pech-Maho, Peyriac-de-Mer, la Ramasse (Garcia, 1993), à Villasa-vary ... ; aux III^e-II^e s. au Marduel (Py, 1986), au Baou Roux (*Gallia Informations*, 1990, 1-2, p. 157), à Pech-Maho, Ensérune ... ; au I^{er} s. aux Baux (Arcelin, 1981), à Rognac, à La Cloche (Chabot, 1979), à Roquefavouir (Musso, 1985), à Nages (Py, 1978B), à *Ambrussum* (Fiches, 1989), à Ensérune, à Nîmes, etc. Ces structures ne sont pas toujours conservées en place et il est probable qu'un nombre non négligeable des morceaux de torchis retrouvés dans les habitats doivent leur être rapportés.

Fig. 32 — Four culinaire FR478 : un radier de tessons d'amphores sert à fonder la sole d'argile lissée ; les parois de torchis s'élèvent en forme de cloche et sont renforcées par des pierres ; l'ouverture, marquée par des traces de curage de cendres, est située à droite du cliché (ilot 1, salle 12BC, vers -350/-325).
Échelle 0,50 m

en torchis, en forme de disque, ont été trouvés conjointement). Les diamètres sont variables (de 45 à 110 cm), la taille allant en s'amenuisant avec le temps. Ce sont d'ordinaire des instruments principalement dédiés à la cuisson des galettes de céréales (fig. 32) ;

- les fours ovales et les fours rectangulaires (deux exemplaires de chaque) sont munis d'une porte assez large. Leur petite taille les réserve aux cuissons ponctuelles ;

- deux fours à plan en U, d'un diamètre de 75 à 80 cm, possèdent une large porte latérale, dont les piédroits sont soigneusement maçonnés : ils semblent destinés plus particulièrement à la cuisson de pains ;

- enfin, certaines marques repérées sur des soles rubéfiées évoquent l'existence de fours à cloche mobile, sortes de braséros dont on a, parmi les morceaux de torchis, de probables fragments de bordure et de porte latérale.

Que retenir de la position de ces différentes structures de cuisson à vocation domestique ? Une première indication est la rareté des foyers ou des fours dans les espaces de circulation : à l'évidence, le réseau viaire constituait à Lattes un domaine peu utilisé pour les usages culinaires, consacrant une division assez nette entre public et privé, contrairement à ce que l'on observe dans certains villages plus réduits ou plus anciens de la Protohistoire méridionale⁴⁴.

44 L'exemple de privatisation des rues le plus caractéristique étant l'île de Martigues, où les rues sont encombrées de nombreux foyers, représentant jusqu'à la moitié du total des foyers dénombrés : Chausserie-Laprée, 1990, p. 77-80.

Dans les maisons à plusieurs pièces, les concentrations de foyers et de fours, associés à des structures de stockage et des niveaux de cendres et de déchets culinaires, se rencontrent soit dans des pièces isolées, rattachées à d'autre latéralement (par exemple 1/9, 4/8, 4/13...); soit dans des pièces frontales lorsque l'habitation comprend deux rangs de pièces en profondeur : c'est le cas de la pièce 15A de la maison de torchis décrite ci-dessus, mais aussi des pièces 1/1, 1/6, 1/7A, 1/13, etc. Un agencement semblable se retrouve dans les aires extérieures privatives faisant office de vestibule pour d'autres unités domestiques : ainsi dans le secteur 12 de l'îlot 3, devant la maison 10-11, où cette aire était protégée par un auvent sur poteaux ; dans l'îlot 4-sud, devant la maison 3-7 au début du IV^e s. ; dans l'îlot 7-est devant les maisons 11-14 et 5, au milieu du IV^e s. et au début du III^e s., où des fours situés dans des espaces ouverts sont protégés par des édicules bâtis en pierres et en briques. Ces cas indiquent assez nettement l'existence de zones spécifiques d'activité culinaire, en quelque sorte de cuisines. Leur position dans des pièces frontales donnant directement sur une rue ou dans des espaces ouverts est probablement liée à des problèmes d'aération et d'évacuation de fumée.

Différente est l'organisation des grandes demeures opposées ci-dessus aux maisons ordinaires. Ici, c'est une pièce spécialisée qui fait office de cuisine : ainsi, dans l'îlot 3, la pièce 6, avec un grand foyer central et une double rangée de doliums (fig. 31) et dans l'îlot 9, la pièce 1, avec un très grand foyer construit en angle (fig. 21).

D'autres pièces dénuées de traces de stockage, de préparation ou de consommation alimentaire, possèdent un foyer central. Il peut s'agir, lorsque le lieu semble avoir été utilisé comme salle à manger (présence de plusieurs banquettes latérales, complémentarité avec un espace-cuisine...), de foyers destinés à réchauffer des aliments. Mais on ne doit pas éliminer la possibilité, dans ces cas comme dans d'autres, que ces foyers présents dans des zones de séjour et/ou de repos aient servi au chauffage.

C'est également dans des zones de séjour (pièces situées à l'arrière, souvent munies de banquettes) que sont implantés les foyers décorés, toujours en position centrale (*infra*, p. 81-82). Leur situation, comme leur environnement, les distinguent donc assez nettement des foyers culinaires. Sans doute étaient-ils aussi utilisés pour réchauffer des plats (certains ont gardé la trace de l'implantation à leur surface de trépieds du type de celui retrouvé dans l'îlot 4 : ci-après, fig. 50, n° 35), pour chauffer et

éclairer la pièce, sans exclure d'autres fonctions à caractère rituel (*infra*).

Les fosses constituent une autre sorte de structure très courante dans les habitations (202 exemplaires ont été actuellement enregistrés) (fig. 33). Les utilisations en sont évidemment multiples (on a cité déjà celles faisant office de foyer), mais une fonction domine sur le site de Lattes : à savoir les fosses servant à l'implantation de jarres. L'un des traits conduisant le plus régulièrement à cette identification est la présence au fond de ces dépressions d'un remplissage de sable pur (*Lallara 2*, p. 34), destiné à l'isolation du conteneur contre les remontées d'humidité (problème important en milieu lagunaire, où la nappe phréatique est proche). La vérification de ce rôle a été faite sur des doliums en place (îlots 4-nord, 8), isolés de cette manière. D'autres jarres étaient pour les mêmes raisons posées dans une fosse dont le fond était rempli de galets (par exemple salles 1/13, 4/1), ou bien sur une pierre plate enfoncée dans le sol (salle 1/2).

Le mobilier archéologique, enfin, est en principe susceptible d'apporter des indications sur les pratiques perpétrées dans les différents lieux. Cependant il faut reconnaître que dans un habitat évolué du type de Lattes, la quasi-totalité des objets se retrouve hors de son contexte d'usage (qu'il soit repris dans des remblais ou évacué dans des zones de rebut), et bien rares sont les cas où le mobilier d'une pièce est en place. Un programme de recherche, concernant notamment les céramiques, est en cours pour essayer de repérer statistiquement les « éléments traces » qui pourraient, sur cette base, révéler des différences dans l'utilisation des divers secteurs. De même, l'analyse micromorphologique des sols a été récemment entreprise⁴⁵ et devrait fournir des renseignements complémentaires. Pour l'heure, force est de s'en tenir à quelques généralités.

On a vu plus haut que des concentrations spécifiques, concernant les vases culinaires, les foyers, les fours et les déchets alimentaires, permettaient de localiser dans les unités d'habitation des « coins-cuisines » : c'est dans les mêmes secteurs que l'on retrouve la majorité des meules en basalte, liées à une production domestique de farine. De même les conteneurs ou leur trace d'implantation au sol témoignent assez directement des espaces de réserve. Les autres fonctions attribuables aux pièces d'habi-

45 Voir déjà Cammas, 1992.

Fig. 33 —
Sol pavé d'adobes carrées
portant des traces de foyers
lenticulaires, et percé
secondairement par des fosses
à dolium (îlot 7-ouest, salle
3A, SL730, vers — 250/— 225).
Échelle 1 m.

tation (telles que séjour, repos, etc.) se caractérisent plutôt à la fouille par l'absence ou la rareté du mobilier, voire par son caractère atypique.

Par contre, des découvertes peuvent attester, sinon de l'existence d'espaces spécialisés dans l'habitat, du moins de l'une des activités de l'habitant. Ainsi, des outils agricoles, tels que serpes ou pioches, nous rappellent que durant la Protohistoire, l'aspect urbain des agglomérations n'était nullement incompatible avec une population constituée surtout d'agriculteurs. Une série de plombs du début du II^e s. avant notre ère, restes d'un filet enroulé sur lui-même gisant dans la pièce 7 de l'îlot 4-sud (fig. 41), rend compte sans doute de la présence d'un pêcheur dans ce quartier, sans pour autant indiquer s'il s'agissait d'une occupation occasionnelle ou professionnelle. Ou encore une esse et un tranchet en fer, trouvés en connexion dans la pièce 10 de l'îlot 4-nord (fig. 35, nos 9 et 10), invitent à reconnaître une activité bouchère, sans pour autant identifier une boucherie. Pas plus d'ailleurs que les armes présentes dans plusieurs maisons de Lattes ne permettent de parler de caserne ! On pourrait multiplier les exemples.

C'est donc une image de la vie domestique par bien des aspects encore incomplète que nous restituent les fouilles, mais cependant compatible avec ce que l'on sait de l'Age du Fer méridional. Si les tendances urbaines sont sans doute ici plus fortes qu'ailleurs, à travers l'organisation des habitations, la différenciation relativement nette des utilisations de

l'espace, la hiérarchie sensible entre les unités domestiques, la qualité des aménagements et de l'ornementation de certaines maisons dès une phase ancienne, on retrouve maints ustensiles et usages tout à fait semblables à ceux du monde indigène environnant, et les indices d'une polyvalence qui est à bien des égards caractéristique de la Protohistoire.

SUR LA VIE ÉCONOMIQUE

Le programme de publication entamé sur le site de Lattes concernant l'économie de la ville antique a réparti conventionnellement la matière en trois volets : *l'économie vivrière*, relative à la subsistance, *l'économie artisanale*, c'est-à-dire les fabrications, et *l'économie marchande*, pour ce qui concerne les échanges. Le premier thème a fait l'objet récemment du volume 5 de la série *Lattara*, dont on trouvera ci-après le sommaire en bibliographie. Nous suivrons ici le même découpage.

ÉCONOMIE VIVRIÈRE

Commencer par le vivrier s'imposait pour plusieurs raisons : c'est en Protohistoire le but primordial de l'activité dans des sociétés dont la base rurale est incontestable ; c'est aussi, du point de vue de l'archéologie, le domaine de l'économie illustré par les traces les plus diverses, dont le bilan pouvait être dressé assez rapidement.

CONDITIONS DE SITE

Nous avons évoqué en débutant (p. 8-12) les principales composantes de l'environnement de *Lattara*. Parmi elles, l'étang, immense vivier naturel, constitue incontestablement l'une des ressources principales pour l'alimentation de l'agglomération portuaire : le *Stagnum latera* (Pline, *HN*, IX, 29) était à l'époque antique beaucoup plus vaste, sensiblement plus profond et plus largement ouvert sur la mer que ne le sont les lagunes actuelles, et offrait de riches potentialités pour la pêche (*Lattara 5*, p. 11-14). Cependant cette disposition favorable s'accompagnait de lourdes contraintes sur les rives : la bordure de la lagune vaseuse était en effet soumise aux variations saisonnières de la salinité du sol et du niveau phréatique. Le terroir de la ville était largement inondable et les crues du Lez durent être, comme par la suite et jusqu'à nos jours, fréquentes et dévastatrices dans cette partie aval du fleuve (*Lattara 5*, p. 15-22).

L'un des aspects qui ressort en premier des analyses palynologiques et anthracologiques est le déboisement déjà très avancé du paysage autour de Lattes dès le Deuxième Âge du Fer. D'une part, les pollens d'arbres (AP) ont dans les échantillons étudiés une représentation réduite (1,1 à 4,4 %), avec une importance notable de la Bruyère arborescente et des formations herbacées, notamment des graminées (*Lattara 5*, p. 35-42). D'autre part, l'anthracologie met en évidence le déboisement de la basse plaine, au moins à partir du IV^e s. avant notre ère, avec la disparition de la forêt riveraine mais aussi semble-t-il d'une forêt riche en feuillus mésophiles (Ormes, Frênes) propre au delta du Lez, inexistante aujourd'hui. À partir du III^e s., le bois de feu domestique est fourni essentiellement par la chênaie, de plus en plus altérée, s'étendant sans doute sur les hauteurs exondées situées à l'est du site. L'utilisation du bois n'est pas seule en cause dans ces déboisements, qui signent également une emprise agricole de plus en plus large (*Lattara 2*, p. 53-72 ; *Lattara 5*, p. 19-21 ; Chabal, 1991, p. 203-206). Terroir très déboisé donc, dès une époque reculée, laissant imaginer un paysage ouvert, ce qu'il faut certainement mettre au compte de l'ancienneté et de l'intensité de l'occupation humaine de cette région (Favory, 1990).

Restituer la topographie des zones palustres dans l'environnement antique de Lattes n'est pas aisé ; les notions sur ce point sont encore provisoires et devront être précisées dans l'avenir, en se servant de toutes les données disponibles : enquêtes à partir des archives (*Lattara 5*, p. 27-34), analyses géolo-

giques et pédologiques, sans oublier ce que peut apporter l'interprétation des images aériennes (*Lattara 1*, p. 34 sq) et satellitaires (Favory, 1992). Ces diverses approches laissent supposer l'importance des zones humides dans le voisinage de l'habitat, non seulement en bordure de l'étang, mais aussi le long du Lez, dans son delta (qui a fortement varié depuis l'Antiquité : *supra*), à l'est et au nord de l'agglomération. Ces étendues inondables ont-elles été drainées du temps de *Lattara* ? Rien encore ne l'indique. Elles étaient en tout cas exploitées comme source de matériaux de construction (chaumes, roseaux et limons pour torchis, adobes, enduits, etc. : *Lattara 2*, p. 28-31) et, au plan vivrier, favorables à la chasse (notamment par la présence d'une abondante avifaune, dont l'analyse précise est en cours) et au développement de l'élevage (ce sont elles qui fournissent en priorité les herbages si lucratifs dans le terroir de Lattes aux XV^e-XIX^e s. : *Lattara 5*, p. 31-32).

La plaine littorale naturellement drainée par le Lez et les petits fleuves côtiers (dont la Lironde, proche de Lattes) s'étend dans tout l'hinterland du site, jusqu'aux premières collines actuellement occupées par les garrigues : vers les contreforts de la Gardiole à l'ouest, vers les collines de Montpellier et de Castelnau-le-Lez au nord, et, au-delà du plateau de Pérols et de Soriech, très loin vers Mauguio et le Vidourle au nord-est. Cette plaine est formée de sols alluvionnaires profonds, frais, équilibrés et fertiles : ici a pu se développer largement l'agriculture, notamment céréalière. Ce sont par ailleurs les secteurs qui gardent les traces de cadastration d'époque romaine les plus nettes, et aussi les plus précoces (*Lattara 1*, p. 16-27 ; Perez, 1990).

À l'est de Lattes se placent enfin les terrasses rhodaniennes, caractérisées par de puissantes strates de galets siliceux enrobés d'argile brun-rouge (où, nous l'avons vu, les habitants de *Lattara* ont puisé du matériau utilisé dans la construction et les réfections périodiques de la voirie) et supportant des sols ferralitiques sableux. D'une altitude de 10 à 20 m au-dessus du niveau de la mer, il s'agit de terres bien drainées, où se situaient sans doute principalement les boisements de chêne vert qui ont fourni l'essentiel du combustible utilisé antérieurement à notre ère. Ces zones boisées auraient été cependant pratiquement épuisées dès l'époque romaine, obligeant la population à utiliser en substitution des espèces moins rentables, comme le tamaris. On a émis l'hypothèse que ce déboisement ait été lié au développement de la viticulture (*Lattara 2*, p. 69-70) : les terrasses en question, au sol caillouteux, représentent

	IVe s. av. n. è.		IIIe s. av. n. è.		IIe s. av. n. è.		Ier s. av. n. è.		Ier s. av. amas	Ier s. de n. è.		TOTAL hors amas	MOYENNE hors amas
	Nb	%	Nb	%	Nb	%	Nb	%	Nb	Nb	%	Nb	%
PLANTES CULTIVÉES													
<i>Céréales</i>	1272	73,02	657	45,82	95	7,96	39	13,78	19	190	67,62	2253	45,67
<i>Avena sativa</i>	5	0,29	4	0,28	1	0,08						10	0,20
<i>Hordeum vulgare</i>	654	37,54	354	24,69	29	2,43	24	8,48	13	57	20,28	1118	22,66
<i>Hordeum sp.</i>	5	0,29	14	0,98	3	0,25				5	1,78	27	0,55
<i>Panicum miliaceum</i>	20	1,15	15	1,05								35	0,71
<i>Triticum dicoccum</i>	21	1,21	2	0,14			4	1,41		2	0,71	29	0,59
<i>Triticum durum/aestivum</i>	242	13,89	108	7,53	34	2,85	7	2,47	6	28	9,96	419	8,49
<i>Triticum d/a-compactum</i>	40	2,30	13	0,91	4	0,34	4	1,41				61	1,24
<i>Triticum monococcum</i>	1	0,06	2	0,14								3	0,06
<i>Triticum sp.</i>	3	0,17	4	0,28	5	0,42						12	0,24
<i>frag. Hordeum/Triticum</i>	281	16,13	141	9,83	19	1,59				98	34,88	539	10,93
<i>Légumineuses</i>	42	2,41	24	1,67	1	0,08				5	1,78	72	1,46
<i>Lathyrus cicera</i>	10	0,57	3	0,21								13	0,26
<i>Lathyrus sativus</i>	3	0,17										3	0,06
<i>Lens culinaris</i>	9	0,52	12	0,84	1	0,08				4	1,42	26	0,53
<i>Pisum sativum</i>	3	0,17	4	0,28								7	0,14
<i>Vicia ervilia</i>	8	0,46	2	0,14								10	0,20
<i>Vicia faba minor</i>	9	0,52	3	0,21						1	0,36	13	0,26
<i>Fruits</i>	425	24,40	750	52,30	1097	91,95	244	86,22	58552	85	30,25	2601	52,73
<i>Olea europaea</i>	1	0,06	2	0,14								3	0,06
<i>Vitis vinifera</i>	424	24,34	748	52,16	1097	91,95	244	86,22	58552	85	30,25	2598	52,67
PLANTES CUEILLIES	3	0,17	3	0,21						1	0,36	7	0,14
<i>Coriandrum sativum</i>	1	0,06										1	0,02
<i>Corylus avellana</i>			1	0,07								1	0,02
<i>Pinus pinea</i>										1	0,36	1	0,02
<i>Prunus spinosa</i>			1	0,07								1	0,02
<i>Quercus sp.</i>	2	0,11	1	0,07								3	0,06
TOTAL	1742	100	1434	100	1193	100	283	100	58571	281	100	4933	100

Fig. 34 — Résultats généraux des prélèvements carpologiques de Lattes.

en effet dans l'environnement du site le secteur le plus favorable pour la vigne.

C'est donc au total un terroir composite et riche en possibilités qui entourait Lattes antique.

UNE AGRICULTURE DIVERSIFIÉE

Panorama des plantes cultivées

Les céréales constituaient certainement la base de la production agricole des populations protohistoriques, comme cela était le cas dans les temps antérieurs, comme cela restera le cas ensuite jusqu'à l'époque moderne (*Lattara 5*, p. 27-34). Les échantillons prélevés dans les couches d'habitat de Lattes ont donné de nombreux restes carpologiques (fig. 34)

dont l'analyse apporte des informations précises sur cette production agricole⁴⁶.

• L'orge (*Hordeum vulgare* L.) est dans les prélèvements la plus abondante des céréales à toutes les époques, spécialement dans les premières phases (IV^e-III^e s. avant notre ère). Les grains conservent souvent leurs enveloppes et des restes de glumes et glumelles. Ils présentent des dimensions ascendantes avec le temps.

46 On trouvera dans les études de R. Buxó les données biométriques et comparatives concernant les espèces rencontrées dans les nombreux prélèvements analysés (*Lattara 2*, p. 73-82 ; *Lattara 4*, p. 101-114 et *Lattara 5*, p. 57-63 ; voir aussi Buxó, 1988). On se contentera ici, pour la carpologie comme pour les autres sciences connexes, de fournir un tableau schématique et très résumé de ces résultats.

- Certains échantillons ont livré des restes de blé amidonnier (*Trilicum dicoccum* Sch.) qui est, aux époques en cause, une espèce relativement rare pendant l'Age du Fer méridional.

- Plus courants sont les blés tétraploïdes (*Trilicum durum*, ou blé dur) et hexaploïdes (*Trilicum aestivo-compactum* Sch., ou blé tendre et blé compact). Avec l'orge vêtue, les exemplaires appartenant à ces espèces sont à Lattes les plus fréquents pendant la période protohistorique. L'état de conservation des restes est bon et les grains sont bien développés. L'absence d'épillet suggère que les grains sont arrivés dans l'habitat nettoyés et aptes à la consommation.

- Quelques restes de blé engrain (*Trilicum monococcum*) ont été retrouvés dans des horizons du IV^e s. et du III^e s. avant notre ère : il s'agit cependant d'une céréale secondaire qui n'a jamais atteint la fréquence des autres espèces (notamment de l'amidonniér).

- L'avoine cultivée (*Avena sativa* L.) est faiblement attestée par rapport aux autres espèces céréalières. Les mensurations des grains sont relativement homogènes, et la taille est plus grande que celle des espèces sauvages.

- Le millet commun (*Panicum miliaceum* L.) se retrouve uniquement dans les niveaux du IV^e et du III^e s.

La production de légumes, et surtout de féculents (pois, fèves, lentilles...), devait être vraisemblablement plus importante qu'il ne ressort du comptage des carporestes, car si les céréales étaient couramment torréfiées et pouvaient facilement être carbonisées lors d'une telle opération, les légumes ne se trouvaient qu'accidentellement au contact du feu : les conditions de la conservation des restes jouent donc en leur défaveur. Pourtant, la variété des espèces de légumineuses identifiées à Lattes est notable : six au minimum, à savoir deux sortes de gesses (*Lathyrus cicera*, gesse chiche, et *Lathyrus sativus*, gesse cultivée ou jarosse), les pois (*Pisum sativum* M.), les lentilles (*Lens esculenta* M.), les ers (*Vicia ervilia* Wild.) et les fèves (*Vicia faba* Wild.). Leur connexion avec les céréales, notamment avec l'orge, suggère une culture soit en association, soit en rotation, selon des pratiques largement attestées dans l'Antiquité et le Moyen Age méditerranéens.

Viennent enfin les cultures arbustives, principalement illustrées par l'olivier et la vigne (bien que les charbons de bois attestent la culture éventuelle d'autres espèces de fruitiers, tels que prunier, sorbier, poirier, cornouiller, figuier : *Lattara* 5, p. 21).

L'olivier est très peu représenté dans les carporestes : tout juste trois noyaux dans les fouilles récentes, s'ajoutant à deux exemplaires signalés dans les fouilles de Henri Prades. Cette rareté est confirmée par la palynologie, qui ne décèle aucune présence d'olivier dans les cinq échantillons étudiés, et

par l'anthracologie, qui ne signale encore aucun charbon d'*olea*.

Les restes de noyaux retrouvés correspondent-ils à la consommation de fruits achetés à l'extérieur (sous forme de conserves en amphore du type de celles qui ont été retrouvées dans le port de Marseille), comme on l'a proposé récemment (Leveau, 1991, p. 91)? Ou bien à une récolte locale, et, en ce cas, sur des arbres sauvages ou cultivés?

La carpologie à elle seule n'apporte pas de réponse satisfaisante. Pour autant, la culture des oliviers n'était pas impossible dans le terroir de Lattes : les terrains limoneux à faible salinité de la plaine littorale en ont supporté à diverses époques, souvent en association avec les céréales, et la commune voisine de Mauguio en a compté jusqu'à 33 ha (5,4 % du terroir) au XVII^e s. (Giacomini, 1990). En l'occurrence, les données environnementales issues des fouilles, à défaut de le résoudre, limitent le problème : si tant est qu'il y eut culture de l'olivier dans l'Antiquité autour de Lattes, celle-ci ne put être que relativement réduite. Les structures de transformation (pressoirs), nous le verrons, le confirment.

Par contre, les restes de pépins de raisin sont légion sur le site (quelque 58571 pépins dans les échantillons analysés), avec une répartition intéressante : c'est à partir de la fin du III^e s. avant notre ère que cette plante prend un grand essor et devient la plus représentée en nombre de restes, tandis que les céréales dominaient dans les phases plus anciennes.

Si au IV^e s. et au début du III^e s. avant notre ère, un usage alimentaire direct (fruit, raisin sec utilisé avec les céréales ou en boulangerie...) peut expliquer, ici comme sur beaucoup de sites de l'Age du Fer méridional, des attestations faibles et aléatoires, seule l'hypothèse d'une vinification sur place est à même de rendre compte des énormes quantités fournies par les niveaux de Lattes datés entre la fin du III^e et le milieu du I^{er} s. avant notre ère, et surtout par les «grands amas» du I^{er} s. avant notre ère. La présence, dans ces derniers, d'éléments de baies et de pédicelles est tout à fait compatible avec l'idée que la plupart correspondent à des rejets de moût pressé (contenant pépins et rafles), dont la carbonisation vient peut-être d'une utilisation secondaire comme combustible.

Qu'il s'agisse à Lattes en totalité de vigne cultivée paraît un fait acquis. Les pépins y sont caractérisés par une forme allongée et par un bec bien individualisé. La valeur moyenne du rapport «largeur sur longueur» oscille entre 66 (IV^e s.), 65 (III^e s.), 65 (II^e s.), 66 (I^{er} s.) et 67 (I^{er} s. de notre ère), ce qui est

tout à fait compatible avec la valeur moyenne associée à la vigne cultivée selon Levadoux (1956) et Renfrew (1973). Mieux : l'observation d'une augmentation extrêmement régulière de la longueur moyenne des pépins depuis le IV^e s. (où elle s'établit en dessous de 4,9 mm) jusqu'au milieu du I^{er} s. avant notre ère (où elle dépasse 5,5 mm) incite à supposer une progressive amélioration des cépages, à mesure que l'on passe d'une culture secondaire (principalement pour le fruit ?) à une culture régulière pour le vin (fin du III^e s. avant notre ère), puis à une culture extensive et probablement spéculative (milieu II^e-I^{er} s. avant notre ère), trois étapes mises en lumière par les courbes quantitatives diachroniques.

L'anthracologie confirme cette évolution, en montrant un taux de charbons de *Vitis* nettement plus élevé au changement d'ère qu'auparavant. Cependant les spectres polliniques, où la vigne n'est présente qu'en faible quantité, invitent à repousser les lieux de culture à une certaine distance de l'habitat, hypothèse compatible avec les conclusions de l'analyse anthracologique, qui supposent que la viticulture a pu se développer principalement sur les terrasses rhodaniennes situées à un kilomètre et plus à l'est du site, au détriment de la chênaie originelle.

Les outils agricoles

L'outillage témoignant directement du travail de la terre est rare dans l'habitat de Lattes. Mais le fait est habituel (sinon toujours explicable) à tel point qu'on ignore presque tout des pratiques culturelles de la Protohistoire méridionale : point d'aires assurés (hors les identifications en réalité peu convaincantes de socs à Entremont et Ensérune), alors qu'il est certain qu'on labourait, notamment en plaine ; rares traces de labours repérées ici et là (Nîmes, *Ambrussum*...), mais qui restent mal datées. Sans doute, ici comme ailleurs, une partie importante des labours se faisait-elle encore à la pioche, objet dont plusieurs fragments existent dans le mobilier des fouilles lattoises à partir du I^{er} s. avant notre ère (fig. 35, nos 6 et 7). N'oublions pas que, très longtemps, la pioche/houe, « charrue du pauvre » (Benoit, 1947, p. 28), est restée l'outil par excellence du labour et du sarclage.

À la moisson étaient probablement dévolues de petites faucilles en fer très recourbées dont les recherches récentes de Lattes ont livré plusieurs exemplaires des III^e et II^e s. avant notre ère (fig. 35, nos 1 et 5). On note encore des serpettes courtes qu'il est tentant d'attribuer (avec toutes les incertitudes habituelles en ce domaine) à la taille de la vigne ou à la vendange (fig. 35, nos 2-4).

On a peu de renseignements sur les instruments voués aux cultures jardinières ; un plantoir en bois, retrouvé dans les fouilles du GAP, pourrait être rattaché à cette activité (fig. 35, n° 8).

Encore quelques cueillettes

Outre un lot abondant et diversifié de carporestes de plantes sauvages synanthropiques (*Lattara* 5, p. 72-75), parmi lesquelles les adventices des cultures, les rudérales poussant dans les espaces occupés par les humains ou par leur bétail et au bord des chemins, et les plantes sauvages spontanées, attestant l'importance de l'anthropisation des environs de l'habitat, quelques graines et fruits témoignent de la persistance d'une modeste cueillette de végétaux sauvages. Cette catégorie, qui comprend surtout des fruits comestibles, se rencontre principalement aux IV^e-III^e s. avant notre ère (*Corylus avellana*, noisetier ; *Prunus spinosa*, prunellier ; *Quercus* sp., gland ; éventuellement peut-être aussi *Rubus fruticosus*) et au I^{er} s. de notre ère (*Pinus pinea*, pin pignon). De telles espèces, qui faisaient partie de la végétation boisée située aux alentours du site, illustrent une cueillette saisonnière de ressources diversifiées, sans pour autant témoigner de la perdurance d'une économie prédatrice.

Conservation et transformation des denrées agricoles

On a vu ci-dessus, à propos des aménagements intérieurs de l'habitat, la fréquence des doliums attestés par leurs fosses d'implantation dans les maisons de Lattes. Trois sortes de disposition de ces doliums ont été observées (*Lattara* 5, p. 169-181) :

- d'une part des récipients isolés, souvent près d'un foyer, témoignent d'un stockage à court terme, pour les denrées (farine, légumes...) d'usage quotidien ;
- d'autres se présentent en batterie de deux à sept exemplaires, généralement dans des pièces ou des espaces jouant le rôle de cuisine (par exemple salles 1/1, 3/6, 7/2A, 73A, 8/3, 8/4...) (fig. 31), parfois dans des petites resserres contiguës à un espace de vie (par exemple salle 8/2) : il s'agit alors d'un stockage à moyen terme, assurant la consommation de l'unité domestique durant un certain temps. Dans cette catégorie se place la pièce 16/10, où deux doliums écrasés sur place étaient en connexion avec une amphore de Marseille couchée sur le flanc et obturée par un tesson de vase (fig. 36) ;
- dans certains cas enfin, les fosses à dolium (de sept à onze exemplaires) occupent l'ensemble d'une salle indépendante et ouverte sur une rue charretière (par exemple salles 1/2, 4/1, 16/1) : ces greniers apparaissent alors comme des structures spécialisées, fonc-

Fig. 35 — Exemples d'outils agricoles retrouvés dans l'habitat de Lattes : 1-5, faucilles et serpettes ; 6, 7, pioches ; 8, plantoir (?) en bois ; 9, 10, esse et tranchet de boucher ; 11-14, couteaux divers.

tionnant dans un système soit de stockage collectif, soit de redistribution commerciale (fig. 37).

Mais d'autres formes de stockage durent exister pour les céréales : ainsi, aux périodes anciennes, les cuves en torchis, bien connues depuis les découvertes de Martigues, dont deux exemplaires ont été rencontrés dans la maison 15 de l'îlot 1 (*supra*, deuxième

quart du IV^e s.) (fig. 38). Des cloisonnements faits d'adobes dressées, qui occupent la moitié de la salle 4/7 aux alentours de 300 avant notre ère, peuvent avoir servi au stockage en vrac (*Lattara* 5, p. 177-178). A noter que pour des raisons évidentes (basse altitude, proximité de la nappe phréatique), le site de Lattes n'a livré aucun véritable silo à l'intérieur ou à proximité des habitations ; quelques larges fosses ont

Fig. 36 — Détail de vases de stockage (dolium, amphore de Marseille) retrouvés en place dans la salle 10 de l'îlot 16 (vers -300/-250). Remarquer la cruche située dans l'embouchure du dolium : il pourrait s'agir d'un vase-mesure destiné à puiser le grain.

Fig. 37 — Exemple de petit grenier spécialisé : l'emplacement des jarres est indiqué par les fosses d'implantation creusées dans le sol (îlot 16, pièce 1, vers -150/-100). Échelle 1 m.

Fig. 38 — Cuve de stockage en torchis (CV1110, îlot 1, salle 15A, vers -375/-350).

cependant éventuellement servi de conteneur en atmosphère aérée.

Mais, les doliums étaient-ils uniquement voués au stockage des grains ? On sait qu'on a depuis longtemps, sur divers critères, supposé que ces jarres pouvaient avoir été utilisées aussi comme cuves pour la vinification (timbres doliaires d'Ensérune représentant une grappe de raisin, absence d'autres structures pouvant remplir cette fonction... : Jannoray, 1955, p. 253 ; Py, 1979, p. 90 ; 1990, p. 440). Les fouilles de Lattes, en fournissant l'opportunité d'effectuer une analyse croisée de l'évolution sur six siècles de la fréquence des fragments de doliums, des apports commerciaux d'amphores vinaires et des découvertes de pépins de raisin, apportent sur ce point les bases d'un raisonnement plus global⁴⁷. Observons ces courbes (fig. 39) : on remarque d'abord la coïncidence de la montée des proportions de pépins de raisin avec la réduction des importations d'amphores (massaliètes et italiques cumulées), et donc de vin, entre 225 et 125 avant notre ère. Or à la même époque, les proportions de doliums subissent une brusque croissance : ce qui permet de supposer que ces conteneurs ont joué un rôle dans la vinification locale (*Lattara 5*, p. 172-174). L'apparition et le soudain développement de cette production de vin aurait dans ce contexte répondu essentiellement à un besoin local, pour compenser une faiblesse conjoncturelle dans l'approvisionnement extérieur.

La deuxième étape de croissance de la viticulture décelée par la carpologie entre 150 et 50 avant notre ère ne correspond ni à une nouvelle baisse des importations d'amphores vinaires (les italiques ayant alors — en partie du moins — remplacé les massaliètes), ni à une nouvelle recrudescence du nombre des doliums (au contraire, ces derniers reviennent à peu près aux pourcentages qui étaient les leurs avant la fin du III^e s.). Cette évolution différente paraît signifier non pas un abandon de la vinification par les indigènes (c'est le contraire qu'indique l'accroissement du nombre de pépins), mais un déplacement au moins partiel de celle-ci hors de la ville : il est en effet possible que le passage, vers 150 avant notre ère, à une viticulture extensive se soit accompagné d'une réorganisation de la production et du territoire, avec l'implantation de fermes sur le vignoble, où se seraient désormais situées les activités de vinification (et par conséquent les doliums utilisés à cette fin). Les études récentes d'occupation du sol dans la plaine littorale montpelliéraine (Favory,

47 Voir déjà sur ce point Py, 1990A, p. 83-84.

Fig. 39 —
Comparaison de l'évolution
des proportions de pépins de
raisin, de fragments
d'amphores vinaires et de
doliums à Lattes,
entre -375 et 100.

1990), qui montrent une première augmentation du nombre des installations rurales à partir du milieu du II^e s. avant notre ère, sont apparemment compatibles avec un tel scénario.

A la transformation des produits agricoles se rapportent encore les instruments de pressage et de mouture. Les fouilles récentes de Lattes ont livré plusieurs éléments de pressoirs attestant une production locale d'huile d'olive au III^e s. avant notre ère (Lattara 5, p. 237-240) : deux fragments de maies et un probable bloc d'assise de montant de treuil étaient dans un remblai de l'îlot 4-sud formé aux environs de -250 avant notre ère, un autre élément de maie en réemploi dans un mur de l'îlot 2 antérieur à -200. L'étude de ces découvertes a été l'occasion d'élargir l'enquête au reste du Languedoc méditerranéen (Lattara 5, p. 240-255), dont les documents ont été jusqu'ici négligés par les études sur le pressage des olives (Brun, 1986 ; Leveau, 1991). Aux pressoirs de Lattes (auxquels on peut associer par hypothèse plusieurs mortiers en basalte qui peuvent avoir servi au concassage préalable des olives) s'ajoutent ceux identifiés à Agde (colonie grecque), à Montfau et à Ensérune (oppidums très ouverts aux influences méditerranéennes) pour attester une production d'huile d'olive — donc une culture de l'olivier —, certes assez modeste relativement à la situation provençale, mais effective sur le littoral languedocien dès avant l'époque romaine, où cette activité se développe par contre dans l'arrière-pays.

Quant à la mouture des céréales, elle est illustrée par les meules, principalement en basalte, dont Lattes a fourni une centaine de spécimens, illustrant

la quasi-totalité des formes en usage dans l'Antiquité en Gaule méridionale, à partir desquels a pu être proposée une typologie évolutive (Lattara 5, p. 183-232).

Si les meules archaïques à va-et-vient à table ovale et molette arrondie, dites «de tradition néolithique» (type A1), sont rares dans les niveaux explorés pour des raisons de chronologie (1 cas), les exemplaires évolués à table rectangulaire et molette ovale (type A2) sont bien représentés aux IV^e et III^e s. avant notre ère (10 cas). A partir de -350 et jusqu'au milieu du II^e s. avant notre ère se diffusent des meules de technologie grecque (dites «d'Olynthe») à table rectangulaire et molette à fente (type A3), dont 15 éléments ont été identifiés. Les meules rotatives basses — schéma dont on a montré l'origine ibérique — apparaissent à Lattes au début du III^e s., avec une première variante où la *meta* et le *calillus* sont de forme cylindrique, avec une surface de broyage plane (type B1, 7 cas). La meule rotative la plus classique, à *meta* conique (type B2) est attestée dès la seconde moitié du III^e s., et perdurera avec diverses variantes jusqu'à l'époque romaine (64 cas). Un exemple enfin de meule rotative haute à *calillus* bitronconique, dite «de Pompéi» (type C1), est attesté à l'époque augustéenne.

La plupart des meules étudiées ont été retrouvées en contexte domestique : ce qui est compatible avec la taille et la forme de ces instruments, destinés à un usage le plus souvent individuel. Mais des indices existent aussi, dès une époque ancienne, d'une tendance à la spécialisation du travail de mouture : soit à travers l'existence de meules de grandes tailles, telles que cette *meta* de la fin du III^e s. avant notre ère mesurant 68 cm de diamètre ; soit sous forme d'aménagements spécifiques : par exemple au

Nombre relatif de restes par espèce, pour chaque séquence chronologique (en%)								
	-350	-300	-250	-200	-150	-125	-50	25
	-300	-250	-200	-150	-125	-75	-25	100
<i>Umbrina cirrosa</i> (L.)	0,9							
<i>Dicentrarchus labrax</i> (L.)	10,9	26,5	21,9	21,4	7,5	22,6	6,5	8,5
<i>Sparus aurata</i> L.	32,9	4,1	33,5	19	6,4	20,9	1,2	0,9
<i>Sparidae</i> (autre que <i>Spar.-aur.</i>)	8,6	14,3	9,1		3,2	11	4,5	10,9
<i>Mugilidae</i>	11,9	12,2	5,5	9,5	5,4	10,5	3,3	
<i>Anguilla anguilla</i> (L.)	11	10,2	18,9	38,1	73,1	8,3	54,3	12,9
<i>Solea vulgaris</i> Q.	1,9	16,3	1,8			1,6	0,8	3,5
<i>Alosa finta rhod. R.</i>	0,9					1,1	0,4	
<i>Mullus barbatus</i> L.	20,5		6,7		2,1	8,3	7,2	6,9
<i>Sardina pilchardus</i> (W.)	0,5		0,6	7,1		2,2	8,1	10,9
<i>Squatina squatina</i> (L.)		2						
<i>Belone belone</i> (L.)		14,3	1,2			1,1	0,2	6,5
<i>Trachurus trachurus</i> (L.)			0,6	2,4				
<i>Scomber scombrus</i> L.				2,4	1,1	2,2	4,5	12,9
<i>Lophius piscatorius</i> L.					1,1			
<i>Clupeidae</i>						1,1	0,5	11,9
<i>Psetta maxima</i> (L.)						7,7	0,2	
<i>Labridae</i>						0,5		
<i>Salmonidae</i>						0,5		
<i>Pleuronectidae</i>							0,7	
<i>Engraulis encrasicolus</i> (L.)							7,3	7,5
<i>Zeus faber</i> L.							0,2	2,9
<i>Serranidae</i>								3,5

Fig. 40 — Place respective (en pourcentages de restes) des différentes espèces de poissons consommées à Lattes entre — 350 et 100.

iv^e s. dans la salle 12BC de l'îlot 1, où une table de broyage était en connexion avec un grand four en cloche plusieurs fois remanié; et, plus clair encore mais beaucoup plus récent, dans la «boulangerie» de l'îlot 5, fonctionnant entre — 50 et notre ère, avec un socle en quart de cercle supportant une meule haute de type Pompéi, et un four à pain rectangulaire bâti en pierres et en briques réfractaires (*Lattara* 5, p. 228-229 et p. 278-279).

D'IMPORTANTES RESSOURCES POUR LA NOURRITURE CARNÉE

La pêche : une activité de premier plan

Les recherches récentes ont clairement démontré, par le nombre des restes et des instruments, que la pêche constituait avec l'agriculture l'une des principales activités vivrières des Lattois. Les analyses entamées sur le matériel ostéologique (*Lattara* 2, p. 101-120 et *Lattara* 5, p. 111-123) ont mis en évi-

dence la multiplicité des espèces consommées (pas moins de 23 sortes de poissons : fig. 40) et l'évolution de la consommation⁴⁸.

Dans un premier temps, entre le iv^e s. et le milieu du ii^e s. avant notre ère, on recherche essentiellement les espèces abondantes en milieu lagunaire : daurades royales et autres sparidés, loups, anguilles, muges ... L'étang est donc, pour la période protohistorique, le principal milieu exploité par les pêcheurs lattois.

A partir de — 125, et plus encore dans la seconde moitié du i^{er} s. avant notre ère et durant le Haut-Empire, on assiste à une double évolution, faite de diversification et de croissance. D'une part,

48 Sur les analyses ichtyologiques de Lattes, outre les données préliminaires publiées dans *Lattara* 2 et 5, voir Sternberg, sous presse, et surtout la thèse de cet auteur (Sternberg, à paraître).

le développement de la consommation des sardines, des maquereaux et l'apparition de l'anchois signent un changement assez net dans la répartition des zones d'activité halieutique, avec un recours de plus en plus fréquent à la haute mer. Concurrément, c'est une croissance continue du nombre relatif des restes de poissons (notamment par rapport aux restes de faune), témoignant que la diversification des lieux et des types de pêche va de pair avec un gain de rentabilité de ce secteur.

Bien sûr, les raisons de cette évolution restent difficiles à déterminer, du fait de leur probable multiplicité : parmi elles, les liaisons avec des incitations culturelles (changement dans les goûts) ne sont certainement pas seules en cause. L'évolution de la situation à l'époque romaine pourrait être aussi le signe d'une accentuation de la professionnalisation de ce secteur, qu'on serait tenté de relier à la fois à l'acquisition de nouvelles technologies et à l'ouverture de nouveaux débouchés régionaux.

L'importance de la pêche dans l'économie locale est sensible également à travers les instruments spécifiques de cette activité (*Lallara 5*, p. 141-156), auxquels on doit en théorie ajouter tout ce qui n'est pas conservé dans ce domaine : nasses, pièges en roseaux, etc. Pour le début IV^e s., la pièce 1 de l'îlot 24 a donné une série de 58 éléments de lest de filet de pêche en torchis, portant des traces de ligatures. Au III^e s., appartiennent plusieurs poids taillés dans des pierres tendres (fig. 42, n^{os} 7 et 8). Du début du II^e s. avant notre ère à l'époque romaine, ces lests seront faits d'une feuille de plomb enroulée sur un cordage (fig. 42, n^{os} 9-32) : c'est à ce type qu'appartiennent les dix-huit exemplaires retrouvés en connexion dans l'îlot 4-sud (fig. 41). L'apparition des instruments en bronze destinés à fabriquer et à réparer les filets est relativement tardive : navettes à filet à partir du I^{er} s. avant notre ère (fig. 42, n^{os} 1-5), crochet du I^{er} s. de notre ère (fig. 42, n^o 6).

Parallèlement, la pêche à la ligne est illustrée par une trentaine d'hameçons, la plupart de grande taille : ils sont présents dès le IV^e s., mais particulièrement fréquents à partir du I^{er} s. avant notre ère (fig. 42, n^{os} 33-60). Une série abondante a été retrouvée naguère dans les sondages effectués dans le comblement du port (Arnal, 1974, p. 222).

Aspects traditionnels et spécifiques de l'élevage lattois

Les résultats actuellement acquis par les analyses de faune mammalienne (*Lallara 2*, p. 85-100 et *Lallara 5*, p. 91-110), même s'ils sont encore partiels, permettent dès à présent de se faire une idée des

Fig. 41 — Détail d'un lot de plombs de filet de pêche retrouvé *in situ* dans la pièce 4 de l'îlot 4-sud (vers — 200/— 150).
Échelle 0,20 m.

grands traits de l'élevage pratiqué par les Lattois entre la fin du IV^e s. et le début de notre ère. Les données rendent d'abord compte de la variété des produits : viande bovine, porcine, ovine, chevaline, et même apparemment canine (fig. 43, A), quelque étonnante qu'apparaisse pour les modernes cette consommation du chien, au demeurant assez largement attestée dans la Protohistoire méridionale.

La trilogie bœuf/mouton/porc constitue une base alimentaire globalement commune aux populations méridionales, peu sensible aux modes (fig. 43, A). L'équilibre entre ces trois produits d'élevage, avec des microvariations de site à site ou d'époque à époque, est très largement respecté durant la Protohistoire, depuis le Bronze final IIIb, alors que dans les périodes antérieures (Chalcolithique, Âge du Bronze) le bœuf dominait plus ostensiblement (Py, 1990, p. 32). Le bœuf constitue néanmoins en poids le principal fournisseur de viande sur les tables protohistoriques (fig. 43, B). Le mouton est toujours dans des proportions élevées, caractéristique bien connue du Midi méditerranéen dont on se sert pour opposer cette région à l'aire continentale où domine ordinairement le porc (Poulain, 1976).

Ce qui frappe certainement au premier abord, c'est la stabilité du troupeau lattois : sur toute la durée de la période prise en compte, le mouton oscille autour de 35 % des individus déterminés ; le porc, démarrant à 25 % à la fin du IV^e s., se stabilise autour de 30 % à partir du milieu du III^e s. ; le bœuf quant à lui, situé autour de 10-15 % des individus

Fig. 42 — Ustensiles liés à la pêche provenant de Lattes.

jusqu'à la fin du ^{II}e s., connaît ensuite une lente progression jusqu'au milieu du ^Ier s. de notre ère, où il dépasse 25 %.

Cette stabilité peut être pour partie liée à une adaptation de la production locale aux potentialités propres du terroir. Mais la composition du cheptel et les ressources qu'on en tire doivent être également considérées comme le reflet d'un type de consomma-

tion, dont le peu de variation sur quatre siècles indique l'enracinement dans les habitudes locales. Les comparaisons élargies avec les gisements plus anciens de la zone lagunaire d'une part, avec l'arrière-pays du Languedoc oriental d'autre part, montrent que ces habitudes sont à Lattes en général assez semblables à celles de l'environnement indigène, notamment pour la place respective du bœuf et

Fig. 43 — Statistiques concernant l'évolution de l'élevage et de la chasse à Lattes entre - 325 et 50.

du mouton, et pour le niveau de la consommation de viande d'élevage (fig. 43, C), dont la croissance est sensible de part et d'autre aux ^{II}^e-^I^{er} s. avant notre ère.

Une divergence importante doit cependant être soulignée : ce sont, du ^{IV}^e au ^I^{er} s. avant notre ère, des taux nettement plus hauts de porc à Lattes que partout ailleurs (alors que la situation s'inverse à l'époque romaine). Sur les sites indigènes du Languedoc oriental en effet, le porc est nettement inférieur au mouton jusqu'au ^I^{er} s. avant notre ère (fig. 43, D, courbe 2 : entre 20 et 60 porcs pour 100 moutons), alors qu'à Lattes il se situe presque au même rang, voire à un niveau supérieur durant certaines périodes (fig. 43, D, courbe 1 : entre 70 et 145 porcs pour 100 moutons). Or, on le sait, le porc représentait dans l'alimentation grecque et romaine l'animal de loin le plus mangé (André, 1981, p. 136-137 ; Bats, 1988A, p. 39 et 64). La question se pose donc — et il reste difficile de répondre — de savoir si cette différence avec le monde indigène de l'intérieur est un indice d'influence méditerranéenne sur l'alimentation lattoise, ou s'il s'agit d'une consommation de type plus nettement urbain, de la même façon qu'à l'époque romaine on a pu opposer des faciès de consommation indigènes, qui restent marqués par la prédominance des ovicapridés, et des faciès soit citadins (Columeau, 1985), soit ruraux mais romanisés (Leguilloux, 1989), caractérisés par des taux plus importants de consommation de porc.

Une place réduite pour la chasse

Outre une multitude d'oiseaux, dont faute d'étude on ne peut encore tenir compte, on chassait autour de Lattes principalement des cerfs et des lapins de garenne. Le rôle cependant de cette activité dans l'alimentation carnée est ici relativement modeste (fig. 43, E), en tout cas nettement plus faible que dans les oppidums contemporains de l'arrière-pays, du fait surtout d'un déficit chronique en cervidés. C'était déjà le cas sur les gisements lagunaires au début de la Protohistoire (fig. 43, F), et invoquer une influence du milieu est dans ce cas assez logique : la plaine littorale, peu boisée, n'était sans doute guère favorable à la chasse aux grands animaux (de même le sanglier semble très peu présent, le loup et le renard complètement absents). Apparemment, la rareté des instruments que l'on peut par hypothèse relier à l'activité cynégétique (quelques balles de fronde tout au plus, sauf à invoquer un usage secondaire des armes de guerre : *Lattara* 5, p. 139-141) va dans le même sens.

Cependant le déficit n'est pas uniforme, et une évolution se ressent dans le temps : ainsi le nombre d'animaux chassés est-il encore proche de la moyenne régionale jusque vers le milieu du ^{II}^e s. avant notre ère (fig. 43, F), après quoi la différence s'accroît nettement entre Lattes et le monde indigène environnant, montrant sans doute ici plus qu'ailleurs l'impact de la pression humaine sur le territoire de vie. Le cerf disparaît même complètement de la nourriture des Lattois au ^I^{er} s. de notre ère (alors qu'il demeure, faiblement certes mais effectivement, sur des sites contemporains comme Lunel-Viel ou *Ambrussum*), ce qui pourra être mis au compte, dans la même logique, de l'exploitation élargie du territoire dont témoignent contemporanément l'accentuation du déboisement, les traces de centuriation et la densification du tissu des installations rurales. Voici encore le cas d'une pratique vivrière moins dépendante d'un milieu donné une fois pour toutes que de l'histoire de l'exploitation de ce milieu par l'homme, au sein d'un processus dynamique où les facteurs naturels et plusieurs secteurs d'activités humaines sont en constante synergie.

Le plateau de coquillages : une évolution des goûts

Près de 30 000 éléments de coquillages ont été recueillis dans les fouilles programmées de Lattes/Saint-Sauveur et plus de 6 000 individus ont été déterminés (*Lattara* 5, p. 125-138). Cette masse, équivalente ou supérieure aux plus hauts taux connus sur les rivages méditerranéens de la Gaule (Martigues, Saint-Blaise : Brien, 1988), est bien supérieure à ce que l'on recueille dans les habitats indigènes de l'arrière-pays (Py, 1990, p. 417). Il y a ici encore, évidemment, un indice clair d'adaptation au milieu. Si au total le poids de nourriture fourni par ces mollusques n'était pas énorme, on rappellera la haute valeur nutritive de ces aliments qui, de ce fait, durent jouer un rôle actif dans la nourriture.

La récolte et la consommation des coquillages connaissent à Lattes trois phases successives. Un premier faciès est propre à l'époque protohistorique (^{IV}^e-^{II}^e s.), avec une forte proportion de moules et quelques coques (fig. 44, A). Puis vient une phase de transition, couvrant le ^I^{er} s. avant notre ère, où les moules sont en nette baisse au profit des tellines (fig. 44, B). Enfin, l'époque romaine se caractérise par une diversification des espèces exploitées et une récolte de plus en plus abondante de murex, d'huîtres et de peignes (fig. 44, C).

Du point de vue quantitatif, la consommation, d'abord assez faible au ^{IV}^e s., croît continuellement au

cours des III^e et II^e s. avant notre ère, pour se stabiliser à partir de -100 à un niveau élevé.

Cette quête intensive correspond-elle, dans l'environnement en question, à une tradition locale? On pourrait être tenté de le croire, en envisageant les situations plus anciennes que le Deuxième Âge du Fer : rechercher et manger des coquillages sont en effet dans cette région des pratiques courantes depuis le Néolithique, comme le montre leur variété dans le village chasséen de Lattes (Mendoza, 1988). Les quantités sont également notables dans les gisements lagunaires melgoriens au Bronze final et au Premier Âge du Fer, du même ordre que dans les niveaux anciens de Lattes (IV^e-

III^e s.), si l'on en juge par les chiffres pondérés par rapport aux découvertes de céramique (fig. 45). Le raisonnement pourrait se contenter de cette donnée quantitative pour conclure qu'au départ au moins les Lattois suivaient une habitude locale ancienne de consommation régulière mais modérée de mollusques.

Cependant, à considérer les types de coquillages collectés, il apparaît que les usages des habitants de Lattes, y compris aux phases anciennes, n'ont guère à voir avec ce qui se faisait quelques siècles plus tôt au bord des mêmes étangs : car les espèces majeures retrouvées dans les habitats des rives nord de l'étang de Mauguio (*Tapes* et *Cardium* essentiellement) (Columeau, 1985A) sont très minoritaires à Lattes, tandis que la moule, qui caractérise sur ce dernier site la consommation protohistorique, y est représentée dans des proportions bien inférieures (de 4 à 5 fois moins).

Cette disparité forte et globale ôte beaucoup de crédit à l'idée d'une permanence « culturelle » dans ce domaine, tandis que l'accroissement rapide de la consommation à partir du III^e s. avant notre ère à Lattes accentue encore par la suite l'écart avec les données « traditionnelles ». Pour autant les goûts lattois durant le Deuxième Âge du Fer ne ressemblent guère à ceux des Grecs d'Olbia ou de Marseille, qui consommaient apparemment moins de coquillages en quantité et en variété (principalement des coques). Par contre, les taux élevés et les espèces renouvelées du I^{er} s. de notre ère s'assimilent assez bien aux goûts « romains », orientés vers les huîtres, les peignes et les murex (Brien, 1989 ; 1990).

Fig. 44 — Évolution de la consommation des coquillages sur le site de Lattes entre -350 et 50.

Fig. 45 — Comparaison de la consommation de coquillages et d'animaux d'élevage d'après le nombre de restes calibré, sur les terramares melgoriens et sur le site de Lattes.

ÉCONOMIE ARTISANALE

On est bien loin de disposer, pour traiter de l'artisanat, d'une documentation aussi abondante que celle illustrant le domaine vivrier. Ce fait est un premier enseignement : dans le quartier en cours de fouille, dont nous avons souligné ci-dessus le caractère résidentiel, les activités de fabrication tenaient une place modeste.

Ce n'était certainement pas le cas dans toutes les parties de la ville : il faut rappeler en effet que dans un secteur plus éloigné du « centre historique » de l'agglomération, au sondage 26 du GAP, les indices apparaissent beaucoup plus conséquents pour une période s'étendant du ^{II}^e s. avant notre ère au ^I^{er} s. de notre ère (*Lattara 1*, p. 93 sq) : poterie, avec une série de pesons en terre cuite abandonnés avant cuisson ; travail de l'os, avec des concentrations de petits objets ; et surtout métallurgie du fer, avec d'importants dépôts de scories réutilisés en remblai.

ACTIVITÉS TRADITIONNELLES

Les données sur les productions manufacturières locales ne manquent cependant pas à Saint-Sauveur. Certaines concernent les petits travaux de transformation dérivés de l'activité vivrière, dont l'insertion dans les pratiques domestiques est traditionnelle : ainsi quelques retouches d'ossements à diverses fins, le travail du bois illustré par de rares outils, ou encore l'activité textile, à laquelle on rattache d'habitude les fusaïoles de terre cuite, dont une partie au moins était employée dans le filage de la laine. Celles-ci sont à Lattes plus nombreuses aux ^{IV}^e-^{III}^e s. qu'ensuite, où elles se raréfient nettement. Si dans un premier temps, leur taux de fréquence pondéré est comparable à celui observé dans les oppidums de l'hinterland, elles accusent entre — 225 et le milieu du ^I^{er} s. avant notre ère un déficit notable, qui montre peut-être qu'une spécialisation du travail a concerné ce secteur à Lattes plus précocement que dans le monde rural indigène. Du reste, les autres instruments que l'on peut relier à ce domaine sont peu abondants dans l'habitat : qu'il s'agisse des pesons de métier à tisser vertical (15 ex.), des aiguilles à coudre en bronze (11 ex.) ou en os (5 ex.) : peu de chose en fait, si l'on considère que ces quelques objets se répartissent sur près de six siècles (^{IV}^e s. avant notre ère-^{II}^e s. de notre ère).

D'autres secteurs de production montrent le développement parfois précoce de pratiques artisanales dans le cadre d'ateliers spécialisés. Nous retiendrons trois exemples : les meules, la poterie et la

métallurgie, qui posent chacun des problèmes spécifiques.

UNE FABRIQUE DE MEULES AU ^{III}^e S. AVANT NOTRE ÈRE

Plusieurs indices ont permis de conclure à l'existence sur le site de Lattes d'une fabrique de meules à la fin du ^{IV}^e et au ^{III}^e s. avant notre ère (*Lattara 5*, p. 215-220). Il s'agit d'abord d'objets non finis :

- une meule à fente, ne présentant aucune trace d'usure, cassée probablement au cours du percement de l'orifice central ;
- un bloc grossièrement préparé pour une autre meule à fente, dont la base et un angle sont dressés et les faces latérales tout juste dégrossies ;
- une *meta* circulaire enfin, dont la surface supérieure a été abandonnée en cours de finition au ciseau.

Ces trois pièces, abandonnées en cours de fabrication à divers stades d'élaboration, datent de la fin du ^{IV}^e s. et du ^{III}^e s. avant notre ère. Deux au moins proviennent du même secteur de la fouille de Lattes/Saint-Sauveur, proche de l'îlot 1.

L'existence d'une fabrication sur place est corroborée par la découverte dans ce même endroit de nombreux éclats de taille en basalte bulleux, du même type que celui utilisé pour les meules décrites ci-dessus. Un sondage à l'extrémité ouest de la ruelle 102, entre les îlots 1 et 2, a rencontré une recharge faite uniquement de morceaux de basalte présentant pour la plupart des arêtes de fracture vives, mais aucune face plane, finie ou usée, comme cela aurait été le cas s'il s'était agi de fragments de meules : l'identification d'éclats de débitage s'impose.

Par ailleurs, les zones d'habitat ont donné plus de 200 fragments de basalte présentant des traces fraîches de débitage, avec une nette concentration dans les limites de l'îlot 1 (plus de la moitié sont dans la seule pièce 7 de cet îlot), au début du ^{III}^e s. On trouve aussi quelques blocs de basalte bruts, ne présentant aucune trace de façonnage, qui prouvent l'importation du matériau sur le site.

La mise en évidence d'une production de meules en basalte à Lattes — durant une période s'étendant au moins sur la fin du ^{IV}^e s. et le ^{III}^e s. avant notre ère — est intéressante à plus d'un titre. On pensait jusqu'ici que cette production était, au Deuxième Âge du Fer, principalement concentrée dans quelques centres privilégiés, situés sur les lieux d'extraction de la pierre utilisée : ainsi pour le basalte, dont sont faites la plupart des meules méridionales de cette époque, on connaissait d'importantes productions au Cap d'Agde en Languedoc (Aris, 1963 ; Jan-

noray, 1955, p. 264), à Bagnols-en-Forêt (Désirat, 1981) et à la Courtine d'Ollioule (Layet, 1949) en Provence.

Le cas de Lattes est quelque peu différent : cet habitat de plaine est situé en effet sur un site dépourvu de toute ressource minérale. Le matériau utilisé pour tailler les meules a donc dû être importé : ce qu'illustrent d'ailleurs directement les blocs bruts signalés ci-dessus. L'analyse pétrographique (*Lattara* 5, p. 233-236) confirme que le basalte provient des carrières d'Agde, ce qui illustre de manière tangible les liens existant entre *Lattara* et la colonie massaliète.

LE PROBLÈME DE LA PRODUCTION CÉRAMIQUE

On n'a recueilli que très peu d'indices relatifs à la production de poterie sur le site de Lattes. On aurait pu s'attendre, dans ce port largement urbanisé et soumis dès le VI^e s. à de fortes influences méditerranéennes, à rencontrer plusieurs séries de vases tournés dont les caractères particuliers auraient suggéré l'existence de fabriques locales à caractère artisanal, dès une phase précoce. L'importance de la consommation potentielle d'une ville de la taille de *Lattara* rendait en effet *a priori* logique de supposer le développement d'ateliers de ce type. Or en réalité, on n'y trouve que très peu de pièces originales apportant l'indice d'une telle production.

La quasi-totalité des céramiques fines et communes tournées de l'Age du Fer, autant qu'on puisse en juger par un examen visuel, se rattache à des groupes exogènes. Cela est évident pour les vernis noirs, même si l'origine de quelques productions n'est pas actuellement définie. Les céramiques tournées plus communes, comme les pâtes claires peintes ou sans peinture, présentent une typologie massaliète quasi canonique, et l'on ne voit pas sur quels critères on fonderait la présomption de l'existence parmi elles de fabrications locales. Il en va de même des autres céramiques montées au tour, qui trouvent toutes des comparaisons extérieures dans une aire très vaste — de la Ligurie à la Catalogne —, et qui de surcroît se rattachent à des traditions céramiques étrangères au contexte régional.

Ces constatations laissent l'impression qu' hormis la céramique culinaire de type « indigène », il n'est guère de vase dans le mobilier protohistorique qui n'ait point été introduit sur le site par le commerce.

On ignore comment et par qui étaient fabriquées les céramiques non tournées traditionnelles, dont il n'est pas exclu que certains spécimens aient

été acquis par les Lattois aux indigènes des oppidums environnant (c'est l'hypothèse que suggère l'examen des dégraissants, en majorité composés de calcaire et de calcite broyés, matériaux inexistant dans le contexte local). Mais à côté de ces vases non tournés se développent, à partir du début du I^{er} s. avant notre ère, des catégories de vases culinaires soit finis au tour, soit montés avec cet instrument, qui sont visiblement fabriqués en série, avec un répertoire réduit à quelques formes normalisées (urnes, coupes à oreilles, coupelles : fig. 46), avec des techniques de montage, de finition et de cuisson mieux maîtrisées et plus régulières, le tout montrant à l'évidence la mise en place d'ateliers voués à cette production.

Certes, ce processus est connu contemporanément dans d'autres zones du voisinage (ateliers des Lens et probablement de Nîmes dans le Gard : Py, 1990, p. 407-408) et de la Provence (ateliers des Alpilles et de la région de Marseille : Arcelin, 1985B). Mais les découvertes lattoises en la matière ne s'assimilent à aucun de ces groupes, leur originalité indiquant très probablement l'installation sur le site d'une ou plusieurs officines artisanales.

Pour l'époque augustéenne et le Haut-Empire, l'analyse typologique et quantitative met en évidence un net accroissement du taux global de vases dits « communs » dans le mobilier. Il n'est pas sans intérêt de relever que, face au retrait de la céramique non tournée protohistorique, ce sont des catégories qui s'inscrivent dans la suite de cette industrie, tant pour les techniques que pour l'aspect et en partie pour les formes, qui accusent la croissance la plus nette et occupent la place la plus importante dans la vaisselle.

Ce fait, s'ajoutant à la relative faiblesse des importations de céramiques fines durant cette phase (fig. 53, B), laisse l'impression que la plus grande partie de la vaisselle était, dans *Lattara* romaine, de production régionale. Les habitants de ce site ont-ils participé à sa fabrication ? Rien n'empêche de l'envisager fermement, dans le contexte d'un développement général de l'artisanat à cette époque — déjà amorcé, nous l'avons vu, dans les trois derniers quarts du I^{er} s. avant notre ère —, aussi bien dans les agglomérations urbaines qu'en milieu rural. Reste à trouver les fours, dont un exemplaire a peut-être été aperçu dans l'un des sondages de Henri Prades (sondage 19 : cf. *Lattara* 1, p. 85-87).

LA MÉTALLURGIE DU BRONZE ET DU FER

La production métallurgique est actuellement celle qui a laissé le plus de traces dans les niveaux préromains de Saint-Sauveur, d'abord à cause d'une

Fig. 46 — Exemples de productions d'un atelier lattois de céramique indigène finie au tour fonctionnant dans la première moitié du 1^{er} s. avant notre ère.

bonne conservation des restes et des structures, ensuite parce que cette activité a été pratiquée assez régulièrement et dans différents contextes.

La cartographie des découvertes de déchets de bronze et de scories de fer des IV^e-I^{er} s. avant notre ère (fig. 47) apporte une première indication : ces documents se rencontrent sous deux formes, soit dispersés dans l'habitat, soit concentrés dans quelques lieux particuliers.

La répartition diffuse des déchets et scories tient non seulement à la reprise de matériaux anthropiques dans les remblais servant d'assise aux sols des maisons et des rues, mais aussi à la persistance, tout au long du Deuxième Âge du Fer, d'une activité de refonte du bronze ou de forgeage du fer à l'échelle domestique. Celle-ci est illustrée parallèlement par des petites structures de travail situées dans l'habitat : ainsi des fosses à feu ovales, conte-

nant quelques gouttelettes de bronze et/ou scories ferreuses, dans des salles qui présentent par ailleurs toutes les caractéristiques de pièces d'habitation (par exemple salle 4/1, FS323 et FS324, vers - 125/- 75 ; salle 4/9, FS251, vers - 75/- 50) ; un foyer aménagé avec une bordure de pierres, associé à des cendres et à un creuset fait de terre mêlée d'un abondant dégraissant (salle 1/7A, FY120, vers - 225/- 200) ; ou encore un très petit four circulaire en terre rouge, avec orifice de ventilation à la base, dans une aire extérieure privatisée (extrémité ouest de la rue 119, FR636, vers - 175/- 125).

A ces cas isolés, occupant un espace réduit et ayant fonctionné peu de temps, s'opposent des ensembles beaucoup plus importants identifiables à de véritables ateliers de métallurgie, associant des lots abondants de scories (fig. 47) et des structures de travail plus conséquentes. Quatre ateliers de ce type

Fig. 47 — Plan de répartition des déchets de bronze et des scories de fer dans le quartier de Lattes/Saint-Sauveur.

Fig. 48 — Vue d'ensemble du four de forge équipant l'atelier situé dans la salle 3 de l'îlot 4-sud (FR775, vers - 375/- 350).
Échelle 1 m.

sont pour l'heure attestés : deux pour le IV^e s., un pour le II^e s. et un pour le I^{er} s. avant notre ère.

Atelier de l'îlot 1

Dans l'îlot 1, il s'agit d'une forge du deuxième quart du IV^e s. installée dans une aire ouverte occupant toute la partie ouest du quartier, soit plus de 100 m² de surface (secteur 11) (fouille et étude dues à J.-Cl. Roux). Un four (FR887) est installé sur un sol de terre battue ; à 2 m au sud, un tas de résidus métalliques mêlés à des cendres et des charbons de bois est étalé sur 2,50 m² ; entre le four et ce tas, l'espace est jonché de scories ferreuses ; non loin, deux calages et une base en pierre marquent l'installation de poteaux, et une zone pavée de tessons d'amphores correspond peut-être à une aire de travail.

Le four est construit dans une cavité peu profonde en pente douce. De forme rectangulaire (112 × 42 cm), il est constitué de deux parois latérales en terre jaune de 10 à 13 cm d'épaisseur, localement vitrifiées. La chambre de chauffe présente en plan la forme d'un trapèze : large de 26 cm près de l'ouverture, elle se rétrécit régulièrement vers l'arrière jusqu'à 16 cm. Au niveau de la gueule du four, une pierre plate en position inclinée montre une usure probablement due au travail du forgeron (frottement des outils ?). Durant l'activité du four, des déchets composés de scories et de loupes de fer se sont accumulés à l'intérieur de la chambre de chauffe. De même, à l'extérieur, devant l'ouverture, des scories se sont déposées jusqu'à atteindre la surface de la pierre.

Atelier de l'îlot 4-sud

Dans la zone 4-sud, une forge très semblable, du milieu du IV^e s., était située en bordure d'îlot, dans une pièce (secteur 3) largement ouverte sur la rue 100 après destruction de deux de ses murs (fouille et étude dues à D. Lebeaupin). Dans un premier état, les structures de travail se limitent à une fosse à feu (FS1104) et un foyer. Le remplissage charbonneux de la fosse a donné un lot de scories de fer qui attestent une première activité métallurgique. Puis est construit un four plus élaboré (FR775), établi directement sur le remplissage de la fosse précédente, et présentant une forme rectangulaire tout à fait comparable à celle de l'exemplaire de l'îlot 1 (fig. 48). La chambre de chauffe, de 95 cm sur 25, est limitée sur les longs côtés par deux parois faites d'adobes posées de chant et soutenues à l'extérieur par un massif de terre franche. Une arrivée d'air coudée, où devait s'encaster un soufflet, est visible au nord. Au sud, une pierre plate rubéfiée par le feu marque l'ouverture. Le fond du four était comblé sur 10 cm par une couche de cendre pure, surmontée de scories ferreuses au milieu desquelles on a relevé quelques petites pierres. Une loupe de fer a par ailleurs été recueillie dans les niveaux de démolition.

A proximité immédiate de l'orifice du four, vers le milieu de la pièce, se tient un foyer lenticulaire, le limon du sol étant légèrement rubéfié et surtout noirci par les

cendres et les charbons (FY778). Il n'a pas été retrouvé de blocs ayant pu servir d'enclume, ni d'installations susceptibles d'en supporter.

Le fonctionnement de l'atelier est à l'origine d'une couche de sédimentation charbonneuse contenant de très nombreux résidus métalliques : gouttelettes de métal dues au trempage, écailles ferreuses résultant de la frappe du métal, scories multiples plus ou moins oxydées.

Des traces de même nature sont présentes en grande quantité à quelques mètres au sud de la pièce 3, dans l'espace 4-6, en bordure de la rue 108. Dans le secteur 6, on a observé un sol sableux rubéfié et noirci par plusieurs feux. Le secteur 4 montre, pour la même période, une surface pavée de tessons d'amphores et de pierres plates, avec foyer circulaire auquel est associé un objet de terre rouge mêlée de dégraissant, approximativement cylindrique, faisant penser à un creuset ou à un moule. La couche qui recouvre ces restes contient des scories ferreuses particulièrement denses autour du foyer, et par endroit des lentilles de sable ou des plaques d'argile jaune. L'espace 4-6 apparaît donc comme complémentaire de l'atelier de forge limitrophe.

Atelier de l'îlot 2

Dans l'îlot 2 a été fouillée une maison à trois pièces dont la chronologie s'inscrit dans le dernier quart du III^e s. et le premier quart du II^e s. avant notre ère. C'est à la dernière période de l'occupation de cet ensemble (phase 2B, vers -200/-175) qu'appartiennent des traces de métallurgie du bronze, localisées dans la pièce 1, au sud-ouest du bâtiment (fig. 49). Un sol de terre battue est percé de sept fosses, dont une, centrale, était apparemment destinée à implanter un poteau, comme le montre un calage de pierres (FS31). Parmi les autres cavités, quatre (FS29, 30, 32 et 34) ont servi de fosses à feu et portent des marques profondes de rubéfaction. Sur la paroi de FS34, on observe une coulée de laitier de bronze. Son remplissage a livré quantité de gouttes et de lamelles de métal, parmi des cendres et des charbons

de bois ; on note aussi un petit fragment de corail, matériau qui a pu intervenir dans la décoration d'un objet en bronze. La fosse FS33 n'a pas de parois cuites, mais possède un remplissage identique. Au centre du secteur, FS28, de forme irrégulière, a pu servir de cendrier pour les autres fosses. Cet ensemble évoque clairement un atelier de petite métallurgie de transformation du bronze (refonte, réparation...).

Atelier de l'îlot 4-nord

À l'extrémité est de l'îlot 4-nord, une salle indépendante (pièce 1), ouvrant sur la rue 100 par une large porte munie d'un seuil en pierre, a abrité durant le deuxième quart du I^{er} s. avant notre ère un atelier de métallurgie traitant apparemment aussi bien le bronze que le fer. Le sol de terre battue de cette officine est totalement noirci par une fine couche de charbon de bois pulvérulent. Au centre de la salle, se tient un foyer profondément rubéfié (FY89), où apparaissent plusieurs traces sous forme de corolles d'argile claire (trois sont nettement identifiées), correspondant probablement à l'implantation de creusets. Quatre rigoles en croix, entamant légèrement le sol et recoupant le foyer, ont été réalisées postérieurement : on en ignore la fonction exacte, mais on a noté que deux d'entre elles contenaient des coulées de bronze encore attachées à leur paroi. À l'ouest du foyer, une plaque d'argile rougie, également en connexion avec des coulées de bronze, s'inscrit dans une microstratification qui correspond à la sédimentation du même sol.

L'ensemble est recouvert par une épaisse accumulation de déchets cendreux et charbonneux (us. 4060) contenant des morceaux de briques rubéfiées, des amas de charbons de bois et de très nombreuses scories de bronze et de fer (scories lamellaires, scories de forge en fer enrobées de rouille, déchets de bronze). De ce niveau proviennent une multitude d'objets fragmentés ou non finis (fig. 50) et cinquante-deux monnaies de bronze et d'argent.

Fig. 49 —
Plan de l'atelier de bronzier situé
dans la salle 1 de l'îlot 2
(vers -200/-175).

Fig. 50 — Moule, ratés de fabrication et objets manufacturés en liaison avec l'activité métallurgique lattoise (nos 1 et 2 : îlot 1, — III^e s.; nos 3 à 35 : atelier de l'îlot 4-nord, vers — 75/— 50).

Une décharge de rebuts retrouvée dans la rue 100, en face de la porte de l'atelier (us. 4007), doit être mise en relation avec son activité. On y a également recueilli de nombreuses scories, des objets cassés en fer et en bronze (fig. 50), ainsi qu'une vingtaine de monnaies.

Que fabriquaient les bronziers et forgerons lattois ?

Les diverses sortes de structures de travail rapidement décrites ci-dessus, s'ajoutant aux observations antérieures du sondage 26 du GAP, prouvent s'il en était besoin que durant le Deuxième Âge du Fer, on travaillait couramment le métal dans la ville de Lattes. Se pose donc le problème de la nature des fabrications en cause, pour un mobilier qui ne porte pas d'ordinaire en lui-même la marque de son origine locale ou extérieure, à l'opposé des céramiques, par exemple.

Quelques ustensiles et rebuts fournissent des indications intéressantes sur ce point. C'est d'une part un moule, retrouvé dans l'ilot 1 (fig. 50, n° 2, vers - 200), qui servait à fabriquer des bracelets à décor de spirale d'une forme bien connue dans la basse vallée du Rhône, et figurant sur une statue d'Entremont (*Lattara* 3, p. 363-364). Ce sont d'autre part des ratés de fabrication, tel cet élément de chaîne-ceinture féminine (fig. 50, n° 1, - 225/- 200), dont les anneaux ne sont pas perforés et la tige de coulée n'a pas été ébarbée ; ou encore cette fibule à arc filiforme proche du type de Nauheim, abandonnée avant enroulement du ressort (fig. 50, n° 6).

Il est plus difficile de décider si les autres objets ou morceaux d'objets recueillis en abondance tant dans l'atelier de l'ilot 4-nord que dans la décharge adjacente de la rue 100 (fig. 50, nos 3 à 35) constituent des ratés ou correspondent à des éléments récupérés, destinés à être refondus (bronze) ou reforcés (fer). La fibule que l'on vient de citer, certains fragments abandonnés en cours de façonnage, d'autres adhérant encore à un morceau de moule en terre, et les diverses sortes de scories et de coulées démontrent du moins qu'on fondait ici le bronze et le plomb, et qu'on martelait le fer. Il est donc possible que nombre de ces objets aient été produits dans l'officine en question. Dans ce cas, il faudrait admettre que de tels ateliers fabriquaient une gamme extrêmement étendue, allant des armes aux instruments les plus divers en fer, des fibules et autres parures aux simpulums et aux clefs en bronze, sans exclure les poids de filet en plomb (deux exemplaires ont été recueillis dans le même atelier), etc. Diversité que l'on retrouve d'ailleurs, avec en plus le

travail du verre, dans les rebuts d'un artisan d'Entremont (Willlaume, 1987).

Moules, ratés et autres déchets démontrent aussi que les métallurgistes lattois ne produisaient pas des mobiliers de typologie spécifiquement locale : tout ou presque est rattachable au répertoire continental surtout, méditerranéen plus exceptionnellement (et peut-être seulement à date récente : par exemple une clef coudée dans l'atelier de l'ilot 4-nord : fig. 50, n° 13). Les données fournies par le gisement sont sur ce point très importantes : elles confirment une hypothèse depuis longtemps émise, plutôt sur la base d'impressions que de faits, à savoir que les mobiliers métalliques de typologie « celtique » majoritaires dans le Midi protohistorique seraient en grande partie d'origine locale. Nul doute que des fouilles stratigraphiques comme celles de Lattes, en affinant la chronologie de ces fabrications, montreront un jour qu'une bonne part des types d'objet en question est mème de création méridionale.

Quant aux fours de forge du IV^e s. avant notre ère, ils apparaissent beaucoup plus évolués qu'on ne pouvait l'attendre. Les seules comparaisons méridionales actuelles sont aux Martys (Aude), mais il s'agit de fours beaucoup plus récents (milieu du I^{er} s. avant notre ère), dans un contexte précocément romanisé, voire romain (Domergue, 1991 ; 1993). Est-on à Lattes en présence d'une innovation locale ou d'une technologie importée, et en ce cas de quelle origine (grecque, marseillaise, ibérique) ? Les recherches à venir devront éclaircir ce point. Contentons-nous pour l'heure de souligner l'importance de ces découvertes, d'autant plus insigne que l'état de conservation des structures est remarquable.

ÉCONOMIE MARCHANDE

Pour l'étude des échanges comme pour beaucoup d'autres domaines, l'archéologie ne témoigne que partiellement. Il faut donc faire avec ce que l'on a : essentiellement les amphores, comme révélateur d'une diffusion de denrées agricoles (en l'occurrence l'huile et surtout le vin), la vaisselle céramique, comme témoin d'une commercialisation des objets et les monnaies, comme outil spécifique de transaction commerciale.

Bien qu'abondante, cette documentation est donc limitée quant aux champs qu'elle illustre. Elle n'en révèle pas moins, en tant que signe, par-delà ses enseignements spécifiques, la succession des princi-

Fig. 51 — Évolution des importations amphoriques sur le site de Lattes : A, pourcentages généraux par grands courants ; B, comparaison des pourcentages de tessons d'amphores massaliètes sur le nombre total de tessons, dans différents contextes ; C, même chose pour le nombre de tessons d'amphores, toutes origines confondues.

paux courants d'apports et le développement des processus d'échange dont on sait l'importance dans l'histoire de l'Age du Fer méditerranéen⁴⁹.

ÉVOLUTION DU COMMERCE AMPHORIQUE : TROIS ÉTAPES

Les amphores sont, dans ce sens, l'un des traceurs les plus significatifs. Très abondantes sur le site

(elles représentent en moyenne 44 % des tessons recueillis à Saint-Sauveur), elles permettent de suivre avec précision l'évolution des importations et les fluctuations du volume de transaction du iv^e s. avant notre ère au 1^{er} s. de notre ère (fig. 51, A). Trois étapes se dégagent nettement.

La première phase est presque exclusivement massaliète : les amphores de Marseille représentent en effet, entre - 400 et - 225, la quasi-totalité des importations amphoriques (fig. 52, A). Il est clair que Marseille bénéficiait à cette époque d'une situation de monopole sur la côte de la Provence et du Languedoc oriental, jusqu'à Agde, alors qu'au-delà, le marché est partagé avec les produits puniques et surtout ibériques.

49 Sur le détail des apports commerciaux à Lattes, d'après les amphores et les céramiques, voir un premier bilan dans *Lattara* 3, p. 329-350.

Fig. 52 —
Évolution des différents
courants d'importations
amphoriques sur le site de
Lattes (pourcentages sur le
nombre total de tessons
d'amphores).

L'amenuisement de ce courant d'échange débute dès -200, et la chute est ensuite rapide, puisque vers -150/-125, les tessons massaliètes ne constituent plus que 13 % des fragments d'amphores recueillis sur le site. Cette chute des importations d'amphores massaliètes est à Lattes plus précoce et plus rapide que sur les oppidums de l'arrière-pays (Py, 1990A), et intermédiaire entre les données indigènes et les chiffres observés en milieu grec, à Olbia et à Marseille même (fig. 51, B)⁵⁰. Ce fait doit probablement être interprété comme une différence dans le traitement des clientèles par les four-

nisseurs, les sites helléniques et hellénisés consommant plus tôt et plus abondamment le vin italien que les sites ruraux, vers lesquels Marseille semble avoir encore écoulé pendant plus d'un demi-siècle ses dernières productions, au moins jusqu'à l'apparition des exportations de masse de la Campanie, dont le démarrage est marqué par la création de l'amphore Dressel 1 dans la décennie -140/-130.

La deuxième phase est, tout aussi nettement, italienne : la croissance des importations de cette origine est particulièrement nette entre -225 et -125, au temps des amphores gréco-italiques (fig. 51, A et 52, A). La domination de l'Italie s'affirme ensuite jusqu'au début de l'époque augustéenne : ce sont alors les arrivages massifs d'amphores Dressel 1.

⁵⁰ Courbes dressées d'après Py, 1990, fig. 31 ; Py, 1990A, fig. 3 ; Bats, 1990, fig. 5 ; Gantès, 1992A, tableau I.

Durant les deux premières phases, un flux réduit provient à Lattes depuis l'ouest : amphores ibériques de la côte catalane et puniques de Carthage sont ici régulièrement attestées par un petit nombre de pièces (fig. 52, B), alors que ces produits sont quasiment inconnus dans l'intérieur. C'est sans doute la marque du port, où pouvaient débarquer de temps à autre un bateau ibère ou ampuritaïn, ce qui n'exclut pas que certaines de ces amphores soient venues avec d'autres navigateurs, comme fret de retour... ou matériel de bord.

La troisième phase est marquée par plus de diversité : entre — 25 et 100, on assiste à l'ouverture des marchés, avec encore des importations d'Italie, mais de plus en plus de productions ibériques (notamment de Bétique) et régionales (surtout les amphores Gauloises 1 puis 4). Le commerce amphorique marseillais, réapparu vers — 50 (type 6 et suivants de Bertucchi, 1992), est alors réduit à la portion congrue (fig. 52, C).

Voici donc rapidement brossé le tableau des origines successives. Mais qu'en est-il des quantités ? De fait, celles-ci varient selon les phases (fig. 51, A ; voir aussi fig. 39) : les taux d'amphores les plus élevés (entre 50 et 60 % du total des tessons recueillis pour chaque période) sont situés entre — 400 et — 225, où domine Marseille. Le remplacement par les amphores italiques n'est que partiel, celles-ci ne dépassant que rarement 30 % des tessons. De même, à l'époque romaine, les taux d'amphores plafonnent à 30 %. Il y a donc, à partir du II^e s. avant notre ère, un déficit notable dans les importations amphoriques : et donc, puisqu'il s'agit en grande majorité d'amphores à vin, dans les importations vinaires. Or nous avons vu que, d'après les analyses carpologiques, il semblait que les Lattois aient compensé ce manque par le développement d'une viticulture locale.

En ce qui concerne le volume des apports d'amphores, les chiffres de Lattes se positionnent globalement bien au-dessus du niveau constaté dans les oppidums indigènes de l'hinterland (fig. 51, C) ; sensiblement plus haut, également, que les données d'un habitat grec comme Olbia, aussi bien aux IV^e-III^e s. qu'au I^{er} s. avant notre ère, les données du II^e s. étant à peu près semblables. La consommation sur place du vin transporté dans les amphores retrouvées dans ces divers contextes restant l'hypothèse la plus probable, on doit sans doute en déduire qu'elle était à Lattes supérieure à celle des indigènes de la région, et des Grecs eux-mêmes⁵¹.

TABLEAU QUANTITATIF DU COMMERCE DE LA VAISSELLE CÉRAMIQUE

Les importations de vaisselle tournée⁵² sont stables au IV^e s. avant notre ère : entre 40 et 45 % des tessons de vaisselle (fig. 53, A). En légère baisse au III^e s., elles croissent assez rapidement en proportion entre — 250 et — 100, pour se stabiliser au I^{er} s. avant notre ère aux alentours de 65 %.

A l'époque romaine, la situation est différente dans la mesure où l'on considère que la plupart des céramiques tournées communes sont soit fabriquées sur place, soit produites dans une région proche. Les mouvements commerciaux lointains se limitent dès lors aux céramiques fines, ce qui réduit sensiblement leur importance (fig. 53, B).

On remarquera, comme pour les amphores, que les importations de vaisselle tournée sont à l'époque préromaine en proportions nettement plus fortes à Lattes que sur les sites de l'hinterland : de sept à deux fois plus entre — 375 et — 50, les taux se rapprochant à l'époque augustéenne (fig. 53, A).

Panorama des importations lointaines

Les céramiques attiques (figures rouges tardives et vernis noir), encore assez abondantes au milieu du IV^e s., disparaissent rapidement dans le siècle suivant, où elles sont relayées par les productions romaines de l'atelier des petites estampilles et catalanes de Rosas (fig. 54, A).

Les importations de Marseille (vases à vernis noir pseudo-attiques jusqu'au début du III^e s., vases à pâte claire peints et non peints, mortiers) dominent très largement jusque vers — 225 (fig. 54, C et D). Cette place insigne est la conséquence de plusieurs facteurs, parmi lesquels il faut retenir la liaison de la diffusion de la vaisselle avec celle des amphores de même origine, dont on a vu l'importance ; sans doute également la polyvalence du répertoire des vases à pâte claire, avec aussi bien des formes ouvertes (surtout en pseudo-ionien peint) que des formes fermées (cruches et olpés). C'est d'ailleurs sur le terrain des vases ouverts qu'agit, à partir de la fin du III^e s., la concurrence des vernis noirs italiens.

Les premiers vases italiques à vernis noir abondamment diffusés en Gaule sont les produits de l'atelier romain des petites estampilles, présents à Lattes dès le dernier quart du IV^e s. et dont la diffusion augmente dans la première moitié du III^e s. Cependant, leur

51 Y compris de Marseille, si l'on en juge par les premières données quantitatives publiées par Gantès, 1992A. Des consommations équivalentes ou supérieures à celle de Lattes ont déjà été observées dans des comptoirs hellénisés du Languedoc, par exemple à Espeyran dans le Gard (Barrauol, 1978) et à La Monédière dans l'Hérault (Nickels, 1989).

52 Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail de la typologie et de la chronologie de chaque classe de céramique importée. Les précisions sur ce point sont et seront publiées à mesure de l'étude des données de fouille : voir déjà Lattara 3, p. 71-98, 151-190 et 247-268.

Fig. 53 —
Évolution des importations de
vaisselle sur le site de Lattes et
dans son hinterland indigène.
A, globalement, par rapport
au nombre total de tessons; B,
par grands courants d'apports.

nombre reste assez restreint. De fait, le véritable démarrage du commerce de la vaisselle italique se place vers - 225, lorsque commencent les apports massifs de la campanienne A, après une phase exploratoire où cette céramique n'est que ponctuellement attestée. La croissance des proportions de campanienne A dans les dernières décennies du III^e s. est tout à fait spectaculaire (fig. 54, B), tant et si bien que ces vases constituent 40 % des céramiques tournées dès le début du II^e s. Le maximum est atteint à la fin de ce siècle, où ils représentent plus de la moitié de la vaisselle en usage.

La campanienne A conserve cette situation dominante sur le site jusque vers - 50, après quoi sa chute est très rapide.

Les autres campaniennes dites « universelles » sont loin derrière, qu'il s'agisse de la campanienne B aux II^e-I^{er} s., et plus encore de la campanienne C au I^{er} s. (fig. 54, A). Cette répartition, avec une domination écrasante de la A jusque et y compris au I^{er} s. avant notre ère, est tout à fait caractéristique du triangle bas-rhodanien (Dedet, 1979).

On s'accorde à considérer qu'avant notre ère, la

Fig. 54 —
Évolution des différents
courants d'importation de
vaisselle céramique sur le site
de Lattes (pourcentages sur le
nombre total de tessons de
vaisselle tournée).

majorité des vases à paroi fine diffusés en Gaule du sud sont de provenance italique. La présence de ces vases est ici particulièrement précoce (dès le milieu du III^e s. avant notre ère). Mais ils restent peu nombreux (et se limitent quasiment à une forme : gobelet Marabini I) jusque vers -75. La période de diffusion maximale se situe dans la seconde moitié du I^{er} s. avant notre ère, où les vases à paroi fine (surtout alors des gobelets Marabini IV) peuvent constituer jusqu'à 7 % des tessons de céramique tournée.

Les céramiques communes italiques, bien que régulièrement présentes, ne sont pas vraiment fréquentes. Si un certain nombre de vases culinaires de

type italo-grec proviennent certainement d'Italie à partir du III^e s. (c'est un type d'instrument bien attesté dans les sites romains républicains), leur nombre plafonne à un taux modeste : 2 à 3 % des tessons de céramique tournée. Quant aux mortiers, apparus dès -250, bien que leur fréquence croisse continuellement jusqu'au milieu du I^{er} s. avant notre ère, ils sont dans des proportions du même ordre. Il faut dire que les fonctions auxquelles correspondaient ces séries utilitaires étaient à Lattes largement remplies par les céramiques non tournées de tradition protohistorique, dont on a vu ci-dessus la relative abondance sur ce site jusqu'à la période romaine.

Les vases communs ibériques sont présents continuellement du IV^e au I^{er} s. avant notre ère. Peu diffusés avant — 250 (1 à 3 % des vases tournés), leur nombre s'accroît ensuite régulièrement pour atteindre 11 % vers — 100 (fig. 53, B), après quoi ils seront en retrait. Deux types de produit — visiblement issus des mêmes ateliers, situés sans doute à Ampurias ou dans son domaine d'influence immédiat — dominant ces arrivages : les poteries communes à pâte rouge ou grise (pour la plupart des urnes basses et larges), et surtout les petites œnochoés grises dites « de la côte catalane », dont l'apparition est contemporaine mais le développement légèrement plus tardif. Les vases peints du genre « sombrero de copa », qui apparaissent dès les environs de — 200, ne représentent que très peu de choses jusqu'au changement d'ère.

Enfin, les importations de vaisselle punique — limitées à des vases communs, très fragmentés et encore mal caractérisés sur le plan typologique — et les importations celtiques sont rares. Ces dernières sont illustrées par quelques vases balustres, d'abord ornés de bandes rouges sur fond blanc, puis portant des décors plus complexes à la peinture ou au brunissoir, enfin inornés.

Échanges de proximité

La circulation de vases régionaux reste limitée à l'époque ancienne : par exemple les productions peintes à pâte claire de la vallée de l'Hérault (« sub-géométrique héraultais ») (Garcia, 1993), dont quelques exemplaires sont attestés dans des contextes du III^e s. avant notre ère.

Le commerce régional s'amplifie au I^{er} s. avant notre ère, avec notamment les séries dérivées des campaniennes. Les imitations de campanienne C, qui apparaissent vers — 100, deviennent courantes à partir du milieu du I^{er} s., à des taux cependant moindres que sur d'autres sites (Nages, Vié-Ciutat, Brignon, Le Marduel, Beaucaire et surtout Nîmes), sans doute à cause de l'éloignement de Lattes par rapport aux centres producteurs⁵³.

On ne reviendra pas sur les séries communes gallo-romaines, dont la plupart ont été commercialisées à l'échelle locale ou régionale, et dont on a parlé ci-dessus, sinon pour rappeler que leur grand développement au Haut-Empire rend plus marginal le commerce des céramiques fines à longue distance. Pour les vases à grande diffusion, on relève ici, comme en général dans le Languedoc oriental, le score relativement faible des sigillées italiques (de 0,3

à 1,7 % des tessons de vases tournés). Les sigillées gauloises, diffusées à partir des années 10/20, sont tout de suite — et restent ensuite — beaucoup plus abondantes (aux alentours de 12 % des tessons de vases tournés). Le quasi-monopole de La Graufesenque dans la fourniture de Lattes en sigillée de la Gaule du Sud est un point remarquable.

CONTREPARTIES, MÉCANISMES D'ÉCHANGE ET ÉCONOMIE MONÉTAIRE

Les contreparties locales du commerce méditerranéen posent, dans tous les gisements antiques du littoral gaulois, un problème constant et de ce fait irritant. Il est en effet difficile de dépasser en ce domaine les propositions hypothétiques et rebattues, mettant en avant selon les périodes et les régions divers « produits », que ce soit le métal, les denrées agricoles brutes ou élaborées, le sel..., voire les esclaves⁵⁴. Préférons, à Lattes, l'aveu que nous ne savons pas exactement ce que les habitants avaient à proposer aux négociants méditerranéens en échange de leur vin et de leur vaisselle. Les données de fouille, en ne privilégiant aucune option, suggèrent sans doute, plutôt qu'une spécialisation, des contreparties variées où devaient entrer à la fois des produits du cru et des denrées en transit depuis l'arrière-pays indigène⁵⁵.

Non moins difficile est la compréhension des mécanismes de l'échange. Les données fournies par les fouilles récentes, si elles ne résolvent pas la question, permettent du moins de raisonner sur des probabilités. Elles invitent d'abord à se défier des théories « primitivistes » actuellement à la mode, qui inclinent à appliquer aux communautés indigènes de la Gaule méridionale les usages des sociétés primitives, notamment en matière d'échange. Dans le cas de Lattes, beaucoup d'aspects (étendue et structuration de l'habitat, pratiques urbaines qu'elles impliquent, quantités d'amphores et de vaisselle méditerranéennes « consommées » sur place, et bien d'autres données sociales sur lesquelles nous reviendrons ci-après) incitent à douter qu'on puisse appliquer à ce site les mécanismes de l'échange primitif, réduits aux dons et contre-dons ou aux cadeaux diplomatiques.

54 Cf. par exemple Morel, 1981, p. 489; Goudineau, 1983, p. 77; Tchernia, 1986, p. 91-92.

55 Voir, à titre d'exemple, la diversité des contreparties que les Ligures proposent dans le port de Gênes, selon Strabon, 4, 6, 2 : « Ils acheminent sur le marché de Gênes des tables de bois, du petit bétail, des peaux et du miel qu'ils échangent contre de l'huile et du vin d'Italie ».

53 Sur la probabilité que des ateliers produisant des imitations de campanienne C aient existé à Nîmes dès le début du I^{er} s. avant notre ère, voir Py, 1990, p. 227.

Fig. 55 — Plan de répartition des taux de vases importés dans la vaisselle (à gauche) et des taux d'amphores par rapport au total des tessons (à droite) dans les niveaux d'habitat du I^{er} s. avant notre ère, faisant ressortir l'ampleur et la régularité de la consommation de l'ensemble des unités domestiques.

A la consommation élargie, de type populaire, dont témoigne la répartition des produits exogènes dans l'habitat (fig. 55), durent nécessairement correspondre des échanges organisés sur la base de pratiques commerciales.

On sait, depuis la découverte du plomb de Pech-Maho (Lejeune, 1988), que les transactions directes entre Grecs et Indigènes, qui se faisaient principalement dans les relais côtiers, pouvaient reposer depuis une période haute sur des règles et des contrats précis, constituant une sorte de droit commercial. C'est certainement dans un tel cadre que s'inscrivaient les échanges lattois : il faut imaginer que des négociants indigènes, sans doute aussi des courtiers étrangers séjournant dans la ville, géraient la collecte des contreparties, l'envoi et la réception des commandes, voire la distribution des produits.

L'analyse des documents monétaires apporte quelques indices confortant ce point de vue. Examinons les données.

Lattes est un gisement particulièrement riche en monnaies. On se souvient que trois trésors, totalisant 3843 monnaies, ont été retrouvés peu après l'identification du site (références *supra*, p. 4). Les sondages et sauvetages du GAP en ont donné plus de 1500 autres, et les fouilles programmées, entre 1984 et 1992, quelque 431 dont 319 bien datées par la stratigraphie, soit au total plus de 6000 monnaies.

Si l'on s'en tient aux exemplaires retrouvés récemment dans de bonnes conditions de contexte, on s'aperçoit que la répartition par centres ou secteurs d'émission (fig. 56, A) varie sensiblement avec le temps (cf. *Lattara 3*, p. 377-390). Marseille jouit d'un quasi-monopole jusqu'à la fin du II^e s. avant notre ère, et tient encore la première place au I^{er} s. avant notre ère, et même au début du siècle suivant, du fait de la durée de circulation des petites pièces de bronze. A partir des environs de -100, les frappes de Nîmes (à légende gallo-grecque puis latine), d'abord faiblement représentées, prennent une importance croissante. Les monnaies en argent à la croix et les autres monnaies de typologie celtique se retrouvent avec constance au I^{er} s. avant notre ère. Les pièces d'autres origines sont soit sporadiques (monnaies puniques, ibériques, d'Italie du Sud...), soit irrégulièrement attestées (monnaies romaines républicaines puis impériales).

L'étude numismatique fournit donc un tableau concordant avec celui dressé ci-dessus à partir des amphores et de la vaisselle d'importation, en valorisant la place majeure de Marseille dans la circulation lattoise, et son retrait progressif face à Rome, qui

Fig. 56 — Statistique générale de la circulation monétaire sur le site de Lattes. A, évolution de la contribution des centres ou zones d'émission; B, évolution du rapport entre argent et bronze.

passé ici plus par le développement du rôle de Nîmes que par une intervention directe et significative du numéraire romain.

Mais, contrairement aux céramiques, les monnaies connaissent du point de vue quantitatif des fluctuations très importantes, qui posent le problème de l'existence d'une économie réellement monétaire.

Le décompte par phase des trouvailles effectuées dans des contextes bien datés (fig. 57, A), aussi bien que la calibration de ce dénombrement par rapport au volume de vases de vaisselle consommés contemporanément (fig. 57, B), indiquent sans ambiguïté que la monnaie ne circule guère dans l'habitat avant -125. Il est clair que du IV^e au II^e s., elle n'est pas encore utilisée dans les transactions

Fig. 57 —
Évolution de la masse monétaire circulant
dans l'habitat de Lattes.

ordinaires (ce que les numismates appellent « le panier de la ménagère ») par les habitants de la ville. Les pièces de monnaie et principalement les espèces d'argent semblent avoir été alors destinées presque exclusivement au commerce avec l'extérieur : les deux dépôts d'oboles massaliètes retrouvés sur le site, qui appartiennent à cette phase⁵⁶, correspondent en effet très vraisemblablement à la thésorisation d'un capital marchand — plutôt qu'à une rétention de type « barbare », où les monnaies seraient conçues comme « bien d'échange » au même titre que les vases précieux (Bats, 1992, p. 275).

Un premier saut quantitatif (encore modeste si l'on en croit la calibration proposée : fig. 57, B) a lieu entre — 125 et — 75, c'est-à-dire immédiatement après la prise de contrôle de la Gaule méridionale par

l'autorité romaine. C'est aussi l'époque d'un premier développement des frappes régionales, comme celles de Nîmes. Dès lors, la domination des espèces de bronze dans le numéraire (fig. 56, B) indique que la monnaie intervient de manière plus régulière dans les transactions quotidiennes.

Mais ce n'est qu'après — 75, et probablement après la Guerre des Gaules, que l'on atteint une circulation suffisante en masse pour que l'on soit autorisé à parler d'économie monétaire généralisée.

Plus étonnant est le fléchissement de la masse monétaire à l'époque romaine : la baisse de la fréquence des monnaies s'amorce dès la phase augustéenne et aboutit à une véritable raréfaction au Haut-Empire, du moins sur la base des fouilles dont il est ici question : mais il est vrai que peu de niveaux postérieurs à — 30 ont été fouillés à Saint-Sauveur, et il faudra attendre de disposer d'une documentation plus fournie sur cette période pour conclure sur ce point.

Ce n'est pas l'un des moindres intérêts du numéraire daté par la stratigraphie de Lattes que de mon-

⁵⁶ A savoir : le trésor n° 1, composé d'environ 2000 oboles de Marseille en argent (Majurel, 1966) et daté du début du II^e s. avant notre ère et le trésor n° 2, qui contenait 993 oboles de Marseille (Majurel, 1967, p. 398-406) attribuées au III^e s. avant notre ère.

trer de manière particulièrement nette la compatibilité des données sur la circulation monétaire dans ce gisement côtier avec ce que l'on sait sur ce sujet du monde indigène de l'intérieur. Contrairement à ce que l'on aurait pu supposer, en se fondant par exemple sur les échanges d'amphores et de vaisselle — qui se placent, on l'a vu, à un niveau quantitatif nettement supérieur à ce que l'on observe dans les oppidums de l'hinterland — l'accession à la pratique monétaire dans les transactions quotidiennes ne se fait pas ici beaucoup plus tôt que dans la région nimoise, par exemple, où l'on a mis en évidence une évolution à peu près synchrone du phénomène (Py, 1974 ; 1990, p. 229-230).

Ces remarques invitent à distinguer le rôle précoce et particulier de la monnaie, principalement d'argent, au sein des rapports « internationaux », dans lesquels un site portuaire comme Lattes était directement impliqué, et les pratiques locales traditionnelles en matière d'échanges internes, qui longtemps, ici comme ailleurs, ont reposé principalement sur le troc. Les rares pièces antérieures au I^{er} s. avant notre ère perdues dans l'habitat relèvent sans doute du contact entre les deux systèmes, plutôt que de l'existence d'un système mixte, dit parfois « proto-monétaire » (Clavel, 1975, p. 52), dont le principe est en lui-même contestable (Py, 1990, p. 257, n. 24).

SUR QUELQUES ASPECTS DE LA VIE SOCIALE

Déboucher sur des considérations d'ordre social est l'ambition de toute grande fouille urbaine. Le bilan des neuf premières années de recherches programmées dans la ville de Lattes permet-il d'avancer dans ce domaine particulièrement difficile, notamment pour la Protohistoire où la rareté des textes concernant les structures socio-politiques indigènes rend l'entreprise particulièrement délicate ? En fait, si les données ne manquent pas, leur exploitation n'est pas encore assez avancée pour permettre d'aller très loin sur le sujet, et l'on devra se contenter d'évoquer quelques aspects, à mettre au crédit du dossier ouvert dans le Midi de la France par les recherches de ces vingt dernières années⁵⁷.

Une première constatation concerne l'ampleur et l'organisation de l'agglomération. Ce que l'on voit

de la ville dans ses phases récentes (à partir du II^e s. avant notre ère) donne l'impression que les *Lattarenses* constituaient une communauté importante et relativement structurée. L'enracinement des principaux éléments constitutifs de l'ordonnance urbaine dans un passé beaucoup plus ancien, au moins depuis le début du III^e s. pour la voirie, depuis le IV^e s. pour le découpage en îlots, et depuis la fin du VI^e s. pour le tronçon connu de l'enceinte, laisse présumer, bien que les fenêtres ouvertes sur ces périodes soient encore limitées, l'ancienneté de cet état de fait et une certaine stabilité de l'organisation d'ensemble.

Ces données ne sont pas négligeables, notamment si on les rapporte au contexte. Prenons l'exemple de la surface : à une période où les oppidums provençaux ne dépassent que rarement 2 ha, où la plupart des sites languedociens sont compris entre 1 et 7 ha, *Lattara*, avec la vingtaine d'hectares que couvre l'habitat du Deuxième Âge du Fer, se positionne parmi les agglomérations les plus vastes du Midi méditerranéen, telles que *Theliné*/Arles, *Nemausus*/Nîmes, *Bessara*/Béziers ou *Naro*/Montlaurès, dont certains textes soulignent le rôle de capitale régionale. Si l'on atteint pas la moitié de ce que devait occuper Marseille, n'oublions pas qu'*Olbia* (2,7 ha) ou la *Néapolis* d'*Ampurias* (2,8 ha) aurait presque pu entrer tout entier dans le chantier actuellement ouvert à Saint-Sauveur.

Lattes apparaît donc, à l'échelle de la Protohistoire, comme une « ville » conséquente ; son tissu urbain dense implique sans doute une population assez nombreuse.

Outre l'application d'un plan régulier, la gestion de la voirie fait ressortir l'existence d'une « administration » publique efficace. Les campagnes de réfection des rues charretières, par le volume de matériaux mis en œuvre et par leur répétition, ont certainement entraîné des charges considérables pour la communauté. Le respect de ces axes par les riverains, la rareté des appropriations à des fins privées (à l'inverse de ce qui se passe pour les ruelles ou les impasses), trahissent la présence d'une réglementation et d'une autorité capable de la faire appliquer sur le long terme.

Parallèlement, l'analyse des habitations laisse entrevoir des différences de conditions sociales apparemment plus sensibles que dans la plupart des sites contemporains. Avec des maisons en moyenne plus spacieuses et plus divisées (depuis le IV^e s.), une spécialisation plus précoce de l'espace, un soin et une ornementation plus poussés des intérieurs, l'habitat lattois apparaît relativement évolué. Dès la fin du III^e et le début du II^e s. avant notre ère, l'existence

57 Sur ce thème, on verra principalement pour la Provence : Arcelin, 1984 et 1992 ; et pour le Languedoc : Py, 1984A et 1990.

Fig. 58 — Écritures à Lattes (échelle 1/1) : 1-4, graffites étrusques ; 5-18, graffites grecs et gallo-grecs ; 19, graffite latin.
En bas, évolution du nombre calibré de graffites.

de vastes demeures présentant des aménagements ou un plan à fortes connotations méditerranéennes montre l'enclenchement d'un processus de différenciation sociale qui, dans les régions à l'entour, ne se mettra en route qu'un siècle plus tard, en période de romanisation.

Ces légères mais sensibles différences doivent probablement être imputées d'abord à la fonction commerciale du port, induisant un niveau de vie en moyenne supérieur à celui du monde rural ; ensuite, probablement, aux contacts exogènes découlant de cette fonction.

L'un des indices du rôle social des contacts méditerranéens se trouve dans l'usage de l'écriture (*Lattara 1*, p. 147-160), particulièrement précoce à Lattes, où — rappelons le — des graffites en lettres étrusques (fig. 58, nos 1 à 4) sont gravés sur place dès la fin du VI^e s. avant notre ère (*supra*, p. 15). À partir du V^e s. cependant, l'écriture grecque se substitue à l'écriture étrusque (en même temps que les amphores de Marseille remplacent celles d'Étrurie), pour un petit nombre de graffites sur céramique attique ou à pâte claire. Ces graffites en lettres grecques se multiplient aux II^e et I^{er} s. avant notre ère, avant d'être remplacés au début de notre ère par l'écriture latine.

L'utilisation de l'écriture, plus ou moins courante selon les époques (fig. 58 en bas), est donc une constante dans le port de Lattes, alors que les indigènes du Languedoc oriental, comme ceux de la Provence, ne connaissent en général son usage qu'à date tardive (II^e-I^{er} s. : Lejeune, 1985).

Mais ces graffites posent aussi, dans ce contexte, la question du polylinguisme. On a vu qu'au départ, les graffites étrusques avaient toute chance de transcrire des noms étrusques. Par la suite, plusieurs graffites en lettres grecques pourraient transcrire des noms propres ou des termes grecs, notamment ceux employant des signes rarement utilisés en « gallo-grec » (η, ξ, χ ou autres) parce que non adaptés ou non nécessaires à la transcription de phonèmes celtiques. Deux abécédaires (fig. 58, nos 8 et 9) témoignent de l'apprentissage de l'alphabet, et l'un d'eux porte même le terme grec *χνᾶξ* (« petit lait »), d'un emploi fort rare et quasiment réservé aux exercices d'écoliers (*Lattara 1*, p. 148 ; Bats, 1988). À leur côté, les graffites de propriété sous forme d'anthroponymes de souche celtique (λουκ[ος], ουλοολος, μακκος, δουνου ...) (fig. 58, nos 5, 6, 14, 16 ...) ne manquent pas aux II^e-I^{er} s. avant notre ère, témoignant (comme plus tard les stèles de la nécropole) de la nature indigène du fonds de la population lattoise.

Si les graffites se raréfient durant le Haut-Empire (fig. 58 en bas), l'un d'entre eux, retrouvé dans l'îlot 3 de Saint-Sauveur, illustre dès lors la pratique de la langue latine : « Pone me », lit-on autour du fond d'un vase sigillé, « Domnae sum », autre façon, plus littéraire, de marquer la propriété (fig. 58, n° 19).

Voici donc des domaines où Lattes présente par rapport au voisinage quelques décalages chronologiques, quantitatifs ou qualitatifs. Mais sur bien d'autres plans touchant aux pratiques sociales, c'est sur les compatibilités avec la civilisation autochtone du Languedoc oriental qu'il convient d'insister. Notamment en ce qui concerne les rites et les croyances.

Une importante série (la plus riche actuellement connue) de plaques-foyers décorées (fig. 59), accompagnée de nombreux chenets en terre cuite à tête animale (*Lattara 5*, p. 295-305), renvoie à des pratiques liées aux foyers tout à fait typiques de cette région (entre Rhône et Gardiole). Si l'on a pu montrer le statut ambigu de ces instruments, dont un emploi utilitaire est avéré (Py, 1990, p. 784-798 ; Dedet, 1990, p. 154-155), leur position toujours centrale dans les pièces où on les trouve (*supra*) et leur place dans l'habitation (en général dans une pièce retirée, parfois très petite, souvent munie de banquettes) suggèrent à tout le moins un rôle spécial, et

Fig. 59 — Exemple de foyer décoré de Lattes (pièce 1 de l'îlot 24, vers — 375/— 350). Échelle 0,50 m.

sans doute une participation à un rituel domestique dont il est difficile cependant de préciser la forme.

D'autres pratiques magico-religieuses perpétrées dans le cadre des habitations sont également bien connues régionalement :

- les dépôts contenant un vase percé, évoquant des libations (Py, 1990, p. 784-785), dont un exemple du III^e s. existe dans l'îlot 1 (*Lattara 3*, p. 46);

- les dépôts d'animaux dans un vase enterré sous le sol d'une maison, qu'il s'agisse d'ossements d'oiseaux (îlot 4, DP241, vers - 75/- 50) ou de serpents (deux exemplaires dans l'îlot 20, DP1003 et DP1017, vers - 200) (fig. 60), ou les deux associés (îlot 3, DP246, vers - 125/- 100) (*Lattara 3*, p. 399-401), formes d'ex-voto sans doute propitiatoires dont on connaît des parallèles à même époque à Ensérune (oiseau), Nages (oiseau et serpent) et *Ambrussum* (serpent) (Py, 1990, p. 805);

- enfin, intermédiaires entre le domestique et funéraire, les enterrements d'enfants périnataux, rite dont les recherches récentes ont montré l'extension dans la Protohistoire méridionale (Dedet, 1991). Les fouilles du GAP en avaient déjà donné quelques exemples, répartis entre le V^e et le I^{er} s. avant notre ère (Arnal, 1974; Prades, 1984). Six autres ont été découverts récemment et analysés par V. Fabre (*Lattara 3*, p. 392-403). Les plus anciens (îlot 1, IV^e et III^e s. avant notre ère) sont en pleine terre, tandis que les plus récents (îlot 4-nord, I^{er} s. avant notre ère) sont enfouis dans des urnes non tournées.

Plus étonnant est le dépôt retrouvé dans la salle

Fig. 60 — Dépôt votif d'un serpent contenu dans une cruche massaliète et enterré sous le sol de la pièce 3 de l'îlot 20 (DP1003, vers - 200). Échelle 0,05 m.

7 de l'îlot 3, où, sous le sol de la cuisine-resserre de la grande maison dont nous avons parlé, se trouvait enterré le crâne décollé d'un jeune enfant (un an et demi), en compagnie d'une mandibule de porc (fig. 61), le tout étant protégé par un fragment de dolium. Ce dépôt (SP138, fin du III^e s. avant notre ère) correspond apparemment à une inhumation secondaire partielle; son caractère rituel est accentué par l'accompagnement du fragment de crâne de porc, élément que l'on retrouve fréquemment dans les tombes préromaines du Languedoc oriental (Py,

Fig. 61 — Dépôt d'un crâne d'enfant accompagné d'une mâchoire de porc, sous le sol de la pièce 7 de l'îlot 3 (SP138, vers - 225/- 200). Échelle 0,20 m.

1990, p. 782). Si aucun exemple semblable n'est connu à même époque, cet enterrement rappelle des pratiques observées dans les gisements lagunaires voisins (étang de Mauguio) pour le Bronze final et le Premier Age du Fer (Py, 1990, p. 801-802).

Par opposition avec ces traces diverses cantonnées dans l'enceinte des habitations, on doit constater l'absence, dans l'état actuel des recherches, de tout bâtiment visiblement destiné à un usage public⁵⁸ et, *a fortiori*, de complexe monumental à caractère politique ou religieux. Rappelons que les seules données tangibles sur ce point concernent un petit *sacellum* d'époque romaine dédié à Mercure et situé non loin de la nécropole, c'est-à-dire hors des murs.

Certes, cette carence correspond à la rareté assez générale des monuments publics dans les oppidums du Midi gaulois⁵⁹, hors des cas spécifiques que constituent les sanctuaires, tels que Roquepertuse, *Glanum* ou Nîmes. Mais ici comme dans d'autres gisements, il convient de tenir compte des conditions de découverte et de recherche. Bien qu'à Lattes la surface fouillée d'un seul tenant soit d'ores et déjà notable, bien que les sondages y aient été nombreux, on ne connaît encore qu'une partie minime de la ville (moins d'un dixième), et l'on a principalement touché à des zones de résidence, ce qui laisse de larges possibilités. La découverte dans l'îlot 17 d'un chapiteau toscan (fig. 62) en réemploi comme base de pilier dans ce qui paraît être un entrepôt ou un portique, celle d'un acrotère en calcaire dans le sondage 17 du GAP (*Gallia*, 31, 1973, p. 492) laissent présager l'existence, au moins à partir du II^e s. avant notre ère, de constructions de ce type.

Pour ce qui concerne la période ancienne, signalons deux stèles à angles chanfreinés en réemploi dans des murs du IV^e s., qui renvoient à un type de monument bien attesté en Provence (Bessac, 1985) et en Languedoc oriental (Py, 1990, p. 805-809; Garcia, 1992A), mais dont la fonction reste énigmatique.

Ces documents épars, dans leur nature comme dans leur signification, ne peuvent évidemment suffire à fonder une appréciation globale de la société lattoise et de son évolution. Il faudra y ajouter tout ce que pourra fournir une analyse plus poussée de l'habitat et de son fonctionnement, l'étude approfondie

Fig. 62 — Chapiteau toscan en réemploi comme soutènement de pilier dans un hangar d'époque romaine (îlot 17, salle 1). Échelle 1 m.

die des facteurs économiques et de leur aspect sociologique (notamment ce qui concerne les formes de production, rapidement évoquées ci-dessus, mais aussi les formes de transaction et de redistribution commerciales), ainsi que l'exploration prochaine du port, susceptible d'éclairer le sujet d'une manière particulière.

*
**

Le statut et la place de l'agglomération portuaire de *Lattara* parmi les communautés urbaines protohistoriques du Midi de la France, et son rôle au sein des mouvements commerciaux et coloniaux qui concernent la Méditerranée nord-occidentale durant l'Age du Fer, sont les points essentiels sur lesquels les résultats des recherches lattoises permettent de proposer quelques réflexions finales.

⁵⁸ Mis à part, bien entendu, deux composantes du paysage urbain qui appartiennent à d'autres registres, à savoir le rempart et le port.

⁵⁹ Voir le dossier consacré à ce thème par les *Documents d'Archéologie Méridionale* (Garcia, 1992A).

*Lattes : agglomération indigène
du Languedoc oriental*

La nature indigène de l'agglomération préromaine ne fait aucun doute. Plusieurs arguments en apportent témoignage. D'abord, bien sûr, le nom antique de l'agglomération, qui, selon les philologues, serait assez clairement de formation celtique : le radical *lat se rattacherait au celtique *latis* signifiant « marais ». Le suffixe *ara a été rapproché de la racine *ar, signifiant « eau », que l'on retrouve dans de nombreux noms de fleuves, rivières, vallons. *Lattara* serait donc la ville « du marais et du fleuve », ce qui au demeurant correspond parfaitement à sa situation antique, au bord d'un étang littoral et à l'intérieur des bras du delta du Lez (Demougeot, 1966, p. 97 ; *Lattara 1*, p. 5-13).

L'habitat de la fin du VI^e s. fait suite à des occupations successives du site remontant à une époque ancienne (Néolithique moyen, Bronze final III, Premier Age du Fer), mais apparaît aussi en rupture avec elles, dans la mesure où il s'agit dès lors d'une ville entourée d'un rempart et largement urbanisée.

Cependant, la trame urbaine telle qu'on l'observe au Deuxième Age du Fer, régulière et solide, ne doit pas nous tromper : si des influences extérieures ont certainement joué dans le processus de structuration dont elle témoigne, les constructions tant privées (unités domestiques) que publiques (rempart) relèvent pour la plupart de plans et de techniques dont l'élaboration par les indigènes fut progressive et locale. L'absence remarquable de véritables espaces publics, d'ouvrages édilitaires tels que les canalisations, par exemple, ou encore l'accolement de maisons contre le parement intérieur du rempart, sont autant de traits qui nous éloignent sensiblement de ce que pouvait être une cité coloniale en Méditerranée occidentale.

Les pratiques culturelles ou rituelles reconnues à ce jour dans l'habitat (stèles anépigraphes à angles chanfreinés, foyers d'argile décorés, chenets zoomorphes, dépôts votifs ou funéraires...) participent d'usages largement attestés dans le contexte régional. Et le *corpus* des anthroponymes inscrits sur la vaisselle ou sur les stèles de la nécropole gallo-romaine, en grande partie de souche celtique, confirme la nature indigène du peuplement de la cité.

L'analyse du mobilier céramique et particulièrement des productions non tournées, relativement abondantes, permet en outre de rattacher Lattes au faciès du Languedoc oriental, apparenté à celui de la

Provence rhodanienne, mais bien distinct du faciès « ibéro-languedocien » du Languedoc occidental et du Roussillon.

Un terroir favorable et un artisanat précoce

Certes, les travaux récents ont surtout porté sur l'habitat *intra-muros*, mais l'étude des restes animaux et végétaux, des artefacts liés aux activités d'acquisition ou de production (instruments de pêche, de chasse, d'agriculture...), des aménagements domestiques relatifs à la transformation et au stockage, associée à l'analyse des potentialités du milieu, permet d'avoir une image assez précise de l'utilisation du territoire lattois.

La variété des terrains disponibles ainsi que la présence du fleuve et des étangs laissent entrevoir un terroir diversifié, dont l'exploitation large et intense permettait une production importante capable de garantir une réelle autonomie aux *Lattarenses*. En cela, la situation de Lattes est proche de celle des autres agglomérations préromaines, où la place des activités vivrières apparaît prédominante. Mais cette autosuffisance n'exclut pas la capacité probable, quoique difficilement quantifiable, de dégager des surplus non négligeables.

L'existence d'activités manufacturières spécialisées pourrait découler de la présence d'une communauté urbaine dense, constituant un marché interne, et favorisant l'apparition de classes d'artisans. Ces activités sont particulièrement tangibles en ce qui concerne le travail du fer et du bronze, dont on sait la place qu'il occupait dans les sociétés protohistoriques.

*Lattes, pôle économique portuaire
à l'interface entre deux mondes*

Mais ces deux aspects — activités vivrières et artisanales — ne suffisent pas à définir le système économique lattois. La quantité des importations méditerranéennes retrouvées sur place, qu'il s'agisse de conteneurs de transport (amphores) ou de produits finis (vaisselle), la thésaurisation et la circulation monétaires attestent aussi l'importance de la fonction commerciale.

Située à l'interface entre deux mondes — indigène et méditerranéen — la ville portuaire de Lattes donne une image dynamique des sociétés autochtones : il est clair que cette cité a joué un rôle d'intermédiaire dans un processus d'échange élargi, qui a évolué dans le temps, au gré des acteurs en présence et des systèmes en usage.

Une première étape concerne la « fondation » de la cité à la fin du VI^e s. Bien que prenant place dans la période de montée en puissance de l'*emporia* mas-

saliète, qui voit la création de comptoirs littoraux et l'organisation d'un vaste domaine commercial, cette phase de la ville, pour ce qu'on en connaît, apparaît fortement marquée par la présence étrusque (abondance relative des amphores étrusques, attestation unique en Gaule de vases en *bucchero* tardif et en céramique commune tournée, lot exceptionnel de graffites en écriture étrusque...). Deux scénarios ont été envisagés à ce propos (Py, à paraître A) : soit la création d'un petit comptoir étrusque assez actif pour agréger rapidement une population indigène et voir se former en quelques années autour de lui une ville conséquente ; soit la naissance, dans un contexte économique favorable, d'une agglomération indigène au bord de l'étang et du Lez, position avantageuse pour le commerce maritime, qui aurait fourni à un groupe de négociants étrusques un cadre favorable pour une implantation effective. Ces hypothèses devront être vérifiées, mais la vocation de pôle de redistribution semble d'ores et déjà démontrée pour Lattes archaïque.

Si l'on sait encore peu de choses du ^{ve} s. avant notre ère, il est certain qu'à partir du début du ^{iv}e s., c'est le facteur massaliète qui est prédominant. On l'a vu pour le vin et la céramique, mais de nombreux témoignages confirment cette position qui prend des allures de monopole : désormais, les Lattois consomment grec, et en proportion élevée par rapport aux autres sites indigènes du Languedoc. On doit envisager aussi qu'ils ont participé à la diffusion des produits massaliètes dans un arrière-pays plus ou moins lointain. Les découvertes réalisées sur les oppidums voisins de *Sextantio* à Castelnau-le-Lez ou de La Roque à Fabrègues, par exemple, en font état, le Lez et sa vallée jouant apparemment un rôle de voie de communication et de transport.

Il existe de fortes probabilités qu'aient résidé à Lattes quelques négociants ou familles grecques. Cette présence est pour l'heure suggérée, plus que prouvée, par différents signes : par exemple la maison à cour de l'îlot 9, la maison à *triclinium* et pavage en *opus signinum* de l'îlot 3, les abécédaires témoignant de l'apprentissage non seulement de l'écriture, mais aussi de la langue grecque...

On a noté la difficulté d'établir la nature des contreparties indigènes qui ont pu intéresser les négociants massaliètes, et par-delà de définir le statut commercial de Lattes protohistorique. Seuls quelques hypothèses de travail peuvent être avancées.

Il est improbable que ces contreparties aient été uniquement issues des ressources locales, qu'il s'agisse de produits agricoles ou de transformation. On peut être au contraire tenté de voir dans le port de Lattes un centre de redistribution (selon le modèle du *port of trade* : cf. Bats, 1992), où auraient abouti les productions de l'hinterland et où se serait effectué l'échange. Cependant, pour l'heure, cette vision n'est guère confortée par la fouille, qui n'a révélé aucun quartier de docks ou autre espace de stockage pour l'exportation. Une autre hypothèse a été émise (*Lattara* 5, p. 181), selon laquelle on serait en présence d'une structure de type *epineion* : port de commerce marquant l'accès à un riche arrière-pays, espace qui ne serait pas voué au seul échange de produits bruts (indigènes) contre des produits transformés (grecs), mais lieu de prestation de services, plaque tournante économique et centre vital d'une communauté indigène en contact direct avec les commerçants méditerranéens.

Il s'agit de questions essentielles pour lesquelles on a beaucoup à attendre des futurs travaux de terrain lattois, et notamment de l'exploration du port, qui est programmée pour les prochaines années.

Michel PY et Dominique GARCIA

Origine des documents :

F. Brien (fig. 44) ; R. Buxó (fig. 34) ; L. Damelet (fig. 1, 9, 11, 15, 59) ; D. Garcia (fig. 27, 36, 37, 60, 62) ; A. Gardeisen (fig. 43) ; Chr. Landes (fig. 7) ; J. López (fig. 8) ; Chr. Maccotta (fig. 12-14, 19, 20, 24-26, 28, 30, 31, 41, 61) ; M. Py (fig. 33, 48) ; J.-Cl. Roux (fig. 17, 22, 29, 32, 38, 49) ; M. Sternberg (fig. 40).

BIBLIOGRAPHIE

1. Série *Lattara*

Lattara 1, Mélanges d'Histoire et d'Archéologie de Lattes, Lattes, 1988, 230 p.

G. Barrauol, Le toponyme Latara/Lattara, p. 5-13.

F. Favory, Le site de Lattes et son environnement (France, Hérault), d'après les images aériennes et les documents planimétriques, p. 15-56.

Chr. Landes, Les découvertes archéologiques anciennes sur Lattes et ses environs, p. 57-63.

M. Py, Sondages dans l'habitat antique de Lattes : les fouilles d'Henri Prades et du Groupe Archéologique Painlevé (1963-1985), p. 65-146.

M. Bats, Les inscriptions et graffites sur vases céramiques de Lattara protohistorique (Lattes, Hérault), p. 147-160.

Cl.-A. de Chazelles et J.-Cl. Roux, L'emploi des adobes dans l'aménagement de l'habitat, à Lattes, au III^e s. av. n. è : les sols et les banquettes, p. 161-174.

P. Poupet et Cl.-A. de Chazelles, Approche dimensionnelle des calibres dans la construction en pierre protohistorique : la granulométrie des solins et des murs, p. 175-185.

L. Chabal, Pourquoi et comment prélever les charbons de bois pour la période antique : les méthodes utilisées sur le site de Lattes (Hérault), p. 187-222.

Chr. Maccotta, De la fouille de Lattes à l'école primaire : à propos d'une expérience pédagogique, p. 223-227.

Lattara 2, Introduction à l'étude de l'environnement de Lattes antique, Lattes, 1989, 136 p.

P. Poupet et Cl.-A. de Chazelles, Analyses archéologiques et sédimentologiques des matériaux de terre crue de l'architecture protohistorique à Lattes, provenance et technologie, p. 11-32.

J.-C. Roux et F. Verdier, L'utilisation du sable dans l'habitat antique de Lattes, p. 33-38.

J.-L. Reille, Détermination de la provenance de vingt-huit échantillons de sables rencontrés au cours des fouilles de Lattes (III^e-II^e s. av. J.-C.), p. 39-40.

J. André, Mise au point de la reconstitution de l'environnement par l'étude de la faune malacologique. Analyse descriptive et numérique par l'analyse de données, p. 43-52.

L. Chabal, Perspectives anthracologiques sur le site de Lattes (Hérault), p. 53-72.

R. Buxó i Capdevila, Semences et fruits. Recherches sur les données carpologiques dans les niveaux antiques de Lattes : les procédures expérimentées sur la fouille, p. 73-82.

A. Colomer Arcas, Chasse et élevage. Approche de la consommation de viande sur le site de Lattes (Hérault), p. 85-100.

M. Sternberg, La consommation du poisson à Lattes (III^e-I^{er} s. av. n. è.). Méthodes d'étude et premiers résultats, p. 101-120.

M. Py, Environnement et archéologie de Lattes, esquisse d'un bilan, p. 123-134.

Lattara 3, Fouilles dans la ville antique de Lattes, les îlots 1, 3 et 4-nord du quartier Saint-Sauveur, Lattes, 1990, 416 p.

J.-C. Roux, Histoire de l'îlot 1. Stratigraphie, architecture et aménagements (III^e II^e s. av. n. è.), p. 17-70.

M. Py, La céramique de l'îlot 1, p. 71-88.

C. Tendille et Y. Manniez, Les petits objets de l'îlot 1, p. 89-108.

M. Py, Les monnaies de l'îlot 1, p. 109-110.

C.-A. de Chazelles, Histoire de l'îlot 3. Stratigraphie, architecture et aménagements (III^e s. av. n. è.-I^{er} s. de n. è.), p. 113-150.

M. Py, La céramique de l'îlot 3, p. 151-190.

M. Feugère, Les petits objets de l'îlot 3, p. 191-204.

M. Py, Les monnaies de l'îlot 3, p. 205-208.

M. Py et J. Lopez, Histoire de l'îlot 4-nord. Stratigraphie, architecture et aménagements (II^e s. av. n. è.-I^{er} s. de n. è.), p. 211-246.

M. Py, La céramique de l'îlot 4-nord, p. 247-268.

M. Feugère, Les petits objets de l'îlot 4-nord, p. 269-280.

M. Py, Les monnaies de l'îlot 4-nord, p. 281-300.

D. Garcia, Urbanisme et architecture de la ville de Lattara aux III^e-I^{er} s. av. n. è., premières observations, p. 303-316.

J.-C. Roux, Aménagements domestiques dans les îlots 1, 3 et 4-nord de Lattes, p. 317-328.

M. Py, Mobilier céramique : productions et importations, p. 329-350.

M. Bats, Mobilier céramique : le faciès culturel, p. 351-356.

M. Feugère, Petits mobiliers : faciès et comparaisons, p. 357-376.

M. Py, Considérations sur la circulation monétaire, p. 377-390.

V. Fabre, Rites domestiques dans l'habitat de Lattes : sépultures et dépôts d'animaux, p. 391-416.

Lattara 4, Système d'enregistrement, de gestion et d'exploitation de la documentation issue des fouilles de Lattes, Lattes, 1991, 224 p.

J. López, Principes généraux de l'enregistrement, p. 11-32.

J. López, Bordercaux d'enregistrement et systématisation des données stratigraphiques, p. 33-64.

D. Garcia et P. Weidelt, Prospection géophysique et fouilles en extension, p. 65-70.

M. Py, A propos d'une expérience : automatiser des relevés topographiques, p. 71-82.

M. Py et A. Adroher, Principes d'enregistrement du mobilier archéologique, p. 83-100.

R. Buxó, Échantillonnage et enregistrement des prélèvements, p. 101-114.

M. Py, Principes, outils et implantation de « Syslat », p. 117-122.

M. Py, Le module « Données de terrain », p. 123-132.

M. Py, A. Adroher et M. Feugère, Le module « Mobiliers archéologiques », p. 133-170.

M. Py et R. Buxó, Le module « Prélèvements », p. 171-176.

M. Py, Documentation générale et utilitaires, p. 177-182.

M. Py, La cartographie des données de fouille, p. 183-192.

M. Py, La pile « Synthèse », p. 193-196.

Lattara 5, Recherches sur l'économie vivrière des Lattarenses, Lattes, 1992, 344 p.

M. Py, Avant-propos, p. 5-6.

M. Ambert et L. Chabal, L'environnement de Lattara (Hérault) : potentialités et contraintes, p. 9-26.

Ph. Blanchemanche, Aperçu de l'exploitation agricole du terroir de Lattes du ^{xv}^e au ^{xix}^e s., p. 27-34.

Y. Loublier, Premiers résultats d'analyses polliniques effectuées sur cinq prélèvements de Lattes, p. 35-42.

R. Buxó i Capdevila, Cueillette et agriculture à Lattes : les ressources végétales d'après les semences et les fruits, p. 45-90.

A. Colomer Arcas et A. Gardeisen, La consommation des animaux d'élevage et de chasse dans la ville de Lattara, p. 91-110.

M. Sternberg, La pêche entre la fin du ^{iv}^e s. av. n. è. et le milieu du ⁱ^{er} s. de n. è. : une activité stable dans l'économie des Lattarenses?, p. 111-124.

F. Brien-Poitevin, Collecte, consommation et réutilisation des coquillages marins sur le site de Lattes (^{iv}^e s. av. n. è. - ⁱⁱ^e s. de n. è.), p. 125-138.

M. Feugère, Les instruments de chasse, de pêche et d'agriculture, p. 139-162.

D. Garcia, Du grain et du vin, à propos des structures de stockage de l'agglomération portuaire de Lattes, p. 165-182.

M. Py, Meules d'époque protohistorique et romaine provenant de Lattes, p. 183-232.

J.-M. Dautria et J.-L. Reille, Analyse pétrographique et détermination de la provenance du matériau basaltique des meules antiques de Lattes, p. 233-236.

D. Garcia, Les éléments de pressoirs de Lattes et l'oléiculture antique en Languedoc méditerranéen, p. 237-258.

M. Py, Fours culinaires de Lattes, p. 259-286.

M. Bats, Vaisselle et alimentation à Lattes : les préparations culinaires, p. 287-290.

M. Feugère, Ustensiles de transformation et de consommation alimentaires, p. 291-308.

M. Py et al., Conclusion, p. 309-343.

2. Index bibliographique

Abréviations utilisées :

BSPF : *Bulletin de la Société préhistorique française*

DAM : *Documents d'archéologie méridionale*

RAN : *Revue archéologique de Narbonnaise*

REA : *Revue des Études anciennes*.

Ambert 1986

M. Ambert, Le milieu naturel des étangs à l'époque médiévale, in : *Les étangs à l'époque médiévale, d'Aigues-Mortes à Maguelone*, catalogue d'exposition, Lattes, p. 19-29.

André 1981

J. André, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2^e édition.

Amouric 1989

H. Amouric, H. Prades et J.-L. Vayssettes, Le moulin antique de La Courgourlode à Lattes, Hérault, *Archéologie en Languedoc*, 4, p. 111-112.

Arcelin 1971

P. Arcelin, *La céramique indigène modelée de Saint-Blaise (B.-du-Rh.)*, niveaux protohistoriques VII et VI, Paris, Ophrys.

Arcelin 1981

P. Arcelin, Recherches archéologiques au Col de la Vayède, Les Baux de Provence, B.-du-Rh., *DAM*, 4, p. 83-136. ✓

Arcelin 1983

P. Arcelin, C. Pradelle, J. et Y. Rigoir, Note sur des structures primitives de l'habitat protohistorique de Saint-Blaise, *DAM*, 6, p. 138-143.

Arcelin 1984

P. Arcelin, Évolution des rapports sociaux dans la basse vallée du Rhône aux ⁱⁱ^e et ⁱ^{er} s. av. n. è., in : *Archéologie et rapports sociaux en Gaule*, Paris, Les Belles Lettres, p. 85-218.

Arcelin 1985

P. Arcelin et B. Dedet, Les enceintes protohistoriques du Midi méditerranéen des origines à la fin du ⁱⁱ^e s. av. J.-C., in : *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*, ARALO, cahier n° 14, Caveirac, p. 11-37.

Arcelin 1985A

P. Arcelin, J. et Y. Rigoir, Aménagements de cuisson du ^{vi}^e s. av. n. è. à Saint-Blaise (St-Mitre-les-Remparts, B.-du-Rh.), *DAM*, 8, p. 154-159.

Arcelin 1985B

P. Arcelin et M. Picon, Ateliers de céramique non tournée en Provence occidentale à la fin de l'Age du Fer, in : *Histoire des techniques et sources documentaires* (colloque GIS, Aix, 1982), IRM, cahier n° 7, p. 115-128.

Arcelin 1987

P. Arcelin, L'habitat d'Entremont : urbanisme et modes architecturaux, in : *Archéologie d'Entremont au Musée Granet*, Aix-en-Provence, p. 57-99.

Arcelin 1992

P. Arcelin, Société indigène et propositions culturelles massaliotes en basse Provence occidentale, in : *Marseille grecque et la Gaule, Études Massaliètes*, 3, p. 305-336.

Aris 1963

R. Aris, L'industrie du basalte dans l'Antiquité à Agde, les fabriques de meules, les carrières et la ville légendaire d'Embonne, in : *Actes des XXXIII^e et XXXIV^e Congrès de la Fédération Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon*, Montpellier, p. 129-135.

Arnal 1965

J. Arnal, R. Majurel et H. Prades, Nuevos grafitos ibéricos del Sur de Francia, *Archivo Español de Arqueología*, 38, p. 79-80.

Arnal 1967

J. Arnal, R. Majurel et H. Prades, Lattes et la bataille d'Alalia, *Bulletin de la Fédération Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon*, 39, p. 69-73.

Arnal 1968

J. Arnal, R. Majurel et H. Prades, Une gourde de Lattes en céramique sigillée, *Ogam*, 20, p. 141-155.

Arnal 1969

J. Arnal, R. Majurel, J. Ménager et H. Prades, Une mosaïque de Lattes (Hérault), *Ogam*, 21, p. 255-272.

Arnal 1974

J. Arnal, R. Majurel et H. Prades, *Le port de Lallara, Lattes, Hérault*, Bordighera-Montpellier.

Arnal 1977

J. Arnal, H. Arnal et H. Prades, L'implantation des terramars ou ports lagunaires sur la rive nord de l'étang de Mauguio, Hérault, in : *Approche écologique de l'homme fossile*, Suppl. au *Bulletin de l'Association Française pour l'Étude du Quaternaire*, p. 377-382.

Barruol 1978

G. Barruol et M. Py, Recherches récentes sur la ville antique d'Espeyran à Saint-Gilles-du-Gard, *RAN*, 11, p. 19-100.

Bats 1986

M. Bats, J.-L. Fiches, P. Poupet et M. Py, Dossier régional : Lattes, côté recherche, *Nouvelles de l'Archéologie*, 25, p. 55-81.

Bats 1988

M. Bats, La logique de l'écriture d'une société à l'autre en Gaule méridionale protohistorique, *RAN*, 21, p. 121-150.

Bats 1988A

M. Bats, *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v. 350-v. 50 av. J.-C.). Modèles culturels et catégories céramiques*, 18^e suppl. à la *RAN*, Paris, Ed. CNRS, 271 p., 72 pl.

Bats 1990

M. Bats, La diffusion des amphores massaliètes en Provence orientale, in : *Les amphores de Marseille grecque, Études Massaliètes*, 2, p. 207-213.

Bats 1990A

M. Bats, Olbia, in : *Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*, Marseille, Musée de Marseille/Edisud, p. 207-213.

Bats 1992

M. Bats, Marseille, les colonies massaliètes et les relais indigènes dans le trafic le long du littoral méditerranéen gaulois (VI^e-I^{er} s. av. J.-C.), in : *Marseille grecque et la Gaule, Études Massaliètes*, 3, p. 263-278.

Benoit 1947

F. Benoit, *Histoire de l'outillage rural et artisanal*, Paris.

Bertucchi 1990

G. Bertucchi, Les amphores massaliètes à Marseille : les différentes productions, in : *Les amphores de Marseille grecque, Études Massaliètes*, 2, p. 15-20.

Bertucchi 1992

G. Bertucchi, *Les amphores et le vin de Marseille, VI^e s. avant J.-C.-III^e s. après J.-C.*, 25^e suppl. à la *RAN*, Paris, CNRS Editions.

Bessac 1985

J.-C. Bessac et B. Bouloumié, Les stèles de Glanum et de Saint-Blaise et les sanctuaires préromains du Midi de la Gaule, *RAN*, 18, p. 127-187.

Bouet 1989

A. Bouet, *L'apparition de la maison de type méditerranéen en Gaule Narbonnaise (II^e s. av. J.-C.-40 ap. J.-C.)*, mémoire de Maîtrise, Univ. d'Aix-en-Provence.

Bouloumié 1982

B. Bouloumié, *L'épave étrusque d'Antibes et le commerce en méditerranée occidentale au VI^e s. av. J.-C.*, Marburg, Kleine Schriften aus dem Vorgeschichtlichen Seminar Marburg, vol. 10.

Bouloumié 1982A

B. Bouloumié, Saint-Blaise et Marseille au VI^e s. av. J.-C., l'hypothèse étrusque, *Latomus*, 41, 1, p. 74-91.

Bouloumié 1984

B. Bouloumié, *Un oppidum gaulois à Saint-Blaise en Provence, Les Dossiers, Histoire et Archéologie*, 84, p. 6-96.

Brien 1988

F. Brien-Poitevin, Les coquillages, in : J. Chausserie-Laprée, dir., *Le village gaulois de Marliques, Les Dossiers, Histoire et Archéologie*, 128, p. 96-97.

Brien 1989

F. Brien-Poitevin, Les coquillages marins, in : J.-L. Fiches, dir., *L'oppidum d'Ambrussum et son territoire*, Paris, Ed. CNRS, p. 206-209.

Brien 1990

F. Brien-Poitevin, Étude conchyliologique, in : C. Raynaud, *Le village gallo-romain de Lunel Viel (Hérault), la fouille du quartier ouest (1981-1983)*, Paris, Les Belles Lettres, p. 309-314.

Brun 1986

J.-P. Brun, *L'oléiculture antique en Provence. Les huileries du département du Var*, 15^e suppl. à la *RAN*, Paris, Ed. CNRS, 320 p.

Buxó 1988

R. Buxó i Capdevila, *Recherches sur les données carpologiques du site de Lattes (Hérault)*, Mémoire de DEA, Univ. de Montpellier III.

Cammas 1992

C. Cammas, Élaboration d'un référentiel lattois de faciès sédimentaires. Évaluation de l'apport de la géo-archéologie à l'étude de la dynamique sédimentaire en contexte urbain, Mémoire de DEA, Univ. Paris I-Montpellier II.

Chabal 1991

L. Chabal, *L'Homme et l'évolution de la végétation méditerranéenne, des Ages des métaux à la période romaine. Recherches anthracologiques théoriques, appliquées principalement à des sites du Bas-Languedoc*, Thèse de Doctorat, Univ. de Montpellier III.

Chabot 1979

L. Chabot, Découverte de fours à pain en pisé dans les oppida de la Tène III de la périphérie de l'étang de Berre, B.-d.-R., *Centre de coordination des sociétés archéologiques de Provence*, 6, p. 1-17.

Chausserie-Laprée 1984

J. Chausserie-Laprée, N. Nin et L. Domallain, Le village protohistorique du quartier de l'Île à Martigues (B.-d.-R.), urbanisme et architecture de la phase primitive (v^e-III^e s. av. J.-C.), I, Urbanisme et fortification, *DAM*, 7, p. 27-82.

Chausserie-Laprée 1987

J. Chausserie-Laprée, N. Nin et Ph. Boissinot, Le village protohistorique du quartier de l'Île à Martigues (B.-d.-R.), urbanisme et architecture de la phase primitive (v^e-III^e s. av. J.-C.), II, données nouvelles sur l'urbanisme et architecture domestique, *DAM*, 10, p. 31-89.

Chausserie-Laprée 1990

J. Chausserie-Laprée et N. Nin, Le village protohistorique du quartier de l'Île à Martigues (B.-du-Rh.) : les espaces domestiques de la phase primitive (début v^e s.-début II^e s. av. J.-C.), I, les aménagements domestiques, *DAM*, 13, p. 35-136.

Clavel 1975

M. Clavel, Pour une problématique des conditions économiques de l'implantation romaine dans le Midi gaulois, *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 24, p. 35-75.

Colonna 1980

G. Colonna, Graffiti etruschi in Linguadoca, *Studi Etruschi*, 48, p. 181-185.

Columeau 1985

P. Columeau, *La chasse et l'élevage en Gaule méridionale d'après les vestiges osseux*, Thèse d'État, Univ. de Provence, 1985, 2 vol.

Columeau 1985A

Ph. Columeau, La faune des gisements lagunaires (Bronze final-1^{er} Age du Fer), in : *L'occupation des gisements lagunaires du Bronze final au 1^{er} Age du Fer*, III, ARALO, cahier n° 13, Caveirac, p. 123-130.

Coupry 1971

J. Coupry, La plan de la ville massaliote d'Olbia en Ligurie, *Annales de la Société des sciences naturelles et d'archéologie de Toulon et du Var*, p. 26-42.

Crubézy 1988

E. Crubézy, A. Mendoza et H. Prades, Les sépultures chasséennes du département de l'Hérault, in : *Le Chasséen en Languedoc oriental, Hommage à Jean Arnal*, Montpellier, p. 271-275.

Daumas 1981

J.-C. Daumas et R. Laudet, L'habitat du Bronze final des Gandus à Saint-Ferréol-Trente-Pas, Drôme, *Études Préhistoriques*, 16, p. 1-32.

Dedet 1974

B. Dedet, L'expansion des céramiques sigillées gallo-romaines en Languedoc oriental d'après les marques de potier, *Miscelanea Arqueologica*, I, Barcelone, p. 263-302.

Dedet 1979

B. Dedet et M. Py, A propos du faciès de la campanienne A du 1^{er} s. av. J.-C. dans la basse vallée du Rhône, *Archéologie en Languedoc*, 2, p. 115-126.

Dedet 1980

B. Dedet, *Premières recherches sur l'oppidum du Plan de la Tour à Gailhan, Gard, sondages 1975-1977*, ARALO, cahier n° 5, Caveirac, 134 p.

Dedet 1985

B. Dedet, Les gisements lagunaires à l'Age du Bronze final, in : *Occupation des rivages de l'étang de Mauguio, Hérault, au Bronze final et au 1^{er} Age du Fer*, III, ARALO, cahier n° 13, p. 5-46.

Dedet 1985A

B. Dedet, La maison et le village durant la Protohistoire, *Les Dossiers Histoire et Archéologie*, 99, p. 15-27.

Dedet 1987

B. Dedet, *Habitat et vie quotidienne en Languedoc au milieu de l'Age du Fer : l'unité domestique n°1 de Gailhan (Gard)*, 17^e suppl. à la *RAN*, Paris, Ed. CNRS, 230 p., 174 fig.

Dedet 1990

B. Dedet et M. Schwaller, Pratiques cultuelles et funéraires en milieu domestique sur les oppidums languedociens, *DAM*, 13, p. 37-161.

Dedet 1991

B. Dedet, H. Duda et A.-M. Tillier, Inhumations de fœtus, nouveau-nés et nourrissons dans les habitats protohistoriques du Languedoc : l'exemple de Gailhan (Gard), *Gallia*, 48, p. 59-108.

Delano-Smith 1979

C. Delano-Smith, *Western mediterranean Europe : a historical geography of Italy, Spain and southern France since the Neolithic*, Londres.

Demougeot 1966

E. Demougeot, L'inscription de Lattes (Hérault), *REA*, 68, p. 86-100.

Demougeot 1972

E. Demougeot, Stèles funéraires d'une nécropole de Lattes, *RAN*, 5, p. 49-116.

Denizot 1957-1959

G. Denizot, Le rivage de Provence et de Languedoc au temps des Ligures, *Rivista di Studi Liguri*, 23, 1957, p. 5-50 et 25, 1959, p. 23-86.

Désirat 1981

G. Désirat, Les cabanes et les tailleries de meules de Bagnols-en-Forêt, *Les Dossiers Histoire et Archéologie*, 57, p. 19-20.

Domergue 1991

Cl. Domergue, Des fourneaux du 1^{er} s. av. J.-C. avant J.-C. dans la Montagne Noire (les Martys, Aude), *BSPF*, 88, p. 9, 276-278.

Domergue 1993

Cl. Domergue et alii, *Un centre sidérurgique romain de la Montagne Noire : le domaine des Forges (les Martys, Aude)*, 27^e suppl. à la *RAN*, 478 p., 292 fig.

Duval 1966

P.-M. Duval, Chronique gallo-romaine, *REA*, 68, p. 351-352.

Espérou 1978

J.-L. Espérou, Les lampes à vernis noir de Lattes (Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 1, p. 71-74.

Favory 1985

F. Favory, J.-L. Fiches et C. Raynaud, Occupation du sol entre Lez et Vidourle : approche des structures agraires dans la plaine littorale à l'époque romaine, *Congrès National des Sociétés Savantes*, 110, Montpellier, p. 161-179.

Favory 1986

F. Favory, L'héritage antique dans la structuration de l'espace médiéval, in : *Les étangs à l'époque médiévale, d'Aigues-Mortes à Maguelone*, catalogue d'exposition, Lattes, p. 41-45.

Favory 1990

F. Favory, C. Raynaud et R. Rinaldi, Prospection systématique du Canton de Mauguio du Néolithique au Moyen-Age, *Bulletin de liaison de l'Atelier Municipal d'Archéologie de Lunel-Viel*, p. 7-30.

Favory 1992

F. Favory et P. Poupet, Traitement d'images satellitaires et archéologie du paysage en Languedoc oriental, in : *Traitement des images satellitaires, séminaire du GDR36 « Techniques nouvelles en Sciences de l'Homme »*, Paris, Les Belles Lettres, p. 65-116.

Feugère 1985

M. Feugère, *Les fibules en Gaule méridionale de la conquête à la fin du V^e siècle après J.-C.*, 12^e suppl. à la *RAN*, Paris, Ed. CNRS, 510 p.

Fiches 1973-1974

J.-L. Fiches, La céramique arétine à relief en Languedoc-Roussillon, *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 22-23, p. 263-293.

Fiches 1979

J.-L. Fiches, Processus d'urbanisation indigènes dans la région de Nîmes (VII^e-I^{er} s. av. n. è.), *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 5, p. 35-54.

Fiches 1986

J.-L. Fiches, *Les maisons gallo-romaines d'Ambrussum (Villelles, Hérault), la fouille du secteur IV, 1976-1980*, Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 140 p., 106 fig. (Documents d'Archéologie Française, 5).

Fiches 1989

J.-L. Fiches et alii, *L'oppidum d'Ambrussum et son territoire*, Paris, Ed. CNRS, 287 p. (Monographie du CRA n° 2).

Gallet de Santerre 1968

II. Gallet de Santerre, Fouilles dans le quartier ouest d'Ensérune (Insula n° X), *RAN*, 1, p. 39-83.

Gallet de Santerre 1977

II. Gallet de Santerre, La diffusion de la céramique attique aux V^e et IV^e s. av. J.-C. sur les rivages français de la Méditerranée, *RAN*, 10, p. 33-57.

Gantès 1990

L.-F. Gantès et G. Hallier, *Marseille, itinéraire d'une mémoire, cinq années d'archéologie municipale*, Marseille, Ed. Musée d'Histoire.

Gantès 1992

L.-F. Gantès, La topographie de Marseille grecque : bilan des recherches (1829-1991), in : *Marseille grecque et la Gaule, Études Massaliètes*, 3, p. 71-88.

Gantès 1992A

L.-F. Gantès, L'apport des fouilles récentes à l'étude quantitative de l'économie massaliète, in : *Marseille grecque et la Gaule, Études Massaliètes*, 3, p. 171-178.

Garcia 1990

D. Garcia, D. Orliac et coll., Les Courtinals à Mourèze (Hérault), étude préliminaire de l'habitat protohistorique et de son territoire, *DAM*, 13, p. 15-34.

Garcia 1992

D. Garcia et M. Py, La ville portuaire de Lattes (Hérault, France) : présentation des fouilles et des premiers résultats, *Revista d'Arqueologia de Ponent* (Lérida), 2, p. 75-95.

Garcia 1992A

D. Garcia dir., Monuments publics protohistoriques en Gaule méridionale, *DAM*, 15, p. 9-242.

Garcia 1993

D. Garcia, *Entre Ibères et Ligures, Lodévois et moyenne vallée de l'Hérault protohistoriques*, Suppl. 27 à la *RAN*, Paris, CNRS Éditions, 358 p.

Garcia à paraître

D. Garcia et M. Py, Formes d'habitat et pratiques domestiques à Lattes, Hérault, aux III^e-I^{er} s. av. n. è., l'exemple du quartier Saint-Sauveur, in : *Habitats et structures domestiques en Méditerranée occidentale durant la Protohistoire*, Actes de colloque, Arles, 19-21 octobre 1989, (Documents d'Archéologie Française).

Giacomini 1990

F. Giacomini et Ch. Mauras, Le complot de Lunel Viel de 1681, *Bulletin de liaison de l'Atelier Municipal d'Archéologie de Lunel-Viel*, p. 93-96.

Goudineau 1979

Chr. Goudineau, *Les fouilles de la Maison au Dauphin, recherches sur la romanisation de Vaison-La-Romaine*, Suppl. 37 à *Gallia*, Paris, Ed. du CNRS, 332 p., 2 vol.

Goudineau 1980

Chr. Goudineau, Les antécédents : y-a-t-il une ville protohistorique? La Gaule méridionale, in : G. Duby, dir., *Histoire de la France urbaine*, Paris, Le Seuil, 1, p. 141-193.

Goudineau 1983

Chr. Goudineau, *Marseilles, Rome and Gaul from the third to the first century BC*, in : *Trade in the Ancient Economy*, Londres, p. 76-86.

GRAM 1968

Groupe de Recherche Archéologique de Montpellier, Les « autels-foyers » en Languedoc, *Rivista di Studi Liguri*, 34, p. 35-56.

Gros 1992

P. Gros, Rome ou Marseille? Le problème de l'hellénisation de la Gaule transalpine aux deux derniers siècles de la République, in : *Marseille grecque et la Gaule, Études Massaliètes*, 3, p. 369-379.

Guilaine 1986

J. Guilaine et alii, *Carsac, une agglomération protohistorique en Languedoc*, Toulouse, Centre anthropologique des sociétés rurales, 302 p.

Gutherz 1985

X. Gutherz, Les gisements lagunaires au Néolithique, in : *L'occupation des rivages de l'Étang de Mauguio (Hérault) au Bronze final et au Premier Age du Fer*, III, ARALO, Cahier n° 13, Caveirac, p. 85-98.

Jannoray 1955

J. Jannoray, *Ensérune, contribution à l'étude des civilisations préromaines de la Gaule méridionale* (BEFAR 181), Paris.

Landes 1984

Chr. Landes, Note sur un fragment de gobelet en verre céphalomorphe trouvé à Lattes (Hérault), *RAN*, 17, p. 339-343.

Landes 1986

Chr. Landes, Les étangs durant l'Antiquité tardive et le Haut Moyen-Age, in : *Les étangs à l'époque médiévale, d'Aigues-Mortes à Maguelone*, catalogue d'exposition, Lattes, p. 35-37.

Larderet 1957

P. Larderet, L'oppidum de La Roque, commune de Fabrègues, Hérault, *Gallia*, 15, p. 1-39.

Lassalle 1990

V. Lassalle et alii, *Archéologie à Nîmes (1950-1990), bilan de quarante années de recherche*, Nîmes, Musée archéologique de Nîmes, 232 p.

Layet 1949

J. Layet, *La Courline d'Ollioules, capitale agricole de la future région toulonnaise entre le VII^e et la fin du II^e s. av. n. è.*, Toulon, 155 p.

Leguilloux 1989

M. Leguilloux, La faune des villae gallo-romaines dans le Var, aspects économiques et sociaux, *RAN*, 22, p. 311-322.

Lejeune 1985

M. Lejeune, *Recueil des inscriptions gauloises, I, Textes gallo-grecs*, Suppl. 45 à *Gallia*, Paris, Éd. du CNRS, 476 p.

Lejeune 1988

M. Lejeune, J. Pouilloux et Y. Solier, Étrusque et ionien archaïques sur un plomb de Pech-Maho (Aude), *RAN*, 21, p. 19-60.

Levadoux 1956

L. Levadoux, Les populations sauvages et cultivées de *Vitis vinifera* L., *Annales de l'amélioration des plantes*, I, Paris, p. 59-118.

Leveau 1991

Ph. Leveau et alii, Les origines de l'oléiculture en Gaule du sud, données historiques, archéologiques et botaniques, *Revue d'Archéométrie*, 15, p. 83-94.

Liou 1974

B. Liou, Note provisoire sur deux gisements gréco-étrusques (Bon-Porté A et Pointe du Dattier), *Cahiers d'Archéologie Sub-aquatique*, 3, p. 7-19.

Louis 1955

M. Louis, O. et J. Taffanel, *Le Premier Age du Fer languedocien, I, Les habitats*, Bordighera-Montpellier.

Majurel 1966

R. Majurel, J. Arnal et H. Prades, Le trésor d'oboles massaliotes de Lattes, Hérault, *Ogam*, 18, p. 275-288.

Majurel 1967

R. Majurel, J. Arnal et H. Prades, Deux nouveaux trésors de Lattes, Hérault, oboles massaliotes et monnaies à la croix, *Ogam*, 19, p. 397-433.

Majurel 1972

R. Majurel et H. Prades, Une statuette de Mercure à Lattes (Hérault), *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 21, p. 149-150.

Majurel 1976

R. Majurel, J. Rivière et H. Prades, Considérations sur le monnayage antique de Lattes, *Acta Numismatica*, 6, p. 17-45.

Marcet 1989

R. Marcet et E. Sanmarti, *Empuries*, Barcelone, Diputació de Barcelona, 180 p.

Marchand 1971

G. Marchand, H. et M. Prades, H. Salanson, Bilan sommaire de huit années de fouilles à Lattes, *Bulletin de la Société Scientifique de Sète et de sa Région*, 3, p. 62-79.

Marchand 1980

G. Marchand et A. Mendoza, Les importations de céramiques étrusques sur le littoral des environs de Montpellier, *Archéologie en Languedoc*, 3, p. 103-122.

Marti 1973

J.-M. Marti, Les fusaïoles, *Cahiers Painlevé*, 1, 15 p. dactyl.

Martin 1974

R. Martin, *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Paris, Picard, 349 p.

Mendoza 1976

A. Mendoza, Un vase à acclamation, *Bulletin Trimestriel de la Fédération Archéologique de l'Hérault*, s. p.

Mendoza 1977

A. Mendoza, La céramique marbrée de La Graufesenque découverte à Lattes, Hérault, *Bulletin Trimestriel de la Fédération Archéologique de l'Hérault*, p. 2-4.

Mendoza 1978

A. Mendoza, Note sur les amphores étrusques du sondage 25 de Lattes, *Bulletin Trimestriel de la Fédération Archéologique de l'Hérault*, 2, p. 1-9.

Mendoza 1979

A. Mendoza, Le Mailhacien de Lattes, *Bulletin Trimestriel de la Fédération Archéologique de l'Hérault*, 3, p. 8-9.

Mendoza 1982

A. Mendoza et H. Prades, Datation des niveaux anciens de Lattes, *Bulletin Trimestriel de la Fédération Archéologique de l'Hérault*, 1, p. 9-10.

Mendoza 1982A

A. Mendoza, A propos des céramiques surpeintes étrusques de Lattes, *Bulletin Trimestriel de la Fédération Archéologique de l'Hérault*, 2, p. 6-7.

Mendoza 1985

A. Mendoza, Amphores étrusques de Lattes (Hérault) : exemplaires à lèvre allongée, *Archéologie en Languedoc*, 1, p. 17-18.

Mendoza 1988

A. Mendoza et H. Prades, Le gisement chasséen de Lattes, in : *Le Chasséen en Languedoc oriental, Hommage à Jean Arnal*, Montpellier, p. 83-104.

Mendoza 1989

A. Mendoza, Réflexions sur les amphores étrusques de Lattes, in : *Hommages à Henri Prades, Archéologie en Languedoc*, 4, p. 97-102.

Michelozzi 1982

A. Michelozzi, *L'habitation protohistorique en Languedoc oriental*, ARALO, Cahier n° 10, Caveirac.

Morel 1981

J.-P. Morel, Le commerce étrusque en France, en Espagne et en Afrique, in : *L'Etruria mineraria, 12e Congrès d'Études Étrusques et Italiques*, Florence, p. 463-508.

Musso 1985

J.-P. Musso, L'oppidum de Roquefavour à Ventabren (B.-du-Rh.), recherches 1975-1983, *DAM*, 8, p. 67-86.

Nickels 1976

A. Nickels, Les maisons à abside d'époque grecque archaïque de La Monédière à Bessan (Hérault), *Gallia*, 34, p. 95-128.

Nickels 1981

A. Nickels, Recherches sur la topographie de la ville antique d'Agde, Hérault, *DAM*, 4, p. 29-50.

Nickels 1987

A. Nickels, Le site protohistorique du Mont Jouï à Florensac, Hérault, *RAN*, 20, p. 3-41.

Nickels 1989

A. Nickels, La Monédière à Bessan (Hérault) : le bilan des recherches, *DAM*, 12, p. 51-119.

Pelletier 1982

A. Pelletier, *L'urbanisme romain sous l'Empire*, Paris, Picard, 208 p.

Perez 1990

A. Perez, Un cadastre inédit entre Libron et Lez et la question de la fondation coloniale de Béziers, *DAM*, 13, p. 207-220.

Pistolet 1981

C. Pistolet, Catalogue des verres de la nécropole de Lattes, *Archéologie en Languedoc*, 4, p. 3-58.

Planchais 1977

N. Planchais, L. Quet-Pasquier, P. Cour, J. et Y. Thommeret, Essai de palynologie côtière appliquée au remplissage flandrien de Palavas (Hérault), *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, série D, 284, p. 159-162.

Planchais 1978

N. Planchais et D. Duzer, Les pollens indicateurs de l'action anthropique aux alentours de l'étang de Mauguio, Hérault, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, série D, 287, p. 931-933.

Planchais 1982

N. Planchais, Palynologie lagunaire de l'étang de Mauguio, paléoenvironnement végétal et évolution anthropique, *Pollens et Spores*, 24, 1, p. 93-118.

Planchais 1987

N. Planchais, Impact de l'homme lors du remplissage de l'estuaire du Lez (Palavas, Hérault) mis en évidence par l'analyse pollinique, *Pollens et Spores*, 29, 1, p. 73-88.

Planchais 1991

N. Planchais, D. Duzer et M. Fontugne, Palynologie des dépôts holocènes de Lattes, Hérault, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, 213, II, p. 1357-1360.

Poulain 1976

Th. Poulain, La faune sauvage et domestique en France du Néolithique à la fin de l'Âge du Fer, in : *La Préhistoire française*, II, p. 104-115.

Prades 1967

H. Prades et le GAP, La colonisation antique des rivages lagunaires du Languedoc, *Rivista di Studi Liguri*, 33, p. 110-130.

Prades 1970

H. Prades et le GAP, Une «Zarte rippenschalen» à Lattes, Hérault, *Bulletin de la Société Scientifique de Sète et de sa Région*, 2, p. 73-79.

Prades 1971

H. Prades et le GAP, *Lattes antique, sondage 15*, Montpellier, 24 p.

Prades 1972

H. Prades, *Lattes, inépuisable réserve archéologique*, Montpellier, 8 p.

Prades 1973

H. Prades et le GAP, *Lattes antique, sondage 17*, Montpellier, 30 p.

Prades 1974

H. Prades, *Les terramares melgoriens*, Mauguio, 12 p.

Prades 1979

H. Prades, La fibule hispanique de la Cougourlude, *Journal communal de Lattes*, 7, p. 20-21.

Prades 1980

H. Prades, Les murailles de Lattara, *Journal communal de Lattes*, 13, p. 18.

Prades 1984

H. Prades, Fœtus lattaresens, *Journal communal de Lattes*, 24, p. 12-13.

Py 1972

M. Py, *Les oppida de Vaunage, Gard, fouilles 1958-1968*, Thèse de 3^e cycle, Univ. de Montpellier, 5 vol.

Py 1974

M. Py, Problèmes de la céramique grecque d'Occident en Languedoc oriental durant la période archaïque, *Simposio de Colonizaciones*, Barcelone, p. 159-182.

Py 1974A

M. Py, Étude des trouvailles monétaires effectuées sur l'oppidum de Nages, Gard, de 1958 à 1968, *Acta Numismatica*, 4, p. 97-153.

Py 1978

M. Py, Quatre siècles d'amphore massaliète, essai de classification des bords, *Figlina*, 3, p. 1-23.

Py 1978A

M. Py, Une production massaliète de céramique pseudo-attique à vernis noir, *Rivista di Studi Liguri*, 44, 1978, 175-198.

Py 1978B

M. Py, *L'oppidum des Castels à Nages, Gard, fouilles 1968-1978*, Suppl. 35 à *Gallia*, Paris, Éd. du CNRS, 363 p., 148 fig.

Py 1979

M. Py, Agriculture et artisanat, l'essor économique du III^e au I^{er} s., *Dossiers de l'Archéologie*, 35, p. 86-98.

Py 1984

M. Py, F. Py, P. Sauzet et C. Tendille, *La Liquière, village du I^{er} Âge du Fer en Languedoc oriental*, Suppl. 11 à la *RAN*, Paris, Éd. du CNRS, 368 p.

Py 1984A

M. Py, Évolution des rapports sociaux de la fin de l'Âge du Bronze à la conquête romaine en Languedoc oriental, in : *Archéologie et rapports sociaux en Gaule*, Paris, Les Belles Lettres, p. 171-183.

Py 1985

M. Py, Les gisements lagunaires au Premier Âge du Fer, in : *L'occupation des rivages de l'étang de Mauguio, Hérault, au Bronze final et au I^{er} Âge du Fer, III, synthèses et annexes*, ARALO, Cahier n° 13, p. 47-84.

Py 1985A

M. Py, Les amphores étrusques de Gaule méridionale, in : *Il commercio etrusco arcaico, Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia Etrusco-Italica*, 9, Rome, p. 73-94.

Py 1986

M. Py, D. Lebeaupin *et alii*, Stratigraphie du Marduel, III, les niveaux des 1^{re} et 1^{re} s. av. n. è. sur le Chantier Central, *DAM*, 9, p. 9-80.

Py 1990

M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nimoise*, Collection de l'École Française de Rome, 131, Rome-Paris, 2 vol.

Py 1990A

M. Py, Diffusion des amphores massaliètes sur le littoral du Languedoc oriental, in : *Les amphores de Marseille grecque, Études Massaliètes*, 2, p. 73-86.

Py, 1993

M. Py, *Les Gaulois du Midi de la fin de l'Age du Bronze à la conquête romaine*, Paris, Hachette, (La mémoire du temps), 288 p., 51 fig.

Py, à paraître A

M. Py, Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes, in : *Hommages à André Nickels, Études Massaliètes*, 4.

Py, à paraître B

M. Py et D. Lebeaupin, Stratigraphie du Marduel, V, Les niveaux de la deuxième moitié du v^e s. av. n. è. sur le Chantier Central, *DAM*.

Rasmussen 1979

T. B. Rasmussen, *Bucchero Pottery from Southern Etruria*, Cambridge.

Raynaud 1983

C. Raynaud et J.-C. Roux, L'oppidum des Gardies à Pignan, Hérault (vi^e-v^e s. av. J.-C.), *DAM*, 6, 1983, 23-65.

Renfrew 1973

J. M. Renfrew, *Paleoethnobotany, The Prehistoric Food Plants of the Near East and Europe*, Columbia Univ. Press, New York.

Richard 1968

J.-C. Richard, Les trésors de Lattes, Hérault : oboles massaliètes et monnaies à la croix, *Bulletin de la Société Française de Numismatique*, 23, 9, p. 321-322.

Richard 1970

J.-C. Richard, Les monnaies gauloises « à la croix » et le trésor de Lattes (Hérault, France), *Jarbuch für Numismatik und Geldgeschichte*, 20, p. 49-62.

Richard 1973

J.-C. Richard, *La région montpelliéraine à l'époque préromaine, 750-121 av. J.-C.*, Latomus, 130, Bruxelles.

Richard 1978

J.-C. Richard, Les monnaies du site antique de Lattes, Hérault (1964-1975), *Acta Numismatica*, 8, p. 47-87.

Richard 1980

J.-C. Richard, Un aureus de Claude à Lattes et les trouvailles de monnaies d'or antiques dans le département de l'Hérault, *Bulletin de la Société Française de Numismatique*, 10, p. 789.

Rolland 1946

H. Rolland, *Les fouilles de Glanum (Saint-Rémy-de-Provence)*, Suppl. 1 à *Gallia*, Paris, De Boccard, 160 p.

Rolland 1958

H. Rolland, *Fouilles de Glanum, 1947-1956*, Suppl. 11 à *Gallia*, Paris, Éd. du CNRS, 137 p.

Roth-Congès 1985

A. Roth-Congès, Glanum préromaine : recherche sur la métrologie et ses applications dans l'urbanisme et l'architecture, *RAN*, 18, p. 189-220.

Roth-Congès 1992

A. Roth-Congès, Nouvelles fouilles à Glanum (1982-1990), *Journal of Roman Archaeology*, 5, p. 39-55.

Roth-Congès 1992A

A. Roth-Congès, Le centre monumental de Glanum ou les derniers feux de la civilisation salyenne, in : *Marseille grecque et la Gaule, Études Massaliètes*, 3, p. 351-367.

Roux 1982

J.-C. Roux, Un sondage stratigraphique à La Cougourludé, Lattes (Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 5, p. 115-124.

Sabrié 1991

M. Sabrié et M. Demore éd., *Peintures romaines à Narbonne, décorations murales de l'antique province de Narbonnaise*, Narbonne.

Sparkes 1970

B. A. Sparkes et L. Talcott, *The Athenian Agora, XII, Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th centuries B.C.*, Princeton, 2 vol.

Sternberg, à paraître

M. Sternberg, Sampling Fish Bones as Evidence for Fishing, in : *IV^e International Meeting of Fishing group of I.C.A.Z.*, sept. 1989.

Sternberg, en cours

M. Sternberg, *La pêche en Méditerranée du Bronze final IIIb à la fin du l'Age du fer : apport de l'analyse de l'ichtyofaune de trois gisements du Midi de la France*, Thèse de 3^e cycle.

Tchernia 1986

A. Tchernia, *Le vin de l'Italie romaine, essai d'histoire économique d'après les amphores*, BEFAR 261, Paris.

Tréziny 1992

H. Tréziny, Imitations, emprunts, détournements : sur quelques problèmes d'architecture et d'urbanisme en Gaule méridionale, in : *Marseille grecque et la Gaule, Études massaliètes*, 3, p. 337-349.

Ugolini 1991

D. Ugolini, Chr. Olive, G. Marchand et Ph. Columbeau, Béziers au v^e s. av. J.-C., étude d'un ensemble de mobilier représentatif et essai de caractérisation du site, *DAM*, 14, p. 141-203.

Vatin 1968

C. Vatin et G. Hallier, Maisons d'Ensérune, *Études Classiques*, 3, p. 123-130.

Vernet 1967

J.-L. Vernet, Analyse d'un appareillage gallo-romain en bois découvert à Lattes (Hérault) ; étude de botanique historique, *Gallia*, 25, p. 185-188.

Willaume 1987

M. Willaume, Les objets de la vie quotidienne, *Archéologie d'Entremont au Musée Granel*, Aix-en-Provence, p. 107-141.